

### **Avant-propos**

En apprenant que je dévoile les mystérieuses et bizarres pratiques de celles que l'on peut appeler « les détraquées de Paris », certaines personnes, je le sais, ne seront pas très contentes et hurleront « à la trahison » ! Qu'elles ne m'en veuillent pas trop : je ne donnerai qu'incomplètement les adresses... pour ne pas ennuyer les propriétaires des immeubles incriminés. Toutefois, je les donnerai assez complètement pour que le curieux puisse aller voir. Mais, le laissera-t-on voir ?

D'ailleurs, je dévoile ces pratiques – qu'il m'a été donné de contempler, ainsi que je le prouverai au cours de leurs descriptions, - non dans un but de dénonciation, mais dans l'unique but d'intéresser le public.

Et puis, c'est si bon d'apprendre à notre tant urbaine police qu'elle ne sait pas tout !

I

LES MESSES NOIRES

Puisqu'en ce moment l'on parle beaucoup de messes noires, je commencerai par les messes noires, les vraies, et non ces orgies (le mot n'est-il pas encore trop poli ?) de fils à papa que des reporters en mal de faits divers à sensation ont ainsi appelées.

D'abord, qu'est-ce qu'une « messe noire » ? Qu'on me permette quelques lignes de pédantisme : ce qui différencie une messe noire d'une messe ordinaire c'est que dans celle-ci on se contente du simulacre de la présence du Dieu-principe de vie, tandis que dans celle-là la présence doit être réelle : aussi le ciboire y est-il remplacé par la croupe, le ventre ou les organes génitaux d'une femme nue ; autrefois, même, pour que cette vie se manifestât mieux, on essayait de l'extraire d'un enfant égorgé au-dessus de l'autel, c'est-à-dire au dessus d'une femme. L'abbé Guibourg célébra ainsi maintes fois la messe sur Mme de Montespan.

Aujourd'hui, disons le tout de suite, l'on n'égorge plus d'enfants. A quoi faut-il attribuer ce progrès ? à la douceur de nos mœurs ? à la difficulté de trouver des enfants à tuer ? Je ne sais ; toujours est-il qu'on n'assassine plus de gosses ; on se contente du sang fourni ... par les dévotes. (On me permettra de ne pas insister.)

Or, à ma connaissance, Paris compte actuellement deux chapelles ouvertes aux femmes (il y en a, paraît-il, une autre où peuvent fréquenter les hommes : mais, sans la moindre galanterie, je dois indiquer que les femmes, évidemment parce que inoccupées, se montrent beaucoup plus que les hommes curieuses de ces diverses extravagances), l'une située rue des Feuillantines, près de la rue Saint-Jacques – on voit que je précise suffisamment, – l'autre rue de Vaugirard, dans la partie comprise entre les fortifications et la place de Vaugirard et du côté des numéros pairs.

Je ne parlerai pas de la première où je n'ai pu entrer.

Mais, je puis décrire la seconde et même une messe qui y fut célébrée et à laquelle j'assistai, grâce à l'amabilité d'un ex-inspecteur de la Sûreté – lequel porte un nom d'oiseau.

Celui-ci m'introduisit dans la maison contiguë à la chapelle, me fit franchir un mur, traverser une cour, grimper une échelle, le tout à tâtons (minuit sonnait, je manquai me casser le cou plusieurs fois) ; enfin, je pénétrai dans une sorte de grenier où il m'installa sur une botte de foin et me dit, désignant une petite ouverture entre les poutres du plancher ;

– Regardez par là !

Je regardai. Je ne vis rien, rien qu'un trou noir. Puis, je perçus une faible lumière qui allait et venait et bientôt se multiplia. Nous étions arrivés au bon moment : le bedeau – ou plutôt une vieille femme faisant l'office de bedeau – allumait les cierges ; la cérémonie ne tarderait pas à commencer.

Grâce à ces cierges, je pus distinguer et examiner la chapelle, plus exactement la cave, l'entrepôt : nous nous trouvions au-dessus d'un ancien cellier ; des tonneaux défoncés, oubliés dans les coins, l'attestaient. Cellier d'ailleurs vaste et dont la voûte ogivale cadrait bien avec son actuel emploi. Les murs nus, froids, tachés de moisi, le sol carrelé de briques cassées. Au milieu de la salle, des chaises défoncées.

Dans le fond, l'autel. Maigre autel, en vérité ! Je le soupçonne de se composer exclusivement d'une longue planche posée sur de hauts tréteaux et recouverte d'un drap. Sur cet autel, des lampadaires et un tabernacle quelconques.

Cependant, sans bruit, la salle se remplissait. Des ombres, glissant silencieusement, occupaient les sièges. De mon observatoire je ne pouvais voir la porte par laquelle elles entraient. Mais je pouvais les examiner. Pas riches, les toilettes ! Pourtant, quatre femmes arrivèrent, d'allure hautaine et sûrement habillées par le bon faiseur ; et l'une, une grande brune dont j'aurai plusieurs fois l'occasion de parler – car, est-ce la peine de le dire ? au cours de nos promenades dans les divers endroits de « détraquage féminin » nous retrouverons presque toujours les mêmes personnes, – me parut avoir sous ses fourrures une robe décolletée et un collier de perles d'un bel orient.

Tout à coup, un bruit d'orgue se fit entendre, un bruit d'orgue de Barbarie, quelque chose à faire hurler les chiens ! Il y eut un brouhaha de chaises, puis, le silence régna.

De la porte invisible sortit un prêtre vêtu – il me parut tel au premier coup d'œil – comme les prêtres catholiques. Mais, bientôt, je distinguai que sous sa chasuble il avait les jambes nues, de longues jambes nues, affreusement poilues !

Et la messe commença. D'abord, elle se déroula à la façon des messes ordinaires, et sans les jambes poilues de cet homme chauve et imberbe (j'ai appris, depuis, que ce délicieux personnage, nullement défroqué, était curé dans la banlieue de Paris, et que ses ouailles l'adoraient !!), j'aurais pu me croire dans quelque pauvre église de campagne.

Les assistantes suivaient attentivement les diverses phases du service. Et il en fut ainsi jusqu'au moment où le prêtre, élevant une hostie, se tourna de leur côté.

Alors, ce fut une scène inoubliable, ignoble, presque belle de saleté. Je voudrais en dire les détails ; malheureusement, il y a des choses qu'il faut taire.

Qu'il suffise donc de savoir que l'officiant n'avait pas que les jambes nues, que ses vêtements, très courts par devant, découvraient son ventre... et qu'il plaça l'hostie... en bas de son ventre...

A la vérité, je n'aperçus pas chez les dévotes ces crises d'hystérie que se plaisent à leur faire traverser les auteurs qui ont dépeint de chic les messes noires. Je remarquai seulement chez elles un vif sentiment d'intérêt... La grande brune à la robe décolletée pouffait de rire en causant à l'oreille de sa voisine. Peut-être lui parlait-elle de son mari.

Toutes étaient évidemment des habituées ; aucune ne s'étonnait ; à peine, quelques-unes tressaillaient-elles.

Mais, encore une fois, et en dépit de certains auteurs, cette cérémonie m'apparaissait plus sale que sacrilège : ces dames venaient certainement pour le coup d'œil et nullement pour blasphémer : elles ne pensaient guère à Satan, à l'Esprit malin !

Cependant la messe continuait. Et même elle allait devenir, au moins pour moi, plus intéressante : de la porte mystérieuse sortait, en effet, une femme longuement vêtue d'un péplum, qui se dirigeait à pas lents vers l'autel.

Le prêtre lui adressait quelques phrases dans lesquelles je perçus le nom de Satan, puis, d'un geste majestueux, enlevait le péplum. Et la jeune femme apparaissait toute nue, uniquement habillée de sandales, assez jolie du reste. Probablement un modèle.

Elle s'assit fort peu solennellement sur l'autel, face au public, les jambes pendantes, le dos appuyé au tabernacle, les bras croisés derrière la tête, et

demeura immobile. L'homme eut un mouvement d'impatience : quelque chose apparemment n'allait pas à son goût ; il se mit à caresser les pointes des seins de la dame dont incontinent les regards brillèrent, à la grande satisfaction de l'autre. Alors, la femme-bedeau apporta des lampes à réflecteurs, et la lumière inonda les jambes musclées, les cuisses potelées, le ventre satiné, les globes blancs de la gorge, les lèvres carminées, la chevelure fauve de la patiente.

A ce moment, retentit à nouveau l'orgue – oh ! cette musique de chevaux de bois ! – et l'officiant, saisissant une hostie, peut-être l'hostie déjà maniée, la posa successivement sur les cheveux, sous les aisselles et sur le bas du ventre de la femme-ciboire.

Quelques assistantes se levèrent, curieuses ; le prêtre s'étant tourné, je ne pus voir ce qu'il faisait ; je vis seulement qu'il était un peu baissé...

Au reste, la cérémonie se termina bientôt.

... Dans la rue, j'aperçus l'héroïne du sacrifice, habillée maintenant d'une robe assez pauvre, monter dans un élégant coupé où l'attendait la dame à la robe décolletée.

Je me doutais bien que ça finirait comme ça.

## II

### LE CULTE DE LA FEMME.

#### La femme en commun

Puisque avec les messes noires j'ai entamé le chapitre religion je le continuerai. Naturellement, je me contenterai de signaler les religions adoptées plus par snobisme libertineux que par piété.

D'abord, pour mémoire, je rappellerai le temple païen où la duchesse de P..., vêtue d'un péplum de pur lin, couronnée de roses, suivie d'amies nues comme la main, sacrifiait des colombes à Vénus ! Il paraît que, lorsque Vénus avait daigné accepter les offrandes, la théorie des jeunes femmes dansait au son de flûtes rustiques, buvait du vin de Chypre, s'enivrait et s'étendait pêle-mêle par terre....

Actuellement, des détraquées continuent le culte de Vénus ou quelque chose d'approchant. Prenez le train jusqu'à Poissy : de cet endroit, suivant la Seine et grimant à gauche, dirigez-vous sur Orgeval ; un peu avant la route de Saint-Germain, vous trouverez une villa enfouie sous le lierre et la glycine.

C'est là qu'habite, l'été, une des plus charmantes admiratrices du Sar Péladan, Mlle C...

Mlle C... a fait installer dans son jardin un véritable temple païen qu'elle a eu l'amabilité de me montrer : entre les colonnes s'élèvent douze statues de femmes nues, de femmes non point au ventre sans plis et aux seins rigides comme en ont coutume d'exhiber les sculpteurs, mais bien de femmes aux seins déjà un peu fanés, au ventre un peu plissé. Au reste, ces statues présentent une autre particularité : sur la blancheur du marbre se détachent, aux bons endroits, des touffes noires...

– C'est que, a bien voulu m'expliquer Mlle C..., nous n'adorons pas la déesse de l'amour ; nos réunions, dans lesquelles, à la vérité, nous sommes assez sommairement vêtues, ne sont pas prétextes à ce que vous pensez ; nous adorons la femme gardienne du foyer ( ? ) et inspiratrice de la beauté, la femme mère...

– Alors, interrompis-je, vous admettez les hommes à vos réunions ?

– Le moins possible, me fut-il répondu avec un sourire. Vous savez, il y a des choses qu'on aime, qu'on respecte... chez les autres. Mais, ne riez pas, nous sommes des dévotes du culte de la Femme, nous ne sommes pas autre chose.

– Voudriez-vous me décrire une de vos cérémonies ?

– Volontiers. Examinez ces photographies.

Mlle C... me désigna une collection de photographies la représentant entourée d'autres jeunes femmes habillées principalement de gaze et groupées harmonieusement.

– Ne vous y trompez pas, nous ne faisons pas de poses plastiques. Non, non, nous prions, nous prions uniquement !

– Je vous crois !

– Vous nous voyez rangées autour de nos douze statues, car il y a douze statues correspondant aux douze signes du Zodiaque.

Ici, Mlle C... entra dans des explications un peu arides dont je ferai grâce au lecteur.

– Devant chaque statue, continua-t-elle, nous nous dépouillons de nos gazes et nous appuyons d’abord contre la statue, ensuite contre chacune de nous, seins contre seins, bras contre bras, bouche contre bouche...

Oh ! les détraquées ! Avec elles, ça se termine toujours comme ça !

\* \*  
\*

Il me faut dire aussi un mot de cette chapelle des Batignolles (vous la trouverez facilement sur le boulevard du même nom), – fermée officiellement depuis les nouveaux décrets, officieusement encore ouverte, – dont les confessionnaux servent à toute autre chose qu’à confesser : un prêtre défroqué les a transformés en chambres d’hôtel meublé ! C’est pour les pénitentes un frisson, paraît-il, délicieux que d’entendre cet homme sermonner : cruellement il leur reproche leurs travers, leurs défauts, engueule ses auditrices, les cingle de sa parole, les remue, les agite, leur fait honte... après quoi, il leur abandonne ses confessionnaux !

\* \*  
\*

... J’arrive à la loge « Un pour tous » – à la vérité, il faudrait dire « Une pour tous », – dont le siège social est rue du Temple, près de la place de la République. Dans cette loge, naturellement point reconnue par la franc-maçonnerie française, les femmes sont admises... à condition d’appartenir successivement à tous les membres ! Je dois, d’ailleurs, déclarer que l’on est assez, même très difficilement admis, qu’il faut montrer patte blanche, c’est-à-dire n’être pas trop mal de sa personne et posséder quelque fortune.. Sans ces conditions, que de candidats !

Vous voulez des noms ? en voici : le prince de la critique dramatique, le directeur d’un de nos plus boulevardiers et plus parisiens théâtres, et... R... D... lui-même !

Quant aux femmes, ne croyez pas qu’elles fassent partie du demi-monde : elles font partie bel et bien de la bourgeoisie, de la finance, de la noblesse.

– Que voulez-vous, monsieur, me confiait l’une de ces détraquées, c’est si bon pour moi de ne pas savoir avec quel homme je vais coucher ! Vous ne sauriez croire quelle sensation j’éprouve lorsqu’on vient m’annoncer : « Le compagnon un tel vous attend ! » Vrai, je peux me considérer comme la pensionnaire d’une maison de tolérance obligée de livrer son corps au premier venu. La femme, voyez-vous, n’est pas faite pour obéir, pour appartenir à l’homme qui la désire. Sa seule tâche ici-bas doit être de se montrer prodigue de son corps, si elle l’a beau. Ce qui nous plaît, c’est, non pas le changement, c’est la pensée de cet esclavage, de cette humiliation, de cet abaissement à l’état de femelle...

– Voulez-vous me permettre une question un peu indiscreète ?

– Très volontiers.

– Quand un compagnon vous attend pour employer votre expression, où vous attend-il ?

– Il peut disposer de nous où bon lui semble, sauf chez nous : quelques-unes sont, en effet, mariées, et vous comprenez, ça pourrait être gênant...

– Vous m’en direz tant !

– Oh ! ce n'est pas la peine de pousser les hauts cris : les hommes ne valent guère mieux. Tenez, l'un des membres de la loge, fort connu dans la société parisienne, amène ici sa femme et la force à se livrer au premier venu.

– Hein ?...

– Mais oui, ça l'excite, cet homme ! L'année dernière, il avait une autre manie : il avait fait entrer sa femme dans un grand music-hall des boulevards où, sous un nom de guerre, elle apparaissait, vêtue seulement d'un maillot et outrageusement décolletée, dans une revue. Lui s'installait tous les soirs dans un fauteuil d'orchestre et la lorgnait, enchanté et enflammé d'amour quand un voisin disait : « Oh ! les belles cuisses ! Oh ! les beaux nichons !... »

– C'est très gentil, mais elle ? Comment prenait-elle la chose ?

– Oh ! rassurez-vous ! Ca ne la gênait guère ! C'est elle – car, encore une fois, elle appartient au meilleur monde, - qui, dans une kermesse de charité où elle était vendeuse, avait trouvé le meilleur moyen pour réunir une plus grosse somme : quand elle eut vendu ses fleurs, ses paquets de cigarettes, ses mille bibelots, elle se vendit elle-même cinquante louis à un officier de cavalerie !

### III

#### FUMERIES D'OPIUM

Il y a, à Paris, plusieurs fumeries d'opium pour les hommes, dont deux fort bien fréquentées et la troisième réservée aux gens de maison. Toutes trois avoisinent la place de l'Etoile, les premières avenue Hoche et avenue d'Iéna, l'autre rue Lauriston. Celle-ci se compose exclusivement de l'arrière-salle d'un gargotier-marchant de vins, salle garnie de bancs de bois blanc sur lesquels s'abrutissent à leur aise des domestiques d'ambassades orientales et quelques putois désireux d'oublier un instant la misère. Les consommations, – lisez : les boulettes d'opium – y sont vendues bon marché.

Pour pénétrer dans les fumeries de l'avenue Hoche et de l'avenue d'Iéna, il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire être présenté par un habitué ; ce sont, dans les maisons luxueuses et d'ailleurs bourgeoisement habitées, des appartements – respectivement aux troisième et au second étage, – somptueusement meublés.

Un authentique chinois introduit dans un grand salon le nouvel arrivé qui y retrouvera ses confrères, lesquels il quittera bientôt pour aller s'étendre dans un boudoir et se livrer à son poison favori.

Mais, les femmes ont aussi leur fumerie ! fumerie naturellement fermée aux hommes, où néanmoins le curieux – et c'a été mon cas – peut jeter un coup d'œil lorsque, vers trois ou quatre heures du matin, clientes et servantes dorment, pêle-mêle, d'un sommeil de plomb.

Cette fumerie occupe tout un appartement d'un des immeubles aussi louches que riches de la rue Marbeuf. A la vérité, cette maison, en dépit de son air honnête, doit figurer sur les livres de la police des mœurs : les rez-de-chaussée sont loués à des demi-mondaines roulant les grands cafés de nuit, le premier et le second étage à des couples de passage ; le troisième est habité par la propriétaire, matrone vénérable connue chez Maxim's sous le nom de « la Maréchale » (probablement quelque souvenir de l'Empire), qui y a installé une école, fort bien comprise, ma foi, destinée à déniaiser les jeunes campagnardes fraîchement débarquées dans la capitale et à les transformer en Parisiennes pur sang. Enfin, le quatrième est pris par la fumerie d'opium.

C'est, paraît-il, vers minuit, à la sortie des théâtres, que les habituées commencent à arriver, sonnent à la grande porte vitrée de la rue, se font reconnaître du concierge, – lequel, d'ailleurs, paraît ignorer la fumerie, – montent les quatre étages d'un escalier cossu, et frappent trois petits coups à la porte. Précaution inutile quelques heures plus tard, car les servantes, tentées aussi par le poison, abandonnent la consigne et laissent la porte entr'ouverte. Mais n'anticipons pas.

Ces servantes, des femmes annamites aux chatoyants costumes, conduisent la fumeuse dans un boudoir-vestiaire où elle retire gants, chapeau, manteau, corsage, jupe, jupon. Puis, elle revêt son peignoir (chaque habituée a son peignoir), et, le corps maintenant à l'aise, se rend dans le grand salon ou plutôt dans la pièce ainsi désignée.



Cette salle, matelassée de moelleux tapis, tendue de somptueuses soieries brodées figurant de larges et lourds pavots, est meublée d'énormes divans et de minuscules tables de laque portant chacune l'appareil de la fumeuse.

Cet appareil se compose invariablement d'un plateau contenant deux petites lampes à alcool, une coupe refermant les boulettes d'opium, de longues aiguilles, un cendrier et la pipe. La pipe est formée d'un tube de cinquante centimètres environ, flanqué en son milieu d'un godet avec lequel il communique, godet se fermant à l'aide d'un couvercle. Bien entendu, les pipes, de vulgaire bambou dans la fumerie de la rue Lauriston, sont, rue Marbeuf, fort joliment décorées : la plupart, laquées avec incrustations de nacre et d'ivoire et godets d'or ou d'argent, atteignent des prix fantastiques et feraient la joie des collectionneurs.

Les clientes de la fumerie peuvent s'offrir de telles pipes : ce ne sont pas, en effet, comme on pourrait le croire, des demi-mondaines avides d'envelopper de fumées légères et bleuâtres leurs soucis lourds et noirs ; ce sont bel et bien des femmes auxquelles ici-bas tout sourit. Et c'est précisément ce bonheur qui, à la longue, leur apparaît monotone, qu'elles veulent oublier ! Certaines portent des noms fort connus dans la colonie étrangère : l'une est cousine du président de la plus grande république de l'Amérique du Nord (on sait que dans les quartiers chinois de certaines grandes villes de ce pays les fumeries d'opium abondent).

Mais, que l'on ne s'y trompe pas : les fumeuses ne viennent pas rue Marbeuf attirées par l'opium ! Non. L'opium n'est qu'un prétexte. Ce qui les attire, en réalité, c'est toujours ce vice qui, chaque jour, dans notre capitale, gagne un peu de terrain et qu'elles s'ingénient à pimenter. Il suffira de lire ce qui suit pour s'en convaincre.

Remarquez, d'abord, que, dans les fumeries masculines – je ne parle pas des fumeries de bas étage, – les hommes s'isolent chacun dans une chambre pour déguster plus tranquillement le poison. Certains, même, afin d'être sûrs que personne ne les dérangera dans leurs rêveries, s'enferment à double tour. En outre, ils exigent dans leurs boudoirs plusieurs lampes dont la grande clarté les aide à « sortir d'eux-mêmes », à projeter l'esprit loin du corps.

Les femmes, elles, se réunissent pour fumer dans le grand salon dont je parlais tout à l'heure, et se préparent par des jacasseries de perruche et des potins mondains « au grand départ pour la solitude idéale » – selon l'expression de l'une d'elles. On verra, d'ailleurs, dans quelles poses elles s'y préparent. Le lecteur voudra bien également se rappeler qu'elles ne sont plus guère vêtues que d'un peignoir. En outre, le salon n'est éclairé que par la lumière tamisée de quelques lanternes chinoises dont la lueur discrète semble plus propice à l'amour qu'à l'auto-suggestion.

Passons !

Comment déguste-t-on l'opium ? De trois façons : d'abord, on peut le chiquer ; on comprend aisément que les femmes ne choisissent pas ce mode répugnant qui noircit les dents. Ensuite, on peut le boire sous forme de laudanum ; ce mode présente un grave inconvénient : pour qu'il produise de l'effet, il faut, chaque jour, forcer la dose. Ainsi, je connais une femme qui absorbe quotidiennement 8,000 (huit mille) gouttes de laudanum sans être le moins du monde incommodée.

Enfin, la troisième façon – et la plus répandue – de déguster l'opium, c'est de le fumer. On en prend, à l'aide d'une grande aiguille, une boulette grosse comme un petit pois ; on l'approche de la flamme d'une lampe spéciale ; lorsqu'elle grésille,

on la place dans le godet et on achève d'allumer la boulette en approchant le tout d'une autre petite lampe.

La pipée consumée au bout de quelques bouffées, on recommence ce manège qui, dans le début de la séance, donne de formidables maux de tête.

... Je vais maintenant raconter ce que j'ai vu dans la fumerie où je pénétrai de la manière indiquée plus haut.

Dès l'antichambre, antichambre aux tentures discrètes et mystérieuses, où seul ricane, au pied d'une veilleuse mourante, un grotesque dieu chinois, c'est une odeur fadasse, écœurante, dégoûtante, qui force les moins curieux – et les moins intrépides – à reculer. Pas un bruit. Si : de temps en temps, un râle étouffé.

Je soulève une tenture, je traverse à tâtons, uniquement guidé par l'épouvantable odeur, une pièce obscure ; je me heurte à une autre tenture. La fumerie doit être derrière : les râles arrivent plus nets, plus distincts.

J'entr'ouvre le rideau. L'immonde et inoubliable spectacle !

Sur les divans, sur les tapis, des corps s'allongent, pêle-mêle, parmi les tables renversées, des coussins éventrés, des débris de porcelaine, des étoffes déchiquetées ; l'un se soulève pour aussitôt retomber lourdement, au hasard, sur un autre ; celui-ci rampe à la façon d'un serpent, celui-là demeure accroupi. Et, sous la lueur blafarde qui glisse des lanternes de papier, c'est plutôt quelque champ de bataille, après le carnage, avec des morts, avec ses agonisants, avec ses blessés se soulevant péniblement !

Mes yeux s'habituent à la demi-obscurité ; je distingue une vieille – toutes ces femmes m'apparaissent vieilles : peuvent-elles rester jeunes parmi de telles orgies ? – je distingue, dis-je, une vieille dont les yeux sortent des orbites, dont les doigts crispés tiennent encore une pipe éteinte, dont la bouche démesurément agrandie ricane bêtement aux spirales de fumée qui traînent paresseusement dans l'atmosphère.

Les aspirations voluptueuses ! l'esprit qui se détache du corps ! les rêves paradisiaques de l'opium ! l'oubli ! ah ! les bonnes blagues !

Mais regardez donc ces femmes enlacées ! Que viennent-elles chercher rue Marbeuf, sinon le piment d'un vice devenu pour elle sans attrait ?

Elles ne demandent pas à l'opium de rendre leurs embrassements plus suaves ; elles lui demandent de les rendre plus érotiques !

... Il paraît que vers quatre, cinq heures du matin les femmes de chambre viennent chercher leurs maîtresses et les remmènent tant bien que mal chez elles.

On voit même un malheureux mari pénétrer dans la fumerie et en arracher sa femme qu'il ne peut arriver à guérir de ce vice...

#### IV

### ETHEROMANES

Puisque j'ai parlé de l'opium, je dois aussi parler de l'éther et de la morphine.

A Paris, de même qu'il y a pour le sexe fort des fumeries d'opium, il y a pour lui des bars où toutes les consommations sont agrémentées d'éther. Mais, s'il se trouve parmi les fumeurs d'opium des hommes possédant grand nom et grosse fortune, il ne s'en trouve pas – au moins dans ces bars spéciaux – parmi les buveurs d'éther. Pourtant, il y a une dizaine d'années, un cénacle d'esthètes avait essayé de lancer l'éther comme boisson ; peut-être y eut-il alors des bars pour éthéromanes cossus ! Je n'en connais pas aujourd'hui ; je ne connais qu'un bar où fréquentent des éthéromanes assez pauvres, la plupart étudiants en médecine ou médecins. Et il faut aller le chercher dans le commencement de la rue Monge, au fond d'une cour.

Mais, s'il n'existe pas de bars spéciaux pour mondains, il en existe un pour mondaines, et, ma foi, fort couru. J'ai déjà dit qu'en matière de détraquage, – dût notre amour-propre en souffrir cruellement ! – les femmes nous sont supérieures et le demeureront probablement toujours ; sans chercher le moins du monde, tout naturellement, elles arrivent à des raffinements inouïs ; ce que l'homme n'avait que commencé elles l'achèvent, le parachèvent. Nous en aurons plusieurs fois la preuve au cours de ces études.

C'est ainsi qu'elles ont voulu avoir un bar où elles pourraient boire de l'éther à leur aise – et surtout hors la présence des hommes (c'est en réalité pour elles toute l'affaire !). Cet établissement occupe à Neuilly, à la porte du Bois, un appartement d'une modeste maison de la rue de la Ferme, mais meublé luxueusement à l'anglaise : modern style, chaises et fauteuils tortillés, tentures et tapis Liberty, etc. Dans la première pièce, un bar, un vrai bar, avec comptoir, hauts escabeaux, petites tables couvertes de lingerie russe, etc. Nous parlerons tout à l'heure des autres pièces.

Les habituées de ce bar – parmi lesquelles je puis citer une artiste d'un certain talent qui, il n'y a pas longtemps encore, dirigeait à Paris un théâtre de quartier, et la bru d'un éditeur bien connu des médecins – sont infiniment plus attrayantes que les fumeuses d'opium : presque toutes jeunes, elles offrent l'aspect de ces créatures moitié humaines moitié divines qu'on représentait les Primitifs et dont Baudelaire a pu dire :

*Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,  
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés  
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.*

Grandes, minces, souples, elles ont dans un visage allongé, qu'on croirait transparent, visage exsangue et s'éclairant pourtant d'un mystique rayonnement, elles ont, dis-je, de petits yeux clairs et perçants, des lèvres et des narines qu'elles peignent d'un rouge criard.

Je n'ai pu, je l'avoue, pénétrer dans le bar alors que les clientes s'y livraient à leur boisson favorite. Mais, j'ai pu examiner l'appartement un matin, et cette visite m'a largement suffi pour saisir les mœurs et comprendre les idées des habituées.

Il est bien entendu que toutes les consommations s'y additionnent d'éther – plus ou moins fortement, selon le degré d'entraînement de la buveuse. Il en est de même pour la cuisine.

Car, la pièce suivante a été aménagée en salle de restaurant, selon les dernières formules de la mode. On y dîne et l'on y soupe par petites tables. Cela nous apprend que les femmes viennent chercher rue de la Ferme : là encore, le poison n'est qu'un prétexte. Ce ne sont point des éthéromanes convaincues ; elles ne souhaitent pas ces sensations d'engourdissement qui tentent les clientes du bar de la rue Monge ; elles veulent seulement dîner en tête-à-tête, loin des hommes, et toujours en tête-à-tête passer la nuit tranquillement. Et si elles boivent de l'éther, c'est uniquement pour fouetter leurs sens.

Voyez plutôt ce menu que j'ai ramassé sous une table :

Huîtres.

Bisque d'écrevisses.

Turbot sauce câpre.

Perdreau truffé.

Salade.

Fruits glacés à l'éther.

Est-ce le menu d'une personne accablée de chagrin et cherchant l'oubli dans le poison ? N'est-ce pas plutôt le menu d'une personne qui se prépare aux fatigues amoureuses ?

Voyez surtout cette série de chambres à coucher, aux grands lits bas à se laisser tomber dessus, aux tentures pâles comme l'agonie du spasme, aux grandes glaces, aux tapis discrets, aux plafonds représentant des vols d'anges libertins, aux chaises longues moelleuses !

Ce qu'elles demandent à l'éther, le voici ; un livre de médecine ouvert à la bonne page et abandonné sur une table de nuit me l'a appris au cours de ma visite :

*... Administré à l'intérieur, l'éther produit une excitation qui répand dans tout l'organisme une chaleur douce et semblable à l'effet que produisent les liqueurs alcooliques ; cette excitation, au bout de quelques minutes, se porte plus spécialement sur les organes sexuels...*

... Telles étaient mes impressions sur le bar de la rue de la Ferme et ses habituées, quand je rencontrais la jeune artiste dont je parlais tout à l'heure. La rencontrant, je ne pus naturellement m'empêcher de lui causer éther.

Après avoir quelque peu essayé de nier sa passion, elle voulut bien me déclarer :

– Cher monsieur, vous n'y entendez rien du tout, vous pas plus que les autres hommes, d'ailleurs. Sortis de vos grossiers lupanars, vous ne comprenez rien. Il nous faut, à nous femmes, des sensations un peu plus élevées, un peu plus éthérées – sans jeu de mots – que les bestiaux attouchements que vous aimez tant, il nous faut l'amour chaste.

– Hum !

– L'amour chaste, l'amour sans saletés, si vous préférez. Nous désirons vibrer non seulement en chair, mais aussi en esprit. Or, cet amour, seule la femme peut le comprendre, le donner et le partager. L'homme n'est pas fait pour ça.

– Il ne peut se refaire ! Mais, dites-moi : et l'opium ? et l'éther ?

– Ne confondez pas, je vous prie, opium et éther : le premier abrutit, le second illumine. Les femmes qui fument de l'opium peuvent aimer, mais en brutes : vous-

même m'avez dit que dans leur fumerie elles roulaient pêle-mêle. Tandis que celles qui usent d'éther aiment en femmes, c'est-à-dire en poètes.

– Quelle influence physique attribuez-vous donc à l'éther ? J'ai lu qu'il se portait plus spécialement sur...

– C'est entendu, c'est entendu ! Mais l'éther est léger ; il monte, il ne descend pas ; il élève notre cerveau, le rend plus léger, donne des ailes à notre amour. C'est, d'abord, une légère sensation de froid qui nous fait frissonner des pieds à la tête, quelque chose de délicieux comme la frousse qu'on ressent quelquefois au moment de faire mal, le petit frisson dont parlent les Ecritures ; puis, c'est une sensation d'exquise chaleur qui parcourt les veines, une tiède fumée qui se répand dans tout le corps, le gonfle, le ferait presque monter au ciel comme un ballon ; enfin, c'est un engourdissement progressif, doux, doux ainsi que la fatigue d'une nuit d'amour...

– Mais ces dîners en tête-à-tête ?

– Cette idée vous hante, avouez-le ! Eh bien ! mettez que, dans le tête-à-tête, ces sensations doublent en intensité. Etes-vous content ?

V

**MORPHINOMANES**

Je devrais plutôt intituler ce chapitre « morphinomanes et odoromanes » ou « le triomphe de la seringue » : les clientes, en effet, de la « frissonnière » (le mot est du baron d'Adelsward, qu'en ces matières il faudrait toujours citer), les clientes, dis-je, de la frissonnière de l'île Saint-Louis, dont je vais parler, s'introduisent dans le corps de nombreuses drogues, à l'aide de la seringue. Et c'est, dans le grand salon de l'hôtel particulier qu'elles fréquentent, une merveilleuse collection de seringues minuscules, seringue qu'on penserait plutôt l'œuvre d'habiles orfèvres que celle de bandagistes !

Cet hôtel, situé rue Saint-Louis-en-l'Île, faillit, avant son actuelle destination, devenir propriété de l'Etat, la Commission des monuments historiques l'ayant signalé comme l'un des plus beaux morceaux d'architecture du XVIIIe siècle ; vous le reconnaîtrez facilement, dans cette rue paisible, à son air sévère et majestueux, à son entrée seigneuriale, à ses fenêtres hautes. Et l'intérieur répond à l'extérieur : portes de bois finement travaillées, salles d'apparat, pièces immenses, panneaux enguirlandés d'amours sculptés, plafonds signés de noms illustres, glaces surmontées de galantes peintures. Le Régent, dont c'était une « des petites maisons » (lisez : une des garçonnières) avait bien fait les choses.

Depuis peu de temps, un docteur l'a acheté et transformé en « morphinerie » à l'usage des femmes. Trois hommes seuls y ont leurs entrées : cet ingénieux praticien, naturellement, et deux jeunes médecins qui le secondent (je tiens tous ces détails de l'un d'eux et d'une habituée que j'ai interviewée et qui a bien voulu me confier ses impressions) et préparent, dans une cave installée en laboratoire for bien compris, la morphine et les odeurs dont on fait grande consommation rue Saint-Louis. L'aide de ces deux médecins est, paraît-il, nécessaire à certains moments de la journée, l'après-midi, principalement, vers cinq heures, alors que nombre de clientes réclament des piqûres.

Le grand salon, où, jadis, parmi les légers meubles laqués, les paniers fanfreluchés, les étoffes brodées, beaux marquis et belles marquises poudrés s'entretenaient plus ou moins impertinemment, est aujourd'hui laidement encombré de vulgaires fauteuils de paille et d'assez méchants tapis. Un meuble pourtant attire l'attention, une magnifique vitrine japonaise de bois noir délicatement ciselé et agrémenté d'incrustations de nacre et d'ivoire ; dans la vitrine, sur des rayons de bois précieux, les petites seringues dont je parlais tout à l'heure, véritables bijoux d'or ou d'argent, enrichis de rubis, de perles, de diamants. Elles portent les armes ou les initiales de leurs propriétaires – car chaque habituée a sa ou ses seringues – et sont remisées en des écrins non moins riches. Une femme de chambre, uniquement chargée de ce service, se tient près de la vitrine, les essuyant soigneusement et les rangeant chaque fois qu'elles ont servi.

Si le grand salon est assez piteusement meublé, il n'en est pas de même des autres chambres de l'hôtel. Notre Esculape est un habile homme : il sait que quatre-vingt-dix-neuf morphinomanes sur cent ne demandent au poison qu'une passagère excitation des sens. Aussi, leur fournissant la drogue, a-t-il pensé qu'il devait leur fournir le complément. Souper, bon gîte et le reste. Et, par un tapissier

expert, il a fait convertir les pièces de l'hôtel en boudoirs de tous styles et de toutes époques : divans turcs, nattes japonaises, tente arabe, lits sombres à colonnes, lits debout, bas, hauts lits sur estrade, sans pieds, gais, sévères, pas un n'a été oublié. Certains étalent des draps de satins noirs, propres à faire ressortir la blancheur de la peau.

Inutile d'ajouter qu'à chaque chambre s'adjoignent un cabinet de toilette, installé avec tout le confort moderne, et une domestique.

En commençant, j'ai parlé d'odeurs. Rue Saint-Louis-en-l'Île, en effet, on ne remplit pas seulement les seringues de morphine, on les remplit également d'extraits d'odeurs savamment préparés par notre homme.

Les femmes ont toujours employé les odeurs, mais extérieurement, et, jusqu'ici, les sirops de violettes ne combattaient que les rhumes. Aujourd'hui, on s'introduit des odeurs dans le sang. Et les parfums introduits de cette façon ne s'exhalent que par les pores de la peau, avec la sueur. Voilà qui aurait fait l'affaire d'Henri IV lequel empestait le bouc !

Nos détraquées, vous le pensez bien, n'ont pas laissé échapper une aussi belle occasion ! toutes veulent des piqûres de rose, de jasmin, d'iris, de violette, d'héliotrope, de lilas, d'œillet, de verveine !

Et vous pensez encore que les femmes ne se piquent pas ainsi pour embaumer la rose ou le jasmin, cependant qu'elles suent au cours d'une promenade à bicyclette ou d'une partie de tennis : car, comment prouver que le parfum s'exhale des coins les plus mystérieux de leur corps et non de leurs vêtements ou de leur mouchoir ? Vous entendez que le seul moyen de le prouver est précisément de ne porter ni mouchoir, ni vêtements...

Et, je l'ai déjà dit, nos détraquées trouvant les pauvres hommes indignes et incapables de comprendre de tels raffinements, c'est en l'honneur des personnes de leur sexe qu'elles s'y livrent.

... Avant de parler de la morphine qui, en somme, constitue le poison le plus demandé, disons comment s'opèrent les piqûres.

Il est défendu, sous peine d'exclusion, aux habituées de se piquer elles-mêmes, et la préposée aux seringues a reçu l'ordre formel de ne les délivrer qu'en présence de l'un des trois médecins. Le propriétaire de l'établissement est, en effet, aussi prudent qu'habile : il se moque des mœurs de ses clientes, mais nullement de leur santé. La crainte est le commencement de la sagesse.

Ce sont donc ces praticiens qui piquent. Au reste, cela offre un attrait et un piment de plus à nos détraquées !

Premier petit frisson : frisson d'impudeur.

Pensez donc : relever devant un inconnu leurs jupons froufrounants, montrer leurs pieds s'allongeant en de fines bottines, leurs jambes vêtues de soie noire qu'égayent les jarretières enrubannées, enlever leur pantalon vapoureux, présenter la blancheur rosée de leur chair ! Et cela en public, devant les deux autres hommes, devant les autres femmes ; car, toujours sur l'ordre du prudent médecin, les piqûres ne peuvent être faites que dans le grand salon !

Maintenant, quelle partie du corps pique-t-on ? Naturellement, l'on ne pique pas les parties que les robes décolletées et les costumes de bain peuvent découvrir, la piqûre laissant une cicatrice. Et il faut croire que l'on porte les corsages de plus en plus décolletés et les costumes de bain de moins en moins longs, puisque la seule partie du corps qu'ils ne découvrent pas est... celle sur laquelle on a coutume de s'asseoir ! C'est donc celle-là que piquent les médecins, et celle-là que les morphinomanes leurs doivent présenter. J'ajouterai que, dans le but de ne pas

« défigurer » une partie du corps, même invisible, on la pique toujours au même endroit ; on ne donne pas le temps à la minuscule plaie de se refermer. Cela vaut mieux que la méthode employée par les morphinomanes professionnelles qui, se piquant au hasard, changent à la longue le satin rose de la peau en une dégoûtante cuirasse écaillée.

La piqûre, même bien exécutée, provoque une sensation plutôt désagréable, sensation évidemment compensée par le délicieux engourdissement qui la suit. En effet, bien que dérivant de l'opium, la morphine n'agit pas de la même façon que lui. Elle contracte la pupille jusqu'à la réduire à un point, elle amène des démangeaisons et des sueurs, elle laisse longtemps après son absorption, une fatigue générale.

On comprend aisément quelle attraction exercent ces trois phénomènes sur les détraquées. La pupille, en se réduisant, brille d'un éclat perçant, rendant l'œil singulièrement lubrique. Les démangeaisons à la peau constituent un piment supérieur à toutes les truffes du monde. Quant aux sueurs, nous connaissons le parti qu'en peuvent tirer les détraquées employant un mélange de morphine et d'odeur. Je n'insisterai pas sur la fatigue générale qui, pour elles, devient une suave lassitude.

Je n'insisterai pas plus sur ce qui suit la piqûre. Que l'on se rappelle seulement que les pièces si galamment meublées de l'hôtel ne sont pas précisément des chambres de repos et que l'établissement n'est fréquenté que par des femmes...

... Je ne veux point abandonner la rue Saint-Louis-en-l'Île sans mentionner cette détraquée qui s'y livre à un sport que je ne recommande pas : je veux parler de celle qui absorbe tranquillement, et sans en ressentir le moindre inconvénient, cigüe, noix vomique, sublimé, arsenic, mercure, etc., etc. !

Elle s'entraîne à ce jeu depuis son enfance, forçant petit à petit la dose, venant chaque jour rue Saint-Louis où, faisant exception en l'honneur des énormes bénéfices que ce trafic procure, l'industriel lui délivre les poisons sans lesquels, prétend-elle, elle ne pourrait vivre !



## VI

### TATOUÉES

« Cher Monsieur,

« Puisque les détraquées vous intéressent, venez donc vendredi prochain chez moi, entre dix et onze heures du soir. Vous verrez quelque chose que vous n'avez peut-être pas encore vu : des tatouées.

« Amitiés.  
Lucy X\*\*\*. »

Cette Lucy X\*\*\* n'est autre que la grande femme brune que j'ai signalée au lecteur – peut-être se le rappelle-t-il – dans le chapitre des messes noires et dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance au cours de mes promenades à travers ce monde bizarre des détraquées.

On pense que, sur-le-champ, je répondis que j'acceptais avec le plus grand plaisir une si aimable invitation.

Et, en attendant le jour fixé, en guise d'apéritif, j'allais interviewer chez lui, rue Blanche, le plus fameux artiste en tatouages de Paris.

– Ainsi, lui demandai-je, le tatouage devient à la mode ? Les souteneurs, les forçats, les hercules forains ne sont pas les seules personnes tatouées ?

– Je vous crois ! Mais, actuellement, je ne sais où donner de la tête : ducs, marquis, barons, commerçants, financiers, rentiers veulent être tatoués ! Le tzar, le roi Georges de Grèce sont tatoués. Le roi Edouard VII, oui, monsieur, le roi d'Angleterre porte, gravée sur un bras, la croix de Jérusalem. Un de nos ministres – ce n'est pas le ministre de la Marine – porte également sur son bras une ancre. Mon confrère de Londres, M. Macdonald, tatoue l'aristocratie au grand complet. Une Américaine bien connue s'est fait peindre à l'endroit du cœur le portrait de Shakespeare.

– Comment opérez-vous ?

L'opération est, je ne vous le cache pas, assez longue et pas mal douloureuse : le patient, après avoir choisi le dessin dont il veut s'orner le corps (c'est un de mes amis, artiste réputé, qui exécute sur papier ces dessins, le plus souvent sur les indications du client), le patient, dis-je, s'étend sur une table ; je place sur la peau que tend fortement l'un des mes aides le dessin huilé, et, suivant ses contours je le perce obliquement de longues aiguilles imbibées des couleurs voulues. Ce sont des milliers et des milliers de piqûres qu'il faut supporter ! Un tatouage ordinaire demande trois ou quatre séances de trois heures chacune !

– Dites-mi, dans votre clientèle, avez-vous des femmes ?

– Je ne puis vous répondre : vous savez, le secret professionnel avant tout !

... Le vendredi, je fus exact au rendez-vous.

A dix heures, je sonnais chez Mme Lucy X\*\*\* qui habite rue de la Pompe un coquet appartement.

La maîtresse de maison elle-même m'ouvrit la porte.

Et, dans l'antichambre, elle m'expliqua :

– Je réunis ce soir quelques amies qui, comme moi, ont la passion des tatouages : elles doivent exhiber leurs chefs-d'œuvre. J'ai pensé que ce spectacle vous intéresserait.

– Certes, cela m'intéressera, et vivement !

– Mais vous savez, il n'y a ici ni homme ni femme !

– C'est entendu, nous serons tous Auvergnats !

– C'est juré ?

– C'est juré !

Elle m'introduisit alors dans le grand salon où elle m'avait reçu lors de mes précédentes visites, et qui, ce soir-là, était éclairé à giorno, éclairage d'autant plus brillant qu'il se reflétait en une foule de glaces.

Certainement, pour la circonstance, on avait réuni dans cette pièce toutes les glaces de l'appartement : il y en avait partout et de toutes formes.

Mon hôtesse me laissa seul. Quelques minutes après, elle revint accompagnée de plusieurs jeunes femmes – huit exactement – habillées de suaves peignoirs enrubannés et fanfreluchés.

J'avoue qu'en dépit de l'extrême élégance de ces peignoirs et de l'air plutôt gêné de quelques-unes de leurs propriétaires, je pensai machinalement aux maisons de tolérance !

– Monsieur, dit, en me désignant, la maîtresse de maison, a bien voulu accepter d'être notre juge. C'est lui qui décernera la palme au tatouage le mieux réussi.

Cependant, j'examinais les concurrentes : fort jolies femmes, ma foi, et évidemment pas des roturières ; la finesse des mains, l'élégance des attaches, la majesté du port, la distinction du visage, la richesse des bagues, boucles d'oreilles et colliers indiquaient qu'elles appartenaient à un monde aisé.

– Voyons, continua notre hôtesse, comment allons-nous procéder ? Monsieur va s'asseoir sur ce fauteuil et n'en bougera plus, c'est entendu. Mais nous ? devons-nous exhiber toutes ensembles ou séparément nos tatouages ?

– Oh ! ensemble ! s'exclama une pâle blonde, aux sourcils noirs, qui paraissait la plus timide. Jamais je n'oserai rester seule déshabillée !

– Ma chère, vous ne nous ferez pas croire que vous ne vous êtes pas déjà déshabillée devant des hommes ! Alors, un de plus, un de moins !

– Je crois préférable, en effet, dit une autre, de nous faire examiner...

– Oh ! le vilain mot !

– ... de nous faire examiner individuellement. L'une ne doit pas nuire à l'autre.

Après quelques minutes de discussion, cet avis fut adopté.

– Laquelle commence ?

– Pas moi !

– Ni moi !

– Eh bien, tirons au sort !

On tira au sort. Celle qui eut le numéro un fut précisément la blonde si timide.

Il fallait bien s'exécuter ! Elle avança, toute rougissante en son peignoir rouge, vers mon fauteuil derrière lequel ses compagnes s'étaient rangées en cercle, et, d'un seul geste, enlevant rubans et péplum, apparut nue, magnifiquement nue. Pas tout à fait nue pourtant : des escarpins vernis et des bas à jour l'habillaient encore.

Croisant les mains derrière la tête, bombant les globes blancs de la gorge, cambrant les reins, une jambe devant l'autre, elle demeurait immobile...

Elle était vraiment fort belle avec ses lignes irréprochables, sa figure de vierge, sa poitrine d'amazone, sa taille fine, ses hanches fortes, sa carnation de rose et de lis. Mais, où étaient les tatouages ?

Soudain, nous fîmes entendre un éclat de rire et des exclamations admiratives : les bas n'étaient pas des bas, c'étaient des tatouages ! Oui, elle avait les jambes entièrement couvertes de tatouages, si délicatement exécutés qu'ils imitaient la soie brodée à s'y méprendre !

Maintenant, elle avait posé une jambe sur mon fauteuil, et nous examinions curieusement ces milliers de piqûres.

Comme les oiseaux qui piquaient les pommes et les poires peintes par Zeuxis, les prenant pour de véritables fruits, nous avons été trompés.

La timide blonde aurait-elle le prix ?

Le numéro deux échut encore à une blonde qui, tranquillement, retira son peignoir, et s'avança sans voiles, gardant seulement ses bas.

Ceux-là étaient de vraie soie, et les tatouages de la dame consistaient uniquement en inscriptions sur les cuisses et... la chute des reins. Les cuisses portaient des devises du meilleur goût, telles que : *Excelsior, Quo non ascendam ?* Autre part, des pensées s'épalaient, telles que : *Ne jugez pas les gens à leur figure*. Je dois dire que ces plaisanteries peu spirituelles n'obtinrent qu'un maigre succès.

Combien eurent plus de succès les charmants ornements de la troisième et de la quatrième, guirlandes de vignes serpentant agréablement le long des jambes, oiseaux se jouant légèrement sur le ventre, bouquets de fleurs gracieusement colorés dans le dos, que sais-je ! En vérité, ces dessins ne pouvaient être que l'œuvre d'un grand artistes ; la signature – car ils étaient signés au bas du dos – me le prouva :

« X. pinxit, d'après Watteau. »

Succès assez mince pour la cinquième qui avait eu la faiblesse de se faire tatouer, entre les omoplates, ses armes surmontées d'une couronne de marquise. Sans doute, l'œuvre sortait aussi de chez le bon faiseur, mais elle déplut aux autres concurrentes, probablement point titrées. L'une résuma la situation :

– Avec ça, vous êtes sûre d'être reconnue à la Morgue !

La sixième exhiba des scènes sataniques ; j'étais sûr qu'il y en aurait et je le attendais ! Je ne les décrirai pas : elles représentaient des épisodes de sabbat légèrement risqués. Mais elles obtinrent un vif succès de curiosité, et, pendant quelques minutes, nous nous amusâmes à regarder en détail les diables, les sorcières, les paillards et ribaudes qu'un peintre à l'imagination délirante avait figurés dans toutes les positions.

Moi, je ne pouvais m'empêcher de penser aux douleurs vives et multiples que la patiente avait dû endurer pendant le temps nécessaire à ces élucubrations.

La septième et la huitième concurrentes demandèrent à être examinées ensemble, permission qui, naturellement, leur fut accordée sur-le-champ.

Elles se dévêtirent donc toutes deux et apparurent couvertes de dessins informes, incompréhensibles.

Nous les regardâmes, étonnés, les interrogeant du regard.

Alors, elles s'approchèrent l'une de l'autre, et il se trouva que les dessins, se complétant, avaient un sens !

Enfin, la maîtresse de maison, à laquelle le sort avait attribué le dernier numéro, enleva majestueusement son peignoir et s'offrit à l'examen de l'aéropage. La

mâtine savait bien ce qu'elle faisait en nous conviant chez elle ! elle était sûre, pardi, d'avoir le prix !

Elle avait, tatouée autour du corps, une chasse, toute une chasse à courre ! et si bien dessinée, si joliment colorée, si vivante ! Sous le sein gauche, des voitures, correctement attelées, emmenaient des dames ; sous le sein droit, un cavalier fleuretait avec une amazone, cependant qu'au loin une église profilait son clocher sur le ciel ; la chasse tournait sous le bras ; sur le dos, un groupe de chasseurs à cheval franchissait une haie, des chiens flairaient le sol, des valets les excitaient ; la chasse revenait sur le ventre, tournait à nouveau ; on voyait des piqueurs sonnant du cor, d'autres chasseurs galopant, des chiens, encore des chiens ; et, toujours toujours, la chasse continuait de descendre...

– Mais où est le renard ? demanda l'une ?

– Je ne puis pourtant pas vous montrer l'endroit où il se cache !

## VII

### VAMPIRES

Qu'on ne s'effraie pas ! je devrais plutôt dire : « les sépulcrales ». Je n'ai point l'intention de parler de celles qui, à l'imitation du fameux sergent, violent les tombes ; j'ignore, d'ailleurs, s'il en existe. J'espère que non. Je n'ai non plus l'intention de parler de celles qui se plaisent à demander, dans l'excellente maison avoisinant le square Louvois, « la chambre mortuaire », chambre tendue de velours noir semé de larmes d'argent, avec un cercueil dans lequel s'étend le sujet, – masculin ou féminin, – avec candélabres, cierges, et orgue dissimulé derrière une tenture ! Cela est connu, archi-connu et la police l'autorise. Pas plus je ne parlerai de celles qui, comme l'illustre tragédienne Sarah Bernhardt, s'amusent, à l'instar des moines de certains ordres religieux, à avoir leur cercueil dans leur chambre à coucher, et à l'essayer de temps en temps.

Quant à celles qui fréquentent au cabaret du Néant, elles n'offrent rien d'intéressant.

Je veux seulement parler des détraquées qui transforment les catacombes en hôtel meublé.

Peut-être se rappelle-t-on le concert donné, il y a quelques années, par une bande de joyeux fumistes ou de tristes esthètes, – je n'ai jamais su, bien que j'y eusse assisté – dans une des cavernes des catacombes.

Ce concert révolutionna Paris ; on cria au scandale ; un député attrapa le ministère, fit révoquer un fonctionnaire. A la suite de ces incidents, ordre formel fut donné de n'ouvrir au public les catacombes que deux fois par moi et de veiller attentivement à ce que personne n'y pénétrât les autres jours.

Eh bien ! j'ai le regret d'apprendre à M. le Préfet de police et à M. l'Inspecteur général des carrières de Paris que les catacombes continuent de servir de music-hall et d'hôtel meublé !

Et je vais le leur prouver.

Mais, avant, qu'on me permette une digression légèrement aride. Le public ne visite qu'une mince partie des catacombes. A la vérité, presque tout Paris – le Sud principalement – est bâti sur d'anciennes carrières.

Sous le Luxembourg, le parc Montsouris, le cimetière Montparnasse, les Buttes Chaumont, la Butte Montmartre, ce ne sont que vastes taupinières, sombres corridors entremêlés, galeries étroites. Il y a cinquante ans, on circulait encore librement dans ce labyrinthe d'enfer ; mais tant d'escrocs, tant de brigands s'y réfugiaient – sans compter les contrebandiers qui, par des boyaux aboutissant à la banlieue, introduisaient diverses marchandises – que la police, aidée des ingénieurs, dut combler ou barrer ces galeries. Mais, elle n'a pu barrer tous les escaliers reliant certaines maisons particulières aux catacombes : tels ceux que l'on rencontre rue Saint-Jacques, avenue Kléber, rue Notre-Dame-des-Champs, rue de la Tour, rue d'Assas, rue de Passy, etc.

J'ajouterai : rue de la Pompe.

Le lecteur se rappelle la jeune femme tatouée qui loge en cette rue. C'est encore grâce à elle qu'il m'a été donné d'assister à l'une des bizarres fêtes organisées à vingt mètres sous terre par des détraquées.

Dans la cour de la maison qu'habite la jeune femme en question se trouve un hangar qui, l'année dernière, servait de garage aux chauffeurs de l'immeuble. L'aimable détraquée l'a loué et l'a transformé en atelier, l'encombrant de tableaux, bibelots, plantes, etc. Mais l'atelier n'est qu'un prétexte : elle savait, en le louant, que, par un escalier à vis, il communiquait avec d'anciennes carrières...

... J'arrive à la description d'une fête souterraine à laquelle j'ai été convié.

Au jour convenu, vers onze heures du soir, dans l'atelier brillamment illuminé, les invités étaient présents, les hommes en habit noir et cravate blanche, les femmes couvertes de longs manteaux cachant la robe ou ce qui devait servir de robe, car je pensais bien que mes détraquées avaient, pour la circonstance, revêtu quelque toilette spéciale et étonnante ! Parmi elles, au nombre d'une vingtaine, je reconnus mes huit amies les tatouées, et deux ou trois tragédiennes fraîchement sorties du Conservatoire ; parmi les hommes, au nombre d'une dizaine, un artiste dramatique célèbre par son talent et ses mœurs anormales.

La maîtresse de maison ferma à double tour la porte extérieure, laissa les lampes allumées afin que les voisins continuassent à nous croire là, et, soulevant une tenture, s'engouffra dans un étroit escalier en spirale, faiblement éclairé par des lanternes accrochées au mur. A la queue leu leu, nous emboitâmes le pas.

Nous descendîmes ainsi plusieurs étages en silence. En bas, toujours à la suite de notre hôtesse, nous suivîmes quelque temps un corridor assez désagréable, nos têtes touchant le plafond, nos pieds enfonçant dans une boue jaune, nos coudes s'éraflant aux aspérités des parois.

Enfin, nous arrivâmes dans une vaste caverne qui bientôt resplendit étrangement de flammes vertes brûlant en de hautes torchères. J'examinai alors la salle : par terre, des nattes et des mauvais tapis ; comme sièges, d'énormes pierres ; comme bibelots, des crânes et des os ; dans un coin, un harmonium ; au milieu, un brasero qui combattait fort heureusement l'humidité glaciale tombant du plafond ; ça et là, des paravents chinois destinés à couper les courants d'air ; sur les murs, des tentures de velours noir galonné d'argent, semé de larmes blanches, des guirlandes d'immortelles et de pensées, des tibias, des fémurs en croix, des crânes ricanant, encore des crânes, quelques-uns contenant une veilleuse dont la lumière filtrait par les orbites. En somme, mélange hétéroclite de blagues d'étudiant et de sacrilèges de sataniste !

Au reste, qu'on ne me demande pas le sens de cette petite orgie : je ne l'ai pas saisi, et je crois bien que les organisatrices ne savaient au juste ce qu'elles voulaient. Ce ne fut ni une messe noire, ni un concert, ni une invocation au Diable, ni une suite de tableaux vivants ; ou, plutôt, ce fut tout cela à la fois ! L'important pour nos détraquées était de s'exhiber sans voiles devant des hommes, de chercher dans cette caverne de brigands le petit frisson de la peur, peut-être aussi celui du sacrilège. N'importe !

En guise du « que la fête commence ! » notre emphitryone [*sic*] se contenta de dire :

– Et maintenant que nous sommes chez nous, mettons-nous à notre aise !

Les invitées se mirent, en effet, à l'aise : leurs longs manteaux tombés, elles apparurent nues, exclusivement habillées de sandales et de crêpes transparents qui les faisaient encore plus nues. Oh ! le spectacle étrange et presque repoussant ! Les flammes vertes donnaient aux chairs des tons cadavériques, et, en dépit des lignes harmonieuses, des gorges agitées d'un invincible effarouchement de pudeur, du tremblement des membres gelés dans

l'atmosphère glaciale, cette teinte de putréfaction impressionnait infiniment plus que les crânes et le velours noir.

Le programme débuta par la *Marche funèbre* de Chopin exécutée sur le violoncelle avec accompagnement d'harmonium, cependant qu'invités et invitées se groupaient sur les sièges primitifs, les hommes d'un côté – nous n'en parlerons pas, – les femmes, de l'autre, se souriant, se réchauffant de leur mieux.

Tout à coup, l'une poussa une exclamation de douleur : une goutte d'eau venait de tomber du plafond sur son ventre nu !

En vérité, comme ces frêles personnes ne craignaient-elles pas d'exposer leur tendre chair aux morsures du froid et aux aspérités des sièges ? Cela, encore, probablement, était un piment : elles tremblaient de froid et s'égratignaient la peau pour fouetter leurs sens !

Au violoncelliste succéda une des jeunes tragédiennes dont je parlais tout à l'heure, et qui, toujours avec accompagnement d'harmonium, déclama les *Litanies de Satan* de Baudelaire :

*O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,  
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,  
O Satan, prends pitié de ma longue misère !*

Ce fut vraiment, dans cette soirée, la seule note artistique et d'« au-delà » : le corps nu de la jeune femme se profilant sous la gaze noire, ses seins palpitant d'émotion, ses yeux hagards, ses cheveux dénoués, sa voix grave, les reflets verdâtres, le décor, les vers du poète, tout cela apportait un petit cachet infernal. Après la tragédienne, s'avança l'artiste « aux mœurs anormales », qui récita également du Baudelaire : la *Mort des amants* :

*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux...*

Mais, son habit noir et sa cravate blanche faisaient taches : il lui aurait fallu une robe de moine !

Puis, sous l'appel de deux violons, nous vîmes s'avancer, du fond de la caverne, une femme, grande, vêtue seulement d'un maillot de soie rouge qui dessinait magnifiquement ses cuisses et les globes de ses seins, Méphisto !

Elle dansa, lascive et gracieuse, croisant à certains moments les mains pour implorer le ciel, à d'autres lui montrant le poing, plus diabolique que le diable parce qu'elle était femme ; elle s'immobilisa, arrondissant les bras, dardant les pointes des seins, la taille cambrée, les omoplates se rejoignant, les yeux lançant des éclairs, divine et démons ! Elle redansa. Et, à son invitation, les assistantes, se donnant la main, l'entourèrent d'une farandole lente et majestueuse qui dégénéra rapidement en une sarabande effrénée.

C'était la fin.

– Et maintenant, mes enfants, annonça notre hôtesse, faites ce que vous voulez ! prenez des lanternes, mais n'allez pas trop loin, ne vous égarez pas.

Moi, je jugeai l'instant propice au départ, et, tranquillement, je remontai l'escalier en spirale, cependant que deux femmes enlacées s'enfonçaient dans la nuit d'une galerie, disant :

– J'ai peur, il paraît qu'il y a de gros rats.

– Oh ! ma chère, c'est délicieux, cette peur

## VIII

### MAITRESSES DU DIABLE

... Et « amants de Satanes », pourrais-je ajouter, car à la chapelle dont je vais parler fréquentent hommes et femmes, celles-ci pour se donner aux démons, ceux-là pour prendre les démons !

Avant de dépeindre cette chapelle et ce que j'y ai vu, je préviens que, ne pouvant ici discuter hypnose, sorcellerie, théologie mystique, névrose, érotomanie, etc., je me contenterai surtout de rapporter fidèlement les paroles d'une des habituées que j'ai interviewée, et de citer deux histoires d'auteurs connus : je préfère, en effet, ne pas prendre la responsabilité de certaines choses qui pourront paraître invraisemblables aux lecteurs, mais auxquelles, en l'an de grâce 1909, nombre de personnes croient encore.

La chapelle en question est située aux Batignolles, rue Truffaut, au fond d'une cour.

Appartenant à une communauté de sœurs qui vient d'être expulsée, elle recevait naturellement de fréquentes visites d'*incubes* (je dirai tout à l'heure ce qu'il faut entendre par *incubes* et *succubes*), lesquels affectionnent particulièrement les cloîtres où la chasteté et les jeûnes affaiblissent les moyens de résistance.

Au reste, elle ne présente rien d'anormal. Ici, pas de sacrilège : ce que l'on vient chercher, c'est uniquement la compagnie des incubes et des succubes.

Le soir, entre cinq et sept, des femmes et des hommes – parmi celles-là, j'ai reconnu une artiste peintre qui chaque année obtient au Salon un joli succès, et la comtesse de X\*\*\* qui fut la maîtresse du commandant Esterhazy ; parmi ceux-ci, le courriériste théâtral d'un de nos grands quotidiens du matin – viennent s'installer dans les confessionnaux ou tout bonnement sur de mauvaises chaises de paille.

Au bout de quelque temps, on voit leur gorge se serrer, leur cœur palpiter, leurs membres s'agiter : les incubes et les succubes arrivent !

Qu'est-ce donc qu'un *incube* ? qu'est-ce donc qu'une *succube* ?

On appelle *incube* ou *succube* le démon qui emprunte le cadavre d'un être humain, mâle ou femelle, ou se forme avec d'autres matières du corps, pour s'unir à la femme ou à l'homme !

Qu'on ne m'accuse pas d'extravagance : saint Augustin, saint Thomas, le pape Innocent VIII, tous les Pères de l'Eglise attestent l'existence des succubes et des incubes !

Je dirai tout de suite que la science actuelle la repousse énergiquement, mettant succubes et incubes sur le dos des hallucinations érotiques des troubles nerveux de la grande névrose, de « l'hyperesthésie sexuelle », comme elle l'a fait pour la « grossesse hystérique » ; on se rappelle le cas très curieux de grossesse hystérique de l'infortunée reine Draga de Serbie.

Mais revenons à nos brebis. Sur leurs chaises ou dans leurs confessionnaux, elles s'agitent, se trémoussent comme poulardes en sacs, font onduler leurs hanches ; puis elles soupirent, et j'entends l'une murmurer : « Oh ! m'amour m'amour ! », et elles s'immobilisent.

L'incube est reparti...

Voilà ce que j'ai vu.



A la vérité, je n'ai pas vu grand'chose !

– Cela n'est pas étonnant, voulut bien m'expliquer une des habituées de la chapelle de la rue Truffaut : vous n'avez pas subi l'entraînement préparatoire.

– Ah ! il faut un entraînement ?

– Sans doute !

– Pourrais-je savoir en quoi il consiste ?

– Il est assez dur. Ecoutez plutôt : ne jamais manger de viande, jeûner souvent, s'exercer à retarder la respiration, etc. Il s'agit, en effet, d'arriver à épurer la force nerveuse et pouvoir la concentrer sur un objet extérieur. Je vous assure que l'on n'atteint pas ce résultat du premier coup !

– Dites-moi : une fois l'entraînement subi, comment arrivez-vous au résultat ?

– Avant de vous l'apprendre, je vous dirai qu'il ne faut pas croire que l'on puisse à volonté faire venir X ou Y. Certaines personnes qui n'ont jamais vu ni incubes ni succubes prétendent qu'il suffit d'appeler telle femme défunte, beautés aux lignes harmonieuses, à la gorge ferme, à la croupe rebondie, courtisane renommée pour son habileté érotique, duchesse célèbre par son esprit, tel poète chéri, tel capitaine valeureux, pour les posséder ou leur appartenir ; et même, elles donnent la recette : se procurer un objet touché par l'être désiré...

– Pour le général Boulanger, passe encore ; mais, pour Phryné, ça ne doit pas être commode !

– Je continue... un morceau de ses vêtements, une boucle de sa main ; fermer les yeux, se rendre en imagination chez lui, etc. Cette opinion est du dernier grotesque et nous fait pardessus le marché tourner en ridicule.

– Pardon, je vous réinterromps : vous avez dit tout à l'heure : « Certaines personnes qui n'ont jamais vu ni incubes ni succubes. » On les voit donc ?

– Oui et non. Ils demeurent généralement invisibles. Pourtant, des maris ont vu leurs femmes « s'amuser » avec des incubes. Quelquefois, en effet, nous percevons une ombre, ombre à peine sensible, mais enfin nous la percevons ; et, dans certains cas, cas très rares, nous distinguons nettement un corps.

« Donc, on ne peut posséder tel ou tel être désiré. On prend le succube ou l'incube qui se présente... bienheureux s'il s'en présente un. On ne choisit pas, on va au petit bonheur. Qu'importe ? tous les succubes et incubes se valent ; tous sont aussi empressés, aussi passionnés !

« Je vais vous dire les moyens de se mettre en rapport avec un succube ou un incube.

« Ces moyens sont au nombre de deux : provoquer, ou attendre le démon. Le second est dangereux : il ne faut pas laisser l'incube devenir le maître, sous peine de ne plus pouvoir s'en débarrasser. L'incube qui tient une proie ne la lâche pas facilement ; il l'étreint nuit et jour, et la dépense nerveuse est si terrible que la mort survient rapidement.

« On doit donc le provoquer. Mais, ici encore, il y a une précaution à prendre : l'on ne doit pas provoquer les incubes ayant l'habitude d'emprunter le cadavre d'un être humain pour manifester leur présence, sous peine de tomber dans le vampirisme.

– Vous parlez sérieusement ?

– On ne peut plus. Personnellement, je provoque toujours les mêmes démons. Et, lorsqu'ils m'ont bien servie, je les chasse impitoyablement.

« J'arrive au point noir : les enfants.

– Quels enfants ?

– Les enfants qui peuvent naître d'un incube !

– Un incube peut enfanter ?

– Certainement !

– A qui se fier ? Décidément, pas de tranquillité ici-bas !

– Même, ils n'ont que des enfants grands, robustes, méchants, très audacieux. Et maintenant, croyez-vous aux incubes et succubes ?

– Euh... euh...

– Eh bien ! écoutez cette histoire de Sinistrari d'Ameno : en 1647, vivait, à Pavie, une femme mariée, Gironima, d'excellentes mœurs. Or, une nuit, tandis qu'elle était couchée auprès de son mari, elle entendit une voix qui disait : « Je suis épris de ta beauté, et mon plus grand désir c'est de goûter tes embrassements. » En même temps, elle sentait quelqu'un qui lui baisait les joues, mais si légèrement, si mollement, qu'elle se serait crue frôlée par un duvet de coton de la plus extrême finesse. Les nuits suivantes, même manœuvre : le galant faisait mine de mourir d'amour, pleurait, gémissait pour attendrir la dame laquelle demeurait invincible. Puis, l'incube apparut sous la forme d'un délicieux jeune homme, vêtu à l'espagnole, et, toujours, se plaignant, pleurant, envoyant des baisers.

« La jeune femme continuait de résister, l'autre se fâcha, lui joua mille tours méchants, la frappa : on put voir des contusions et des bleus sur le corps de sa victime.

« Enfin, un matin, vers dix heures, au moment où une foule énorme se rendait à la messe, comme la pauvrete mettait le pied sur le parvis de l'église, ses vêtements tombèrent tout à coup à terre et disparurent, enlevés par le vent, la laissant nue comme la main ! C'était la vengeance de l'incube rebuté !

– A mon tour, fis-je, de vous raconter une petite histoire que j'ai lue ces jours derniers : un jeune chevalier romain, ne pouvant séduire une femme chaste autant que belle, qu'il adorait, acheta les prêtres du temple d'Isis où elle fréquentait. Ceux-ci annoncèrent à la dame que le dieu Anubis l'avait distinguée et désirait la posséder. Ravie, la jeune personne annonce la bonne nouvelle à son mari qui, très flatté, la presse de s'abandonner au dieu. La nuit suivante, elle se rend donc au temple où, à la faveur de l'obscurité, elle est possédée par... le chevalier.

Je recommande le truc à celles qui se feront pincer en flagrant délit ; elles n'ont qu'à s'écrier :

– Ce n'est pas un homme ! C'est un incube !

IX

**LES SANGUINAIRES**  
***Combats d'animaux.***

– Arajo !

– Laratijo !

De toutes leurs forces, des jeunes Espagnoles poussent ces cris.

– Laratijo ! Laratijo !

– Arajo ! Arajo !

Et elles se lèvent, tendent les bras.

C'est donc une course de taureaux ?

Non : c'est, dans Paris, un combat de coqs !

Encore une chose que M. le Préfet de police ignore ! Un moment même, dans le jardin dont je vais parler, on avait pensé construire une arène tauromachique, à l'instar de celle de feu Max Lebaudy ; mais la place manquait ; on s'est contenté d'une minuscule piste où peuvent seules s'entretuer des bêtes de petite taille.

Cette boucherie est installée à Auteuil, dans le jardin de l'un des hôtels particuliers d'une cité de la rue Mozart. Dans ce jardin qu'entourent, d'un côté, les derrières de l'hôtel, et, des autres, trois hauts murs sans fenêtres ni lucarnes, on est bien chez soi : nul ne peut voir ce qui s'y passe. Aussi quelques détraquées l'ont-elles choisi pour s'y livrer à leur sport favori : les combats d'animaux.

Les séances ont lieu au printemps et en été. Moyennant une forte cotisation – on verra, tout à l'heure, que certaines séances coûtent très cher – des hommes sont admis. Mais, convient-il d'appeler « hommes » ces esthètes aux longs cheveux, au visage imberbe et glabre, aux lèvres peintes, aux doigts gantés de bagues, à la taille corsetée ? Car, le monde des détraqués présente cette bizarrerie : les femmes s'ingénient à se rapprocher des hommes par leurs allures, et les hommes s'efforcent de ressembler aux femmes. Il est quelquefois impossible de reconnaître l'homme de la femme dans un couple de détraqués vu de dos. Quant à moi – et si je parle de moi, c'est à seule fin de prouver que j'ai vu, de mes propres yeux vu, les scènes que je décris, – je ne suis admis dans ce monde qu'à la faveur d'un engagement solennel de ne pas « toucher » et de demeurer suffisamment discret. On m'admet, on ne fait pas attention à moi. Voilà qui est entendu.

Parmi les habituées se trouvent surtout des jeunes femmes de la colonie espagnole. Il s'y trouve aussi une demi-mondaine bien connue, morphinomane distinguée, qui fut la maîtresse d'un dompteur célèbre, lequel lui flanquait de formidables raclées. Parmi les habitués, un jeune conte cité en qualité de témoin au procès **Steinheil**.

C'est sur une vaste pelouse qu'on a édifié l'arène, qui se compose simplement d'une grande cage circulaire, communiquant par un couloir de grilles avec une écurie transformée en ménagerie. Le sol de la cage a été soigneusement nivelé et couvert d'une épaisse couche de mince gravier.

Autour, des chaises de paille.

... J'arrive à la séance à laquelle j'ai assisté et dont, je l'avoue tout de suite, je suis sorti profondément écœuré

En attendant que spectateurs et spectatrices fussent au complet, la propriétaire de l'hôtel – une fort jolie et aimable personne, ma foi ! – consentit à me fournir ces renseignements :

– Pendant deux ans, une de mes amies et moi avons visité quotidiennement les ménageries des fêtes de Paris et de la banlieue : Montmartre, La Chapelle, Neuilly, Saint-Cloud, etc. , dans la seule espérance, je ne vous le dissimule pas, de voir un fauve manger le dompteur ou la dompteuse. En vain, hélas ! S'il y avait un accident, nous arrivions toujours trop tard !

« Alors, nous nous sommes mises infirmières, nous avons été attachées à un hôpital particulier. Là, nous avons vu du sang ! On coupait des bras et des jambes du matin au soir, nous tenions le baquet dans lequel tombait le liquide rouge ! Mais, ça ne nous produisait pas l'effet cherché : il nous faut voir faire la blessure sur une personne saine. Heureux les Romains qui assistaient aux luttes de gladiateurs, de lions, de tigres !

– Drôle de plaisir !

– Que voulez-vous ? Dès ma plus tendre enfance, je ne manquais pas une course de taureaux. Quand il m'a fallu venir à Paris, où une brillante situation attendait mon mari, je fus désespérée : je ne verrais plus de sang ! le sang, monsieur, c'est ma vie !

« Un jour, une de mes amies me donna l'idée d'une arène en miniature. Je sautai sur l'idée. Ca ne traîna pas : en quinze jours tout fut en place.

– Et votre mari ? qu'a-t-il pensé de cette trouvaille ?

– Oh ! il s'en moque ! Il a une maîtresse ! Mais, suivez-moi ; je vais vous faire visiter l'installation en détail.

Nous traversâmes deux salons coquettement meublés, et par la baie d'une salle de billard nous pénétrâmes dans le jardin.

– Voyons d'abord la ménagerie, me dit mon hôtesse.

Elle me conduisit dans l'écurie : six boxes solidement grillés contenaient des coqs, des danois, des rats, des chats sauvages et des panthères.

– Oui, expliqua la jeune femme, nous nous offrons quelquefois des combats de panthères... lorsqu'il y a pas mal d'argent en caisse : car ces bêtes valent fort cher. Nous faisons subir à nos pensionnaires un régime spécial, tantôt les mettant à la diète absolue, tantôt les nourrissant exclusivement de matières enivrantes destinées à les exciter, à les rendre plus féroces.

« Et maintenant, à l'arène !

Dans le jardin, une fraîche jacasserie de perruches s'élevait gaîment ; des jeunes femmes potinaient, riaient aux éclats, parlaient chiffons ; des robes claires allaient et venaient ; ça avait l'air d'une garden-party ou d'un coin de pesage. A peine, par moments, quelque geste fébrile trahissait-il la secrète pensée des invitées.

A un appel de la maîtresse de maison, spectateurs et spectatrices vinrent s'asseoir. Et, au milieu d'un silence solennel, un domestique habillé en dompteur, bottes, culotte collante, dolman à brandebourgs, introduisit deux énormes rats.

Les bêtes s'élançèrent au hasard ; grim pant, descendant, courant, sautant, elles sillonnaient la cage de longs éclairs noirs ; à peine pouvait-on les suivre du regard. Mais, en somme, elles cherchaient plutôt à fuir qu'à s'entretuer.

Il fallut que l'homme leur enfonçât dans le corps de longues aiguilles et finalement les jetât l'une sur l'autre. Par exemple, ce ne fut pas long : deux petits cris perçants, et un rat tomba inanimé, les quatre pattes en l'air, le ventre ouvert, dégouttant de sang, cependant que l'autre, se traînant, laissant derrière lui un sillage rouge (il n'avait plus de queue !), se réfugiait dans un coin.

Le domestique l'acheva, balaya les cadavres et lava à grande eau le gravier.

Je profitai de l'entracte pour examiner nos détraquées : elles ne pensaient plus à potiner ! Leur sanguinaire passion les dominait. Elles se taisaient, le regard machinalement fixé sur la cage, la gorge serrée, les yeux étrangement brillants, le teint très pâle ou très coloré, les doigts crispés...

Cependant, dans le silence solennel, presque inquiétant de solennité, deux coqs, armés de formidables éperons, paraissent sur l'arène, petits, trapus, rageurs, la crête hérissée, le bec menaçant.

– Arajo !

– Laratijo !

Deux jeunes femmes se sont levées, et, rompant le silence, excitent de la voix les combattants.

– Arajo !

– Laratijo !

Toutes, maintenant, crient les noms des coqs, agitant les bras, brandissant les ombrelles.

Les animaux, face à face, bec contre terre, s'épient, immobiles. Ou bien, toujours se regardant, ils décrivent un cercle. Pourtant, l'un se décide, s'élance. L'autre, passant dessous, esquivé le choc, se retourne, et, à son tour, prend l'offensive. Bientôt, les coups de bec et d'éperon se succèdent rapidement. Déjà, des plumes volent par la cage.

De nouveau, les spectatrices se sont tues. On n'entend plus que le vol farouche des coqs. Le combat devient plus acharné ; tantôt les bêtes sautent, comme des pantins, sans se toucher ; tantôt elles se précipitent si violemment l'une contre l'autre qu'elles rebondissent en arrière. Mais, l'une vient de porter un coup décisif : l'autre tombe, inanimée, dans une mare de sang... Presque aussitôt, elle se relève, et, avant de retomber, crève les yeux de l'ennemi !

Je commençais, je l'avoue, à être passablement écoeuré. Une telle lutte n'avait rien d'esthétique, ce n'était pas même la lutte pour la vie ou pour la femelle ! Je restai, néanmoins, pour examiner les détraquées que je voyais de plus en plus énervées ; j'en fixais surtout deux, d'une extraordinaire pâleur, aux yeux démesurément agrandis, et dont, par moments, les doigts s'entrelaçaient. Certainement, la crise de nerfs approchait.

Maintenant, dans la cage, deux énormes danois, d'une blancheur immaculée, le cou orné de colliers à pointes, se défiaient. Ils grognaient effroyablement, avançant, reculant, montrant des mâchoires formidables. Le premier coup de dents fut terrible : un flot de sang jaillit de l'un des chiens, cependant qu'un hurlement de douleur et de rage déchirait les airs. En un instant, le sable, les bêtes, tout fut inondé de sang. Du sang, du sang, l'on ne voyait plus que ça ! Il coulait du haut de la cage, il rejaillissait sur les toilettes claires des jeunes femmes !

Mais, un cri perçant domina les rugissements des animaux : une de mes deux détraquées s'évanouissait.

Personne n'y fit attention. Toutes s'étaient levées et approchées de l'arène. Elles la frôlaient. Et, sur elles, sur leur visage pâle, sur leurs mains délicates, sur leurs robes blanches et roses, le sang jaillissait toujours ! Elles ouvraient la bouche, attendant que les gouttes y tombassent ; elles aspiraient à plein nez l'odeur des intestins sortant des ventres ouverts...

Je ne sais si elles trouvèrent dans ces sensations de quoi fouetter leurs sens, et ce qui advint. Je partis à ce moment.

X

**LES SANGUINAIRES**

*Tortionnaires.*

Peut-être le lecteur se rappelle-t-il le scandaleux procès qui, il y a quelques années, fit un bruit énorme dans Paris : je veux parler du procès de « l'homme aux épingles ». Il s'agissait d'un bijoutier de la rue de la Paix, M. B..., fort connu, marié, père de famille, qui, renouvelant un sport chéri jadis des grandes dames romaines, s'était amusé à planter de longues aiguilles dans les parties charnues de pauvres filles. M. B... avait également innové un autre jeu tout aussi cruel : il faisait aligner, face à lui, cinq ou six femmes absolument nues, et, les prenant pour cibles, les bombardait de balles de caoutchouc durci, n'interrompant ce répugnant jeu de massacre que lorsque les malheureuses, le visage ensanglanté, le nez en marmelade, s'évanouissaient. M. B... fut condamné à trois mois de prison seulement : le tribunal ne retint que le délit d'outrage à la pudeur, prétextant qu'en l'espèce il ne pouvait être question d'homicide, puisque les victimes s'étaient prêtées de bonne grâce à ce martyre !

Pourtant, on avait entendu, au cours du procès, des révélations scandaleuses. Des inspecteurs de la brigade des mœurs décrivirent longuement des scènes de torture et de flagellation épouvantables ; une fille, âgée de vingt ans, assura avoir été endormie à l'aide de drogues spéciales, dépouillée de ses vêtements, ficelée à un poteau, et avoir été réveillée par la douleur de mille verges de brindilles dont on la fustigeait et dont on avait continué à la fustiger en dépit de ses larmes, de ses prières, de ses cris : au bout de six mois, elle pouvait à peine marcher !

Une autre était sur le point de devenir folle !

Une troisième souffrait d'une maladie intérieure que les médecins déclaraient inguérissable ! Et les suppliciées n'avaient pas reçu chacune cinq louis !

... Eh bien ! les hommes n'ont pas le monopole de ces raffinements cruels. Il m'a été donné d'assister, il y a quelques années, à un procès de femmes-bourreaux. Ce procès eut lieu à Laval, publiquement ; je puis donc en parler.

L'héroïne appartenait à la noblesse, portant le titre de marquise, possédant une grosse fortune, ayant un frère général, veuve – sans enfants, heureusement, – d'un officier supérieur.

Se rendant à Dinard, elle avait décidé de coucher à Laval, et, le soir, au café-concert, voilà qu'elle s'était fait bêtement pincer à raccrocher une pauvre gosse de quatorze ans, qui vendait des fleurs !

Malgré ses cris, malgré ses menaces, on avait arrêté et coffré la dame. Et l'enquête, menée trop vite et trop habilement par un policier zélé, dénonça tant de scandales qu'il fallut, en dépit de ses protestations et de ses relations, garder la marquise sous clé et donner suite à l'affaire.

Ce fut là-bas un procès bien parisien, procès qui apprit pas mal de choses au public et au service des mœurs lui-même, leur décelant des coutumes effrayantes ; en effet, sur le délit assez anodin de Laval se greffèrent les mille délits infiniment plus graves et plus répugnants commis dans la capitale. Et l'on vit un interminable défilé de témoins venus de Paris, patronnes de maisons de tolérance, prostituées de toutes sortes, depuis la demi-mondaine endiamantée

jusqu'à la pierreuse aux cheveux enduits de graisse, souteneurs et aussi femmes du monde !

Je profite de l'occasion pour faire remarquer que, si les tribunaux ont souvent à s'occuper des passions anormales masculines (on a encore présent à la mémoire le récent et célèbre procès dit « des messes noires »), ils ont rarement à s'occuper des autres : le vice honteux est pourtant, je crois, également répandu dans les deux sexes. A quoi attribuer cette différence ? Je ne sais. Peut-être les femmes se cachent-elles mieux.

J'arrive au procès. L'héroïne, âgée de trente-cinq ans, était une fort belle femme, d'allures hautaines, presque impertinente au début, aux mains surchargées de bagues, à la chevelure abondamment fournie ; rien dans son visage ni dans son aspect ne dénonçait ses immondes passions.

Je n'insisterai pas sur le caractère de l'accusée, sa jeunesse, ses antécédents ; depuis quelque temps, on abuse singulièrement, devant les tribunaux, de la psychologie et de certaines théories médicales qui n'expliquent pas grand-chose. Une femme outrage-t-elle la pudeur parce qu'elle est détraquée ? est-elle détraquée parce qu'elle outrage la pudeur ? je ne saisis pas bien la différence, je l'avoue.

Le premier témoin intéressant fut la patronne d'une maison de tolérance fréquentée des femmes (cette maison, située près de la Madeleine, fera l'objet d'un chapitre spécial). Le président n'en revenait pas.

– Vraiment, demandait-il, dans votre maison fréquentent des femmes ?

– Oui, monsieur le président.

– Je croyais que l'entrée des maisons de tolérance leur était formellement interdite !

– En effet, monsieur le président. Mais, il y a des accommodements avec le ciel !

– Et la police ? que dit-elle, la police ?

– Elle ferme les yeux.

– C'est inconcevable !

Il n'était pas au bout de ses étonnements, ce brave président !

Après la patronne, défila le personnel de l'établissement.

Puis, ce furent la patronne et le personnel d'un autre établissement parisien. (J'imagine que, ce soir-là, les célibataires de Laval ne couchèrent pas seuls ! Chacun put trouver une compagne parmi les témoins !) Et, toujours, le président de répéter :

– C'est inconcevable ! c'est inconcevable !

Ensuite, on entendit les victimes, les suppliciées.

En vérité, il faut avoir entendu de ses propres oreilles la confession de ces malheureuses pour la croire et connaître à quelles lamentables extrémités la misère peut pousser des infortunées dont le plus grand tort est de penser que rien ne les rachètera d'une première faute, et qu'entrées dans la voie de la prostitution elles la doivent suivre jusqu'aux pires calamités. La remarque n'est pas de moi : elle est du président qui admonestait chaque témoin, lui reprochant amicalement de ne pas s'efforcer de sortir du mauvais sentier, lui assurant qu'il en était temps encore, qu'il suffisait d'un peu d'énergie.

Pendant une heure, ce fut une revue inimaginable de tristesse et de douleur.

Des filles racontèrent que l'accusée s'était amusée à leur planter dans les bras de longues aiguilles.

– Les aiguilles étaient en or, monsieur le président, ripostait froidement cette dernière ; elles ne pouvaient contaminer les piqûres. D'ailleurs, elles avaient été

soigneusement passées à la flamme d'une lampe, on n'avait négligé aucune précaution antiseptique.

– Mais, la douleur qu'occasionnait la piqûre ? mais, la blessure qu'elle faisait ? Une des victimes a eu le bras percé de part en part !

– Elle n'a rien ressenti : elle avait été chloroformée.

– Passe pour celle-là ; mais la fille dite « Anita » ! Des aiguilles traversaient ses mollets, et il fallait que la malheureuse marchât devant vous !

– Celle-là avait été hypnotisée et ne sentait rien non plus.

– C'est un point que nous éclaircirons, avec l'aide des médecins.

« Je continue le récit des tortures que vous imaginez : sur le sein droit d'une autre malheureuse vous avez fixé, à l'aide d'épingles, un léger mouchoir ! Les médecins ont constaté sur cette partie de son corps quarante-deux piqûres !

Il m'est impossible d'insister ici plus longuement sur cette phrase de l'interrogatoire.

Il y fut question de tout ce qu'une imagination en délire peut inventer : femmes suspendues par les aisselles et flagellées, femmes pincées à l'aide de tenailles, etc., etc.

Je n'insisterai non plus sur les dépositions – d'ailleurs peu intéressantes – des docteurs qui se livrèrent à de longs commentaires sur l'hypnotisme, et qui, comme tous les experts, se contredirent à qui mieux mieux.

Je n'insisterai que sur quelques phénomènes de détraquage féminin vraiment extraordinaires qui me furent révélés au cours du procès.

Parmi les suppliciées ne se trouvaient pas que des pauvresses se laissant torturer pour gagner leur pain. Deux jeunes femmes, appartenant au monde de la finance (le mari de l'une est encore agent de change, le mari de l'autre s'est suicidé l'année dernière à la suite de... pertes d'argent), avouèrent qu'elles goûtaient un plaisir extrême à se faire enfoncer dans les bras et les seins de longues aiguilles, et cela sans être hypnotisées ou endormies !

Et, comme le président s'étonnait qu'elles pussent supporter de telles douleurs, l'une répondit, à la grande joie du public heureux de pouvoir enfin un peu rire :

– C'est pourtant comme cela, monsieur le président. Et dire que pour une fortune je n'irais pas chez le dentiste, par crainte de la souffrance !

– Et puis, ajouta tranquillement l'autre, c'est notre affaire, ça ne regarde que nous, ça ne gêne personne !

– Mais, où diable, interrogea le magistrat de plus en plus interloqué, avez-vous été cherché ces raffinements insensés ?

– Au couvent !

– Comment ! au couvent ?

– Sans doute, au couvent ! au couvent où j'ai été élevée, et où je prenais un si vif plaisir à recevoir des corrections corporelles, à demeurer, par pénitence, à genoux sur le dur pavé, à sentir les pointes du cilice, que je faisais tout mon possible pour attraper des punitions. Voilà où j'ai trouvé ce que vous appelez des raffinements insensés !

... On pense que je ne manquai pas l'occasion : l'audience terminée, je me précipitai vers ces deux détraquées pour les interviewer.

– Mais, nous n'avons rien inventé ! me dit l'une. Tout ça, c'est vieux comme le monde, et il faut avoir la double couche de ce magistrat de province pour s'en étonner. Lisez plutôt Pétrone, Ovide, l'ineffable marquis de Sade, la *Religieuse* de Diderot !



- Je sais, je sais. Je voudrais savoir si ces pratiques se continuent à Paris sur une grande échelle.
- Il y a une maison, rue Saint-Lazare...
- je connais : chez Reine !
- Non, vous ne connaissez pas, ce n'est pas celle que vous croyez ; il y a, dis-je, rue Saint-Lazare, une maison où, du soir au matin, on les cultive.
- Et la police ? et les victimes ?
- Oh ! les victimes, c'est du «chiqué » !
- Comment ! ces blessures, ces tortures...
- La, la, la... N'exagérons rien. Les soi-disant victimes sont hypnotisées !
- C'est donc vrai ?
- Si c'est vrai ? On trouve, attaché à l'établissement, un docteur bien connu dans le monde occultiste, le docteur P..., celui-là même qui eut l'honneur d'être appelé à la cour de Russie et... d'en être bientôt chassé, uniquement chargé d'endormir et de réveiller les « sujets ».
- Alors, selon vous, tout se réduirait, en somme, à de vulgaires expériences d'hypnotisme ?
- A peu près. Donato ne perçait-il pas de longues aiguilles les bras de son sujet endormi ?
- Vous admettez bien une petite différence : les personnes qui venaient assister aux expériences de Donato ne venaient pas précisément pour jouir du martyre, d'ailleurs sans souffrances, du sujet !
- Toutes non ; beaucoup, si. Croyez-moi, la femme aime à voir et à faire souffrir moralement et physiquement. Ça a toujours été, ce sera toujours.

*P.-S. – Qu'on ne s'étonne pas de nous voir assez souvent blaguer la police et la Sûreté, MM. Lépine et Hamard. Ceux-ci avaient donné mission à deux de leurs agents de suivre et de protéger Mme Colette Labori – laquelle, à leur barbe, nous gratifia de deux balles de revolver dans le dos, ce qui lui valut de passer en Cour d'Assises. Nous fûmes alors obligé d'écrire à MM. Harmard et Lépine pour les prier d'ordonner aux deux agents de protéger également ceux qu'assassine celle qu'ils protègent.*

XI

LES SANGUINAIRES

*Mme Deibler*

Que notre sympathique bourreau, M. Deibler, se rassure : je ne veux point parler de sa femme (j'ignore, d'ailleurs, s'il est marié), mais bien d'une personne ainsi surnommée parce qu'elle a la manie de suivre, dans ses divers déplacements, ce fonctionnaire. Les détraquées sont attirées aussi bien par M. Fallières qui gracie que par M. Deibler qui exécute : tout homme en vue fascine les femmes – pour des raisons différentes.

Les détraquées adorent spécialement, nous l'avons dit, le sang, la douleur, la mort. On se rappelle que, lors de l'exposition des victimes du Bazar de la Charité au Palais de l'Industrie, une bande de demi-mondaines et d'artistes endiamantées et empanachées, auxquelles de trop galants employés de la Préfecture avaient délivré des cartes d'entrée, vint mêler ses jacasseries et ses rires aux pleurs et sanglots des familles décimées par la catastrophe. Des journaux, des députés s'émurent ; on fit une enquête qui, naturellement, n'aboutit pas. Et vous pouvez être sûrs qu'à la prochaine exhibition de cadavres vous rencontrerez encore des jeunes femmes en robes tapageuses, s'amusant follement.

Autrefois, quand la Morgue était publique, devant la porte stationnaient des voitures correctement attelées, dont les maîtresses contemplaient par plaisir les « macchabées ». Mlle Cléo de Mérode ne me démentira pas, ni Mlle Blanche d'A..., l'écuyère de haute école bien connue, ni la belle Mme C..., dont le mari écrit de si jolis vers quand ses loisirs politiques le lui permettent.

Peut-être se rappelle-t-on aussi l'affaire Pranzini, et cette femme du monde qui demeura mystérieuse... Pranzini avait été l'amant d'une marquise fort riche qui ne l'abandonna pas dans la mauvaise fortune et lui resta fidèle jusqu'à la mort : elle suivit tout le procès, et, place de la Roquette, assista à l'exécution.

Il faut croire que cette exécution l'enthousiasma, puisque, depuis, elle n'a pas manqué une seule application de la peine capitale, et qu'on l'a surnommée « Mme Deibler » !

Avant d'en parler plus longuement, qu'on me permette de rapporter l'interview d'un ancien inspecteur de la police, M. J...

– La raison pour laquelle on a décidé de ne plus monter les bois de justice place de la Roquette n'est pas la démolition de la prison voisine : c'a été le danger de la proximité de certaines maisons – qui, d'ailleurs, ont disparu récemment sous la percée de nouvelles voies plus larges.

« Les jours d'exécution, ces maisons étaient envahies par une foule ignoble : on y buvait, on y soupait, on s'y saoulait en attendant le spectacle du supplice ; l'on saluait de cris d'animaux la tête roulant dans le panier, et l'on recommençait à sabler le champagne dans une extraordinaire promiscuité ; des filles aux mains surchargées de bagues, des hommes en habit noir et cravate blanche fraternisaient avec des pierreuses et des repris de justice.

« Naturellement, cela se terminait neuf fois sur dix par des injures, querelles, batailles, blessures, etc.

« Ces boutiques de marchands de vin éclairées à giorno comme pour une fête, ces balcons où des femmes en robe décolletée attrapaient des fluxions de poitrine

afin de voir couler un peu de sang, cette fièvre rouge de brutes attirées par la curée, ce rut de la mort ont fait plus contre la peine capitale que les discours et écrits des philosophes.

« Et remarquez que ce peuple de fauves ne pouvait rien, absolument rien voir ! Ceux qui demeuraient dans la rue voyaient juste les uniformes des soldats et municipaux placés devant eux. Et les favorisés, c'est-à-dire ceux qui occupaient des balcons ou des fenêtres, soit qu'ils en connussent les propriétaires, soit qu'ils les eussent loués, pouvaient à peine apercevoir de minuscules ombres !

« Mais, cela leur suffisait ! Ils savaient que, près d'eux, du sang jaillissait, ils ouvraient grand les narines, renflaient l'atmosphère, tâchant d'attraper une brise sanguinaire. Des fauves, vous dis-je, qui rugissent de joie à la seule odeur de la chair fraîche !

« Pourtant, des femmes forçaient la consigne, présentaient des autorisations du ministre de l'Intérieur lui-même, contresignées du Préfet de police, grâce auxquelles elles pénétraient dans la Petite-Roquette. C'étaient, ce jour-là, dans cette prison, des conversations charmantes, bien parisiennes ;

« – Une occasion, ma chère, le magasin perd dessus !

« – Lebargy commence à nous embêter. Qu'il reste tranquille.

« – Vraiment ? vous avez la photographie de l'assassin, avec une dédicace ? Montrez-la moi.

« – Quel cou de taureau !

« – Il a violé sa victime.

« – Ne me dites pas ça ! Je vais avoir des cauchemars toute la nuit.

« – Je vous indiquerai l'adresse de ma couturière, vous en serez contente. »

« Eh bien ! je connais des femmes, des détraquées, comme vous les appelez, qui, trouvant la Petite-Roquette encore trop loin de la guillotine, s'habillaient en hommes, et, toujours munies des autorisations et coupe-file nécessaires, s'appuyaient sur ces barrières de bois mobiles dont on entoure la « veuve » pour empêcher les privilégiés d'approcher jusqu'à elle !

– Comment le ministère pouvait-il accorder une pareille autorisation ?

– Demandez plutôt comment il aurait pu la refuser quand elle était signée...

« Eugénie de Montijo » ?

– L'impératrice Eugénie ?

– Elle-même ! En bonne Espagnole elle adorait la vue du sang, les exécutions...

... Revenons à « Mme Deibler ».

C'est, aujourd'hui, une femme d'un certain âge, mais fort bien conservée, extrêmement élégante, riche, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, et appartenant à une excellente famille que je ne puis – on comprendra facilement pourquoi – désigner plus clairement. Je puis, néanmoins, ajouter que la dame est divorcée et pourvue d'un conseil judiciaire.

D'ailleurs, je crois que, maintenant, elle vit normalement, c'est-à-dire « honnêtement » et qu'on ne peut guère lui reprocher que cette singulière passion des exécutions capitales.

– Vous me demandez, me répondit-elle un jour que je l'interviewais, quel plaisir j'y goûte, quelles sensations délectables j'y trouve ? Lisez ceci, vous serez fixé. C'est mon journal, sur lequel je note scrupuleusement mes impressions. Pour plus de fidélité, je les écris quelques minutes après les avoir éprouvées. Ce n'est pas ma main, ce sont mes nerfs qui les consignent.

Elle me tendit un album, élégamment relié, aux pages noircies d'une écriture fine. Je les parcourus rapidement, et, pensant que certaines pourraient intéresser les lecteurs, je demandai la permission de les recopier.

Voici donc ces pages. J'en ai respecté le texte ; j'ai seulement enlevé les noms propres afin de ne pas occasionner d'ennuis aux fonctionnaires qui ont permis à « Mme Deibler » d'approcher de la guillotine.

« ... Le sang, brun, épais, a été projeté en deux jets puissants, énormes. Des gouttes ont mouillé l'une de mes mains. Longtemps le sang a continué à couler. Un des aides du bourreau a retiré du petit panier la tête pour la mettre dans le grand où l'on avait poussé le corps. Il la tenait par les cheveux. Tout à coup, elle a glissé des ses doigts, elle est tombée, elle a roulé. Elle vivait encore ! Oui, elle vivait ! J'ai vu, distinctement vu les yeux s'ouvrir grand, j'ai vu un effroyable regard d'épouvante ! La tête vivait, j'en suis sûre. Les yeux vivaient ! Et, dans leur chute rapide, ils m'ont vue aussi ! Ils m'ont fixée, ils ont voulu me parler ! Oh ! quel regard ! Un regard qui m'a pénétré toute, qui m'a possédée, comme nul homme ne m'a possédée. Ça a duré l'espace d'un éclair, mais jamais je n'avais ressenti une telle jouissance, jouissance qui m'a fatiguée comme aucune nuit d'amour ne l'avait fait. Oh ! ce regard ! Puis, les yeux se sont, je crois, refermés, morts cette fois, emportant mon image à jamais photographiée en eux.

Je me suis approchée du panier. Le corps vivait aussi, lui, j'en suis encore sûre. Pourquoi les médecins, pourquoi le bourreau disent-ils le contraire ? Le corps v-i-v-a-i-t ! Des tressaillements l'agitaient, comme le courant électrique agite une grenouille écorchée, des tressaillements qui le remontaient et le redescendaient, le faisant légèrement s'allonger, se raccourcir, sursauter. On dit que, un peu avant de mourir, les pendus ont des idées lubriques ; peut-être en est-il de même pour les guillotins. Les mouvements du corps de X\*\*\* ressemblaient à ceux d'un homme en train d'aimer. Oui, ce doit être la dernière pensée d'un homme qui va mourir. La vie doit s'échapper du corps par les organes sexuels qui en sont les détenteurs. Pourquoi les savants et les philosophes n'ont-ils pas cherché à éclaircir ce point ? Si les médecins voulaient, pourtant, ils pourraient savoir, puisqu'ils se font livrer le supplicié : ils n'auraient qu'à l'examiner. Moi, je n'ai rien pu voir : toujours, les aides, en faisant basculer le cadavre, lui font faire un tour complet, de sorte qu'il tombe sur le ventre dans le panier ; je n'ai pu voir que le dos... »

... Ici, j'interromps le récit de « Mme Deibler » pour rappeler au lecteur que je n'invente rien, que je cite textuellement. Continuons par cet extrait historique :

« ... Sous la Révolution, alors qu'on guillotina à tous les coins de rue (*Mme Deibler doit se tromper : à Paris, sous la Révolution, l'on ne guillotina guère que place de la Concorde ; au reste, peu importe*), les femmes pouvaient se placer sous l'échafaud, comme Buckingham sous celui de Charles Ier (*décidément, Mme Deibler n'est pas forte en histoire*), et saisir les dernières pensées du condamné ; certaines ont dû violer ces morts encore vivants. Michelet assure qu'hommes et femmes « s'aimaient » dans la dernière charrette. Et toutes celles qui se précipitaient sur l'échafaud, sous prétexte de tremper leurs mouchoirs dans le sang des martyrs ! Et cette marquise de Brazy qui saisit la tête sanglante de son amant et baisa ses lèvres glacées !... »

Autre extrait :

« ... A Y\*\*\*. Les étoiles s'éteignent une à une, la lune s'efface, le petit jour arrive, blême, sinistre. A la lueur des lanternes, Deibler et ses aides achèvent de monter la guillotine. En ce moment, le directeur de la prison, le substitut, l'avocat, les gardiens réveillent le condamné. Je n'ai pu, malgré mes démarches, entrer dans la prison. Appartenir à l'homme qui va mourir, quel rêve ! Aller de sa cellule à l'échafaud, la main dans la main, les yeux dans les yeux... Avoir pour lit de volupté la planche à bascule... Entendre, dans le spasme final, le couperet glisser... »

Le lecteur est, je pense, édifié. Ces courts extraits dépeignent suffisamment cette magistrale détraquée ! Je crois qu'après cela on peut tirer l'échelle, ou laisser tomber le couteau, si vous préférez.

Il me reste, néanmoins, à parler du musée de Mme Deibler, musée unique au monde !

C'est, d'abord, la plus effroyable collection de photographies qui se puisse imaginer, collection introuvable même dans les archives de la Morgue, lesquelles pourtant doivent en contenir une jolie quantité – si l'on y remise toutes celles qui sont quotidiennement exposées à la porte du monument.

La collection de « Mme Deibler » se compose exclusivement de photographies de têtes coupées ! Vous voyez ça d'ici ! Je ne m'attarderai donc pas à décrire ces horreurs, et j'épargnerai au lecteur les copieuses explications de leur propriétaire dont voici un échantillon :

-Voilà la tête de G\*\*\*. Remarquez le menton : le couperet en a enlevé un morceau. Voilà la tête de B\*\*\* : c'est moi qui en ai ouvert les yeux pendant que le photographe préparait l'appareil. Ah ! voilà celle d'A\*\*\* ; voyez ces linges qui entourent la base : une demi-heure après l'exécution, le sang coulait encore !

Le musée (j'ai oublié de dire que « Mme Deibler » l'a installé chez elle, dans son boudoir) comprend, heureusement, des pièces un peu moins sinistres, quoique ayant appartenu toutes à des condamnés à mort : autographes d'assassins, mèches de cheveux, bagues (parmi elles, une alliance !), bibelots divers, etc.

– Tenez, me dit la détraquée, reprenez l'album à photographies que vous venez de feuilleter, et examinez la reliure.

Je l'examinai : elle me parut ordinaire, en peau quelconque.

– Eh bien ! vous ne devinez pas ?

– Quoi donc ?

– Cette peau ?

– Qu'a-t-elle de remarquable ?

– C'est un morceau de la peau de P\*\*\* ! Vous ne vous rappelez pas ? on en a pourtant assez parlé dans les journaux, pendant quelques temps, de cette reliure et du portefeuille, taillé également dans la peau de P\*\*\*, que possédait M. Macé, chef de la Sûreté !

## XII

### LES SANGUINAIRES *Combats de femmes*

Dans l'un des établissements les plus fréquentés des duellistes parisiens (cherchez du côté de l'avenue de la Grande-Armée), une bande de détraquées a installé un gymnase fort complet, avec salle d'escrime et de boxe, et salles de repos.

Lorsqu'un jour, vers quatre heures de l'après-midi, j'y pénétrai (toujours grâce à Mme Lucy X\*\*\*, dont j'ai parlé aux chapitres des « messes noires », des « tatouées » et des « vampires »), une dizaine de jeunes femmes couraient, sautaient, montaient, descendaient, culbutaient à l'envi.

Spectacle charmant, en vérité : qu'on se figure ces jeunes femmes habillées uniquement de maillots de soie gris perle, de bottes sans talons et de « trouses » d'acrobates laissant les bras nus ; qu'on se les figure se balançant gracieusement dans l'espace, se jouant légèrement, bondissant, grimpant, accrochées les unes aux autres ! Ici, c'est une gymnaste, la tête en bas, dont les cheveux dénoués pendent en ondes soyeuses ; là, une jambe qui passe rapidement, qu'on devine blanche à travers le maillot transparent ; ce sont, partout, des corps souples qui se disloquent, serpentent, se marient harmonieusement parmi des éclairs blancs et roses. A la bonne heure ! je préfère les détraquées vivantes aux détraquées fourbues et affectant des airs cadavériques : au moins, dans ce gymnase, je vois de belles et fraîches créatures, chez lesquelles tout dénonce la vie et la force, depuis la chevelure opulente, la gorge ferme, les biceps apparents, jusqu'aux jambes musclées, jusqu'aux doigts de pied dont on aperçoit le jeu sous l'étoffe de la botte lacée !

A un coup de sifflet, lâchant corde, trapèze, anneaux, barre, elles se précipitèrent à terre, et, au pas de gymnastique, allèrent prendre des haltères et s'alignèrent. « A droite, alignement ! »

Vous me direz que tout cela n'a rien d'extraordinaire, qu'au cirque et au café concert on voit quotidiennement de jeunes et jolies gymnastes faire du trapèze, et de petites femmes court vêtues défilier en mesure. Attendez, vous allez comprendre.

Le groupe des détraquées s'est séparé : les unes s'installent tranquillement sur des chaises, qui doivent regarder les autres travailler. Comprenez-vous, maintenant ?

Nos détraquées n'ont pas fait aménager ce gymnase dans le seul désir de s'y livrer aux exercices physiques et de s'y développer les muscles !

Contemplez celles qui sont assises, enveloppées frileusement de longs manteaux découvrant le bas des jambes : de temps en temps, un tressaillement trahit leurs impressions ; elles dévorent des yeux leurs amies soulevant, reposant, manœuvrant ces haltères dont le poids force les muscles à saillir. Seuls, la respiration forte et le craquement des jointures troublent le silence quasi solennel.

La cadence s'accélère, les bras nus montent et descendent plus vite ; plus vite les jambes, vêtues de soie gris perle, plient et se redressent ; plus vite les croupes tendent et détendent les caleçons.

Des spectatrices comme des actrices les joues rougissent, les regards s'allument.

Nouveau coup de sifflet. Les jeunes femmes déposent les haltères et rompent les rangs.

C'est le moment où toutes passent dans les chambres de repos, chambres que j'ai pu visiter et qui sont, je vous l'assure, fort coquettement meublées, fort confortablement installées : lavabos, baignoires, eau chaude, eau froide, tapis moelleux, peaux de bête, divans énormes, coussins enrubannés, etc., etc. ; rien n'y manque.

Mais, glissons... Voici l'heure de l'escrime.

Bien entendu, l'escrime, pas plus que la gymnastique, n'a pour but le développement des muscles ; elle n'est que prétexte à exhibition de costumes collants. Exhibition, d'ailleurs, charmante : sandales de satin noir, maillot de soie noire ou bas et culotte étroite, veste dessinant les hanches et la poitrine et portant comme cible un cœur d'étoffe différente.

Les coups ne sont pas terribles. Au reste, on ne les examine guère ; on n'a d'yeux que pour ce bras gracieusement arrondi et cette main blanche au petit doigt coquettement retroussé, pour ces seins dont on aperçoit, sous le corsage, les pointes menaçantes, pour cette taille souple, cette croupe qui se dandine, pour cette jambe musclée dont la blancheur luit sous le maillot noir !

Eh bien ! je me trompais encore ! Mme Lucy\*\*\* me l'affirma du moins :

– Vous cherchez continuellement de midi à quatorze heures ! Nous prenons des leçons d'escrime pour connaître le maniement de l'épée. Un point, c'est tout.

– A quoi peut vous servir une épée ?

– Comment ? à quoi ? A nous battre, pardi !

– A vous battre ? à vous battre en duel ?

– Pourquoi les femmes ne se battraient-elles pas comme les hommes ? Nous avons aussi notre honneur à défendre !

– Il y a des duels de femmes ?

– Certes ! Vous n'avez pas entendu parler d'un duel de femmes<sup>1</sup>, au printemps dernier ?

– En effet, je me rappelle vaguement...

– J'étais témoin.

– Oh ! racontez-moi l'affaire !

– Volontiers. Les combattantes ont montré beaucoup de crânerie. Dès le début, l'engagement a été très vif.

– Quel costume avaient-elles revêtu ?

– Culotte et légère chemise. A la seconde reprise, il a fallu arrêter les adversaires : nous croyions l'une touchée ; il n'en était rien. A la troisième reprise, nouvel émoi : se fendant à fond, celle qui justement passait pour la moins habile avait traversé de son épée le côté gauche de la chemise de l'autre ; quelques centimètres de plus, elle atteignait le cœur ! Nous commençons à redouter un mauvais coup. Visiblement, les ennemies s'en voulaient à mort ; elles guettaient l'instant propice à la botte soigneusement étudiée. Il y eut, à ce moment, un engagement si terrible, un corps à corps si enchevêtré qu'une seconde nous pûmes les croire toutes deux embrochées de part en part !

Enfin, une piqûre au bras, sans gravité heureusement, nous permit, à notre grand soulagement, de mettre fin au duel.

---

<sup>1</sup> Les adversaires étaient miss Mary L..., une jeune Américaine de passage à Paris, et Mlle de T... Le duel eut lieu le 23 juin dernier, à Saint-Cloud, dans une propriété privée. L'« objet » de la dispute était un journaliste – des moins recommandables, d'ailleurs, M. Max V.

« Ah ! je vous assure, monsieur, que rarement j'ai ressenti pareille émotion, pareille terreur ! Oui, devant ces deux jeunes et jolies femmes qu'un malheureux coup d'épée pouvait couvrir de sang, torturer, tuer, je goûtai, je l'avoue, une bizarre sensation, je dirais presque de la volupté...

– Hé ! Hé ! vous voyez que je n'avais pas tort !

... Revenons à nos détraquées.

La lutte a succédé à l'escrime.

Le costume s'est encore réduit : il ne se compose plus que d'un caleçon, de bottes lacées, de genouillères et brassards de cuir qui amortissent les chutes.

A la vérité, les luttes de femmes ne sont pas inédites à Paris : les habitués de la fête de Neuilly (fête très fréquentée des détraquées qui y peuvent coudoyer des souteneurs, contempler des disloqués, admirer des tableaux vivants, toucher des nains et des géants, visiter des ménageries, etc., etc.) connaissent l'arène de Marseille où lutteuses de profession et amatrices « se tombent » à qui mieux mieux. Un petit café-concert du faubourg Montmartre fut fermé par la police, il y a cinq ans environ, parce qu'il offrait le spectacle de lutteuses au torse nu.

Mais, dans leur gymnase, nos détraquées sont chez elles, entre elles, et sans... maillot. Chair contre chair, elles peuvent s'enlacer étroitement, écraser leur gorge, entremêler leurs jambes !

Les corps, frottés d'huile parfumée, glissent, s'échappent de l'étreinte des bras en souples ondulations. Les lutteuses, courbées, s'épient, guettant le moment propice à l'attaque, immobiles. On les dirait inertes : seules, les jambes musclées frémissent et les pointes des seins menacent. Soudain l'une s'élançe, saisit l'autre par le cou, et, d'un brutal mouvement, la jette à terre comme une masse : un bruit sourd, du sang ! on se précipite, inquiet ; mais, déjà, la femme s'est relevée. Les épaules n'ont pas touché ! Seulement, le flanc a été largement écorché par une lame du parquet.

Et le combat continue. On n'entend que les fortes aspirations des poumons et les claques des mains s'apposant sur la chair, cherchant prise. Plusieurs fois, les lutteuses roulent pêle-mêle sur le plancher. Les dos se marbrent de bleus, la peau se macule de la poussière du sol. Les cheveux se dénouent, voltigent au hasard.

Enfin, le couple étroitement enlacé, après avoir vacillé quelques secondes, tombe, raide. Cette fois, les épaules ont touché !

On accourt. L'une des lutteuses, celle qui, tombant sur le dos, a reçu le choc, fait pitié : elle peut à peine se soutenir, blanche, presque évanouie, le flanc ensanglanté, un bras peut-être démis ! Elle se plaint, en outre, de violentes douleurs à la tête.

Et dire qu'elle a, au bas mot, trente mille francs de rente !

Au reste, l'accident ne décourage pas les amies. J'allais presque dire : il les encourage. Car, la blessée emportée dans une chambre de repos, la séance va continuer, infiniment plus cruelle, par un combat de boxe !

Je ne l'ai pas caché et je ne le cache pas à mes amies les détraquées : ce spectacle est répugnant, répugnant et imbécile ! Et, vous serez de mon avis quand vous en aurez lu la description et connaîtrez cet aveu, dépouillé d'artifice, de Mme Lucy X\*\*\* :

– Vous comprenez, on a beau aimer ces machines-là, c'est toujours ennuyeux de se faire casser des dents ou écraser le nez. Aussi, pour la boxe, prenons-nous des professionnelles que nous payons – et, au besoin, indemnisons.



... Qu'on se figure deux femmes, nues, s'assommant jusqu'à ce que l'une tombe, incapable de se relever ! Et qu'on se figure les détraquées les regardant avec volupté ! Néron n'a pas trouvé mieux.

Les poings frappent brutalement. On entend des coups mats. Et, pourtant, les boxeuses ne frappent évidemment pas encore de toute leur force. Elles ne sont point suffisamment excitées, il leur faudra les encouragements et les cris de ces détraquées du diable ; il faudra aussi que l'amour-propre et le désir de vaincre pour épater la galerie et pour mettre fin à la bataille : car, les coups vont devenir de plus en plus terribles, de plus en plus douloureux, et les lutteuses ne penseront plus qu'à leur propre sécurité.

Pour le moment, ce sont les gorges qui reçoivent les chocs. Les poings s'enfoncent dans les seins, les écrasent, coupent la respiration. Une des femmes s'arrête, à bout de souffle, se laisse tomber dans les bras qu'on lui tend. On l'évente à l'aide d'une serviette, on lui passe sous le nez une éponge imbibée de vinaigre, on la frictionne violemment, on la remet sur pied, et... on la renvoie à la tuerie.

De nouveau, les lutteuses frappent, moins souvent, mais plus rudement, plus sûrement. Maintenant, chaque coup immobilise une ou deux secondes celle qu'il atteint, et l'autre en profite pour le doubler. Plusieurs fois, le combat est interrompu ; plusieurs fois, la vaincue se relève à temps, et le combat reprend.

Nulle détraquée ne songe à l'arrêter, à crier : « Assez ! assez ! » Non, elles en veulent pour leur argent ; elles veulent que ces deux femmes s'assomment !

Le sang coule des nez, des bouches, sur les corps, sur les cuisses, sur le parquet...

### XIII

#### LES SANGUINAIRES

##### *Bains de sang*

J'ai montré les détraquées regardant avec volupté le sang couler ; je vais les montrer le buvant et s'y baignant avec non moins de volupté.

Boire du sang n'est pas nouveau. Les médecins le recommandent, et l'on sait qu'aux abattoirs il y a, pour les malades, une « buverie » de sang.

Vous pouvez, chaque jour, la visiter, et même, si le cœur vous en dit, déguster la spécialité de l'endroit. Sous un hangar, des femmes de service passent aux amateurs des verres pleins d'un liquide brun et puant : du sang ! Des enfants, des jeunes filles au teint pâle, aux mains transparentes, aux yeux rentrés, agitées de quintes de toux, des adolescents maigres, anémiques, emmitouflés de foulards, saisissent les verres et essaient de s'ingurgiter la boisson qui fume encore : une fillette, dont la mine fait pitié, crie, elle jette le gobelet que lui tend sa mère ; une jeune femme s'y reprend en vain plusieurs fois, arrêtée par des hoquets de répulsion ; une autre ferme les yeux, vide d'un seul trait le verre et... recrache immédiatement. Tous et toutes ne peuvent surmonter un bien naturel dégoût.

Toutes ? Non. Regardez ces deux personnes qu'à leur toilette on prendrait pour des institutrices endimanchées, et qu'à la fermeté de la gorge devinée sous le jersey collant, à l'éclat du teint, on se refuse à croire malades : elles absorbent verres sur verres avec le plaisir qu'un ivrogne goûterait à absorber canons sur canons ! Maintenant que leur soif – leur passion, plutôt – est un peu apaisée, elles contemplent amoureusement le sang avant de le porter à leurs lèvres ; sa couleur réjouit leur vue ; leurs yeux brillent d'une étrange flamme, elles se regardent, se montrant la chère liqueur ; puis elles hument le parfum nauséabond, ouvrent grand les narines, respirent doucement la fumée tiède, s'en enivrent, se faisant attendre le contentement d'avaler ; et, lorsque enfin elles se décident, c'est à petites, toutes petites gorgées qu'elles lapent le sang, le gardant encore quelque temps dans la bouche afin d'en rassasier le palais. Et, si je ne craignais de paraître paradoxal, j'ajouterais qu'à manier le verre elles flattent le toucher, comme elles flattent l'ouïe à écouter le glouglou dans leur bouche !

Je ne me permets cette remarque saugrenue que pour plaire à l'une de nos amies, laquelle a coutume de prétendre qu'il n'est de vrai plaisir que celui qui s'adresse aux cinq sens à la fois ;

On a deviné que ces deux buveuses de sang étaient des détraquées.

Elles ne sont point les seules. Un haut fonctionnaire des abattoirs me contait, un jour, que, quotidiennement, une dizaine de détraquées venait se saouler de sang, qu'il y eut même, il y a quelques années, une réclamation de la part des vraies malades, qui se plaignaient d'être obligées d'attendre trop longtemps que les autres voulussent bien céder la place.

Les détraquées qui fréquentent aux abattoirs appartiennent principalement – je tiens ces détails du fonctionnaire en question – à la colonie russe. On sait quelle jouissance nos amis les Russes trouvent aux jeux sanguinaires, et que la torture appliquée à l'amour ne règne nulle part en plus souveraine maîtresse que chez eux, si ce n'est dans... la chaste Angleterre.

– Au reste, ajouta mon aimable cicérone, excellent détraquage, le meilleur des détraquages, le seul qui ne fatigue pas, n'affaiblit pas, le seul qui fortifie... du moins tel qu'il se pratique chez nous : car, il est une maison à côté d'ici, boulevard Macdonald, où il doit moins fortifier, étant donnée la façon dont on l'y pratique.

– Comment donc l'y pratique-t-on ?

– Une petite visite vous renseignera ; tâchez de visiter l'établissement.

Je ne manquai de suivre ce conseil. Quelques jours après, accompagnant la jeune tragédienne qui, chez Mme Lucy X\*\*\*, avait récité des vers de Baudelaire, et qui prétend ne boire du sang que pour enrayer la phtisie qui la menace, je pus pénétrer dans la fameuse buverie.

C'est, dans le rez-de-chaussée d'un immeuble moderne du boulevard Macdonald, une série de pièces tenant le milieu entre la salle à manger et le bar anglais, meublées de petites tables de bois, de grands buffets, décorées d'assiettes. Assises à ces tables, des détraquées se font apporter de grands pots pleins d'un sang encore fumant, fraîchement sorti de la bête, en remplissent la tasse blanche qu'on leur sert en même temps, et s'ingurgitent voluptueusement l'infect liquide. Mais, vous verrez aussi, si vous parvenez à visiter cet établissement, les détraquées assises aux petites tables, deux par deux, se regarder fixement les yeux dans les yeux ; vous verrez leurs genoux se toucher... Ici encore, en buvant du sang, elles pensent à autre chose !

Au reste, ne vous inquiétez pas. Rien ne manque, boulevard Macdonald, tout a été prévu. Comme à la buverie d'éther, comme à la « seringuerie » de morphine, précédemment décrites, d'élégantes chambres, possédant le confort désirable, sont à la disposition des habituées. Et les habituées en usent, je vous prie de le croire, elles en absorbent [sic].

Ah ! oui ! elles doivent bientôt avoir dépensé les forces que leur a données le sang absorbé.

... Si je ne me suis pas attardé à décrire les chambres, je m'arrêterai en revanche à décrire les cabinets de toilette qui les accompagnent.

C'est là que nos détraquées prennent des bains de sang !

Car, boulevard Macdonald, on prend des bains de sang !

Les cabinets de toilette sont entièrement blancs : mur, plafond, sol, partout des carreaux d'émail blanc. Emaillées en blanc sont aussi les baignoires. On comprend aisément la raison de tant de blancheur : le sang se détache mieux !

Une bonne de l'établissement a bien voulu me confier que, à la vérité, le sang employé pour les bains n'est pas tout à fait pur : un bain de sang pur atteindrait un prix trop élevé ! On ajoute de l'eau ordinaire.

Mais, même fortement additionné d'eau, le bain pue encore suffisamment, je vous l'assure ! L'odeur prend à la gorge, fait lever le cœur ; les domestiques elles-mêmes ne s'y habituent pas ; plus d'une est obligée d'interrompre subitement son service. Cet horrible parfum tient du bouc et des W.-C. !

Au reste, je crois que, à défaut de l'odeur, la vue suffirait à épouvanter les plus intrépides. Des robinets coulent un liquide fumant, trouble, mélangé de caillots et de flocons gras qui s'étalent en rond sur la surface ; des gouttes rebondissent sur le sol ou sur les murs blancs, se figent en taches brunes, souillent les linges préparés sur une chaise, les salissant ignominieusement !

Et c'est dans de tels bains que des femmes nues se plongent voluptueusement !

Et, quand elles en sortent, le sang rapidement se coagule dans leurs ongles, en marque les contours, demeure dans les endroits secrets de leur corps, s'accroche aux cheveux !

René Schwaebli, « Les détraquées de Paris, Etude de mœurs contemporaines ». Nouvelle Edition, Daragon libraire-éditeur, 1910

---

C'est, paraît-il, pour nos détraquées, l'instant attendu, le moment paradisiaque : ainsi dégoutantes de sang, elles vont s'étendre sur les grands lits, aux draps d'une immaculée blancheur...

## XIV

### BAINS DE LAIT

Après les bains de sang, voici les bains de lait.

Les bains de lait ne sont pas nouveaux, eux non plus : Agrippine, la mère de Néron, avait l'habitude de se faire suivre dans ses déplacements de deux cents chèvres destinées à fournir le lait de ses bains. Gabrielle d'Estrées, la « favorite » d'Henri IV, adorait les bains de lait – ce qui s'allie assez mal avec la tradition la voulant aussi sale que... son royal amant. La Du Barry, dont Louis XV aimant tant à baiser le pied nu, prenait chaque matin un bain de lait, et « rien n'était plus gracieux, dit précieusement un contemporain, que les brillantes perles de lait glissant sur la peau nacrée de la jeune souveraine ! » Sous le Directoire – l'époque triomphale des détraquées, des merveilleuses : elles pouvaient sortir uniquement habillées d'un voile de gaze, et l'on a calculé que tout leur vêtement ne pesait pas trois cents grammes ! – les bains de lait firent fureur : les femmes ne recevaient pas dans leur salon, elles recevaient dans leur baignoire !

C'est cette mode que voulurent faire revivre, à Paris, quelques courtisanes célèbres et quelques femmes du grand monde, entre autres la duchesse de Castiglione, sous Napoléon III. La fameuse baronne d'Ange ne recevait que dans sa baignoire, une baignoire en cristal, et pleine non de lait, mais... d'eau de Cologne. Le cristal tait transparent, l'eau de Cologne limpide : les amis de la baronne pouvaient admirer à leur aise ses formes – qui, d'ailleurs, si l'on en croit certaines personnes, laissaient pas mal à désirer. Lorsque Mme d'Ange recevait des étrangers, elle versait dans sa baignoire un peu d'eau ordinaire qui troublait immédiatement le bain et le rendait opaque.

En son fastueux hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, La Païva recevait également amis et étranger dans sa baignoire.

On dit que c'est dans un bain de lait, aux côtés de la célèbre hétaïre qui, par ses attaches ministérielles, pouvait le renseigner sur la situation de la France, que le prince de Bismarck conçut le projet de la guerre de 1870.

Léonide Leblanc prenait également des bains de lait. Elle possédait, dans son cabinet de toilette, une baignoire somptueuse (et un non moins somptueux petit meuble, – je veux parler de celui qu'on a l'habitude de chevaucher : il affectait la forme d'une gondole vénitienne et était d'argent massif, avec incrustations d'ivoire et de nacre).

Léonide Leblanc, qui ne fut ni très douce, ni très bonne, forçait ses amants à boire le lait dans lequel elle s'était longtemps baignée et dans lequel, aussi, elle s'était... oubliée.

– Je veux, disait-elle, je veux que ces chiens me boivent ! Et, s'ils font les dégoûtés, ils en boiront davantage !

Enfin, de nos jours, on peut citer, parmi celles qui prennent des bains de lait, une des plus célèbres cantatrices de notre Opéra ; la belle Mme G\*\*\*, qui révolutionna l'Élysée sous la présidence Carnot, et la brune Carolina, notre nationale Otero.

Bien entendu, celles qui prennent des bains de lait sont presque toutes brunes. Le lait ne va pas aux blondes.

Je pourrais encore citer une détraquée (celle que le *Sar* Péladan a pris pour modèle dans son livre *La Gynandre*), Mme T\*\*\*, qui a la manie de recevoir dans sa baignoire.

Comme La Païva, Mme T\*\*\* reçoit vraiment dans sa baignoire. Seulement, elle n'y reçoit pas d'hommes ; elle prétend que le lait est trop pur, trop virginal pour eux : elle n'y reçoit que des femmes.

... Puisque je parle des bains et de Mme T\*\*\*, qu'on me permette de dire quelques mots de certaine maison du quartier des Champs-Élysées.

On y fit une descente il y a quelques années, et l'on trouva un sénateur, deux conseillers municipaux et plusieurs femmes du meilleur monde entre autre Mme T\*\*\*

On chercha à étouffer l'affaire, mais des policiers trop zélés ou qui voulaient exercer certaine vengeance révélèrent le scandale, donnèrent les noms. Un magistrat fut forcé de démissionner.

Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'on trouva hommes et femmes dans les mêmes cabines. Non. Seulement, on trouva, du côté des hommes, de jeunes garçons habillés en femmes, et de côté des femmes, des fillettes habillées en hommes !

XV

MAISON SPECIALE

A la vérité, j'aurais dû commencer par là, car dans la maison dont je vais parler se pratique le détraquement le plus simple, et aussi le plus répandu, le détraquement normal, sans raffinements, le détraquement classique.

J'ai déjà fait allusion à cet établissement, j'ai dit qu'il était situé près de la Madeleine.

C'est une maison de tolérance différant des autres en ceci : les femmes y sont admises.

Que l'on ne s'attende pas à des descriptions sensationnelles. Cette maison est une maison de tolérance ordinaire, ni plus ni moins luxueuse que les bonnes maisons de Paris.

Elle occupe un immeuble à cinq étages, pas moderne, d'apparence plutôt modeste. Une double porte, un couloir, un coup de timbre, une voix qui crie : « Quelqu'un monte ! », un escalier matelassé d'un moelleux tapis et tapissé de grandes glaces, une porte ouverte, et voilà la cliente dans un petit salon orné de mauvaises peintures représentant Daphnis et Chloé, *l'Embarquement pour Cythère*, la *Femme au masque*, avec, sur la cheminée, une terre cuite, le *Chanteur florentin*.

Un monsieur arrive, le patron ! gaillard superbe, brun, la moustache relevée, le teint jaune, les yeux vifs, le cou cravaté d'une écharpe rouge, les doigts gantés de riches bagues. C'est D..., ancien croupier chassé de Monte-Carlo et d'Aix-les-Bains, et dont s'amouracha la vieille Blanche d'A...y (vous savez, celle qui eut pour secrétaire l'actuel directeur d'un de nos grands quotidiens du matin).

Si « Monsieur » reconnaît une habituée, il s'informe simplement de l'objet de ses désirs et le fait venir. Sinon, retentit le traditionnel : « Mesdames, au salon ! », et, bientôt, apparaissent, en galants déshabillés, les pensionnaires, qui, se rangeant sur une file et, allumant le regard, se livrent à l'inspection et au choix de la cliente. Pour plaire à quelques-unes, l'établissement compte deux ou trois pensionnaires masculins. J'aurai prochainement l'occasion de parler du plaisir qu'éprouvent certaines détraquées à se donner à d'immondes souteneurs. Or, ce n'est pas l'humiliation de livrer leurs corps aux pires individus, ce n'est pas non plus la délicieuse peur d'approcher de redoutables bandits qu'elles viennent chercher ici, mais bien la volupté normale, si j'en crois les explications de l'une d'entre elles :

— Il y a des maisons de tolérance pour les hommes, pourquoi n'y en aurait-il pas pour les femmes ? Pourquoi les femmes ne jouiraient-elles pas des mêmes commodités, des mêmes garanties que les hommes ? La femme n'a-t-elle pas besoin aussi d'amour de temps en temps ? Supposez qu'une vieille fille ou qu'une femme mariée, dont le mari ne remplit pas ses devoirs conjugaux, ne veuille pas, par honnêteté ou par crainte du scandale, prendre un amant. Eh bien ! elle se rend dans la maison de tolérance, consomme, paye sa consommation et s'en va. Ni vue, ni connue. Quel mal y a-t-il ? Et cela n'est-il pas plus convenable que de faire la noce ou tromper son mari ? C'est préférable à tous les points de vue ; d'abord, nous sommes sûres de ne pas rencontrer là un de ces hommes qui intéressent tant M. Brieux : la maison répond de ses pensionnaires ! Ensuite, pas d'ennuis, pas de sentimentalisme, pas de lettres chantant les petits oiseaux et les

violettes, pas de scènes de jalousie, pas de crampon, pas de petits bleus, pas de rupture, pas de chantage surtout ! Le jeu est franc et loyal.

– Il vient pourtant ici des détraquées...

– Ce sont elles qui nous font du tort, qui, il y a six ou sept ans, amusa tout commun avec ces folles !

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Écoutons l'autre cloche :

– Celles qui prétendent venir chercher dans cet établissement autre chose qu'un « plaisir anormal », puisque plaisir anormal il y a, et être des honnêtes femmes sont des hypocrites, monsieur. Elles viennent chercher un mâle, voilà tout. Si elles ne prennent pas d'amants, c'est qu'elles sont trop laides ou qu'elles n'ont pas les moyens de s'en payer. Elles trouvent qu'elles ne trompent pas leurs maris ! Je voudrais bien connaître l'opinion des dits maris !

« Celles qui ne trompent pas leurs époux, ce sont précisément celles qui, comme moi, viennent chercher un plaisir anormal ! Un mari, un amant peut être jaloux d'un homme, peut-il l'être d'une femme ? Non, n'est-ce pas ? De sorte que j'arrive à la même conclusion que celles que je traitais tout à l'heure d'hypocrites : cette maison, c'est la garantie des maris ! En y allant, nous ne les trompons pas, nous les soulageons seulement d'une corvée !

... Peut-être se rappelle-t-on le scandale qui, il y a six ou sept ans, amusa tout Paris :

Deux éminents critiques dramatiques (l'un est mort) et une jeune pensionnaire d'un de nos plus grands théâtres subventionnés se rendirent, un soir, dans l'établissement en question. Le patron, Parisien parisiennant, leur ouvrit grand la porte, leur montra ses curiosités, les engageant à en user. Nos critiques se firent peu prier, et, cependant que leur charmante amie (elle joue, à la scène, les ingénues !), ayant fait son choix, s'amusait de son côté, eux, ayant également choisi, s'amusèrent bientôt du leur.

Une heure après, ils se retrouvaient dans le salon, prêts à partir. Naturellement, « Monsieur » leur proposa de souper chez lui, proposition qui fut acceptée. On soupa, on dansa, on se ré-amusa, on re-soupa. Bref, la note montait à vingt louis ! Nos gens n'avaient à eux trois que deux cents francs. Ils les offrirent en acompte au patron, qui les refusa, déclarant qu'il voulait quatre cents francs, pas un centime de moins. Les clients se fâchent :

– Je suis M. X\*\*\*, vous le savez ; monsieur est M. Y\*\*\* ; mademoiselle appartient au théâtre Z\*\*\* !

– Je m'en fous ! Payez-moi !

– Mais, nous n'avons pas la somme !

Sous prétexte de satisfaire un petit besoin, l'un des éminents critiques quitte le salon, gagne la rue et... rentre tranquillement chez lui.

L'autre ne voit qu'un moyen d'en finir : aller chercher la somme et la rapporter.

– Soit, fait le patron, je vous laisse partir ; mais à une condition : mademoiselle attendra ici votre retour.

Notre homme s'en va, prend un fiacre, s'y endort, se réveille à sa porte, et, ne se rappelant plus de rien (il avait si peu bu !), se couche non moins tranquillement que son confrère.

Douze heures après. Au théâtre Z\*\*\*, on n'attend plus pour lever le rideau que l'ingénue.

Où est-elle ? Pourquoi est-elle en retard ? que lui est-il arrivé ?

Un quart d'heure, une demi-heure se passe. Le public s'impatiente, tape des pieds.



On téléphone au domicile de la jeune personne. Mlle est sortie la veille au soir, elle n'est pas rentrée chez elle depuis.

Le semainier se dispose à faire une annonce.

Soudain, dans la salle, un spectateur se lève brusquement, se précipite dans le cabinet du directeur, criant :

– Je sais où elle est !

C'était notre critique ! Il venait enfin de se rappeler qu'on l'attendait en certaine maison !

... Je ne sais ce que l'avenir et les conquêtes du féminisme nous réservent. Verrons-nous, dans quelques années, plusieurs maisons de tolérance pour femmes ?

Bien des maris prétendent qu'ils n'ont pas trompé leurs épouses en allant dans ces établissements, qu'ils n'ont cédé qu'à un désir passager, que cela ne tire pas à conséquence.

Mesdames leurs épouses vont-elles leur rendre la pareille ? Et puis, à notre époque où l'on fait tout au grand galop, où déjà le métro et les autos ne vont plus assez vite, les femmes n'ont plus le temps de fleureter, de marivauder, il leur faut l'amour sans préambule, sans phrases, en cinq secs, et elle trouveront là cet amour.

Mais, nous voilà bien loin de celles qui viennent chercher dans l'établissement susnommé ce que nous avons appelé « à bien loin de celles qui viennent chercher dans l'établissement susnommé ce que nous avons appelé « l'amour anormal », nous voilà bien loin des détraquées !

En réalité, en sommes-nous très loin, et les autres ne sont-elles pas aussi de jolies détraquées ?

XVI

EN MAISON

Nous avons vu les détraquées entrer dans certaine maison de tolérance en qualité de clientes ; nous allons les voir entrer dans d'autres maisons en qualité de ... pensionnaires.

J'ai déjà parlé, à propos de la Loge « Une pour tous », du plaisir que les détraquées trouvent à se donner au premier venu. Ce qui est corvée pour les prostituées est pour elles volupté ; elles éprouvent une vive jouissance à s'humilier, à se dégrader, à se vendre à la pire crapule, au vieillard le plus repoussant, à écouter les propos les plus ignobles, à vivre dans la promiscuité la plus honteuse.

Qu'on ne m'accuse pas d'exagération ! Je vais citer des rapports que je dois à l'obligeance d'un ancien commissaire de police, lequel a bien voulu me laisser feuilleter ses Mémoires qui doivent paraître prochainement :

« Paris, le 11 novembre 19...

« Monsieur le Préfet,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance un fait de nature à vous engager à retirer l'autorisation de tenir maison à Mme X\*\*\*.

« Mes agents m'ayant signalé que plusieurs pensionnaires, dans la maison située rue...<sup>2</sup>, n'étaient pas inscrites sur nos registres, et par conséquent pas soumises aux visites médicales, je me suis rendu dans cet établissement hier soir, en compagnie desdits agents.

« Interrogée, Mme X\*\*\*, la patronne, assura qu'elle était parfaitement en règle et que toutes les pensionnaires avaient été déclarées.

« Nous demandâmes alors à visiter la maison de fond en comble. Nous n'y trouvâmes que le nombre de femmes porté sur nos livres. Pas une de plus.

« Nous allions nous retirer, quand l'un de mes agents, qui connaît les prostituées de Paris, crut remarquer que deux femmes, inconnues de lui, étaient inscrites sous des noms d'emprunt. J'interrogeai la maîtresse ; elle se contenta de répéter qu'elle était parfaitement en règle. J'interrogeai alors les deux femmes : pressées de questions, elles finirent par avouer qu'en effet elles étaient inscrites sous des noms d'emprunt.

« Je les sommai de me donner leurs vrais noms. Elles s'y refusèrent énergiquement. Rien ne put les y décider, et je dus me résoudre à les faire habiller et conduire au Dépôt, afin d'être fixé sur leur état civil et les enregistrer sur nos listes.

« Recevez, monsieur le Préfet... »

---

<sup>2</sup> Maison Leroy, rue Lavoisier.

« Paris, le 11 novembre 19...

« Monsieur le Préfet,

« Comme suite à mon rapport de ce matin, j'ai l'honneur de vous envoyer cette note :

« Les deux femmes que mes agents avaient emmenées ont passé la nuit au Dépôt. Cet après-midi, on leur a fait subir un interrogatoire. De nouveau, elles ont formellement refusé de livrer leurs noms, alléguant qu'elles appartenaient au meilleur monde.

« Au service anthropométrique, où elles furent ensuite conduites, elles étaient inconnues.

« Au moment où elles partaient pour Saint-Lazare, elles annoncèrent qu'elles allaient enfin découvrir leur identité : ramenées dans le cabinet du magistrat, elles prétendirent se nommer, l'une Mme L..., demeurant boulevard Malesherbes, l'autre Mme G..., demeurant rue Saint-Honoré.

« En présence de noms fort honorablement connus à Paris, on se refusa à les écouter davantage ; mais, elles insistèrent tellement, et sur un ton qui paraissait si sincère, qu'on téléphona aux domiciles indiqués. Et, bientôt, on acquit la conviction qu'elles étaient réellement Mme L..., femme d'un gros négociant en grains, et Mme G..., femme d'un coulissier très riche, et mère de famille !

« Interrogées sur les motifs qui les poussaient à se conduire ainsi, elles répondirent qu'elles goûtaient un extrême plaisir dans ce genre de débauche.

« Après avoir été sérieusement admonestées, elles furent relâchées.

« A titre de document, je me permets, Monsieur le Préfet, de vous rappeler que pareil fait s'est déjà produit l'année dernière : au mois de juillet, on trouva, parmi les pensionnaires d'une maison de tolérance proche de l'Opéra-Comique, **Mme T...**, la femme légitime de l'écrivain connu, qui habite avec son mari un appartement d'un loyer annuel de sept mille francs, et à trente à quarante mille francs de rente. Mme T..., que j'ai pu interroger, m'a avoué que, chaque soir, sous prétexte d'aller voir une parente malade, elle quittait le domicile conjugal, et se rendait dans la maison en question, où elle restait une partie de la nuit à la disposition de la clientèle.

« Au reste, non seulement elle ne touchait pas un sou de l'argent qu'elle faisait encaisser à la patronne, mais encore elle lui remettait quotidiennement cinquante francs !

« Sur ma demande, monsieur le Préfet, et dans le désir bien naturel d'empêcher de tels faits de se produire plus fréquemment, vous avez ordonné que la maison fût fermée pendant quinze jours.

« Je me permettrai de solliciter même mesure de rigueur pour l'établissement où nous avons rencontré Mme L... et Mme G... Etant donné que, pour éviter un scandale public qui compromettrait à tout jamais deux femmes pouvant, je l'espère, revenir à de meilleurs sentiments, nous ne pouvons les garder à Saint-Lazare sous l'inculpation de prostitution clandestine, il importe de nous attaquer aux patronnes qui tolèrent et encouragent ces répugnants abus.

« Recevez, monsieur le Préfet... »

Voilà les rapports adressés par un ancien commissaire de police à son chef. Je les ai cités textuellement, me contentant d'enlever les noms propres.

J'ai pensé qu'il serait non moins intéressant pour le lecteur de placer sous ses yeux les lignes suivantes, qu'une des détraquées susnommées a envoyées à mon ami pour ses Mémoires, et qui constitue un curieux document de psychologie :

« Les poètes, les romanciers ne comprennent rien à l'amour, ils ne savent pas ce que c'est. L'amour n'est pas un mot, c'est un acte. Ce n'est pas en récitant des vers, en se regardant dans les yeux, en pleurant, en faisant des scènes de jalousie, qu'on aime ; on aime en se donnant brutalement, on aime en imitant les bêtes !

« Et c'est pour trouver cet amour, qui est le vrai, que je m'engage dans les maisons de tolérance en qualité de pensionnaire. Dans ces maisons, au moins, je rencontre des mâles, des mâles ayant besoin d'amour.

« Comment tromper mon mari dans son monde ? Je n'y vois que des hommes vannés ou occupés de leur toilette. Que me fait leur cravate ? Que me fait leur peau parfumée ? J'aime mieux l'odeur du mâle, j'aime mieux une peau rugueuse. Quand je m'offre à eux, à peine osent-ils me prendre ! Pour un rien, ils garderaient leurs gants blancs ! Ils font des façons ! Cela les excite. Car, ils ont besoin d'une excitation préalable pour arriver au bout !

« Et puis, dans les maisons de tolérance, j'ai vraiment la sensation d'être une femelle dont peut disposer le premier venu. Dans le monde de mon mari, les hommes me parlent chapeau bas, se servent de mille périphrases au lieu de dire tout bêtement : « Je voudrais coucher avec vous » ; ils perdent leur temps en marivaudages inutiles. En maison j'entends l'expression crue. Le mâle s'y révèle, ignorant la femme, connaissant seulement la femelle, la femelle qui doit toujours être prête à l'amour, toujours soumise à la force – laquelle force est, d'ailleurs, ici, représentée par le porte-monnaie ; mais, cela est un attrait de plus ! moi qui suis riche, je me vends pour dix francs ! Ceux qui me veulent n'ont qu'à venir me prendre, chacun peut me voir nue ; chacun, qu'il soit jeune, vieux, beau, ignoble, borgne ou bossu, peut voir les endroits les plus secrets de mon corps, me posséder, faire de moi ce que bon lui semble, me cracher d'immondes injures à la face.

« Oui, je ne suis qu'une marchandise, une marchandise qu'on examine, qu'on détaille, qu'on rejette ou qu'on prend sans façon. Lorsque, au traditionnel : « Mesdames, au salon ! », il me faut pénétrer, en compagnie des autres femmes de l'établissement dans le salon où attend le client, je suis toujours émue. Il ne s'agit pas pour moi de gagner ma vie, il s'agit de savoir si le mâle va me choisir, si je vais le tenter. Mon émotion est si forte que je ne puis arriver à allumer mon regard, que j'oublie de cambrer la taille, de sortir un sein de la chemise, de faire valoir le mollet, de mettre un bras derrière la tête pour montrer mes aisselles. Je suis pourtant l'une des plus jolies et l'une des mieux faites de la maison. Eh bien ! c'est peut-être moi, je l'avoue, qui ai le moins de succès. Je ne puis me départir d'une sottise timidité. Instinctivement, je me recule quand « Madame » (qui fait tout son possible pour que le client me prenne : tiens ! avec moi elle ne partage pas, elle garde les dix francs !) s'escrime à vanter mes charmes, engage le monsieur à soupeser mes seins, comme il le ferait pour des pêches, à les manier, à s'assurer de la fermeté des mes jambes, à admirer le grain de ma peau, l'opulence de ma chevelure, quand elle loue mon maintien, mon tempérament, ma science... « Je dois ajouter que, d'ailleurs, je goûte également un vif plaisir à n'être pas choisie : un goujat me voie nue, m'examine et me refuse !

« Et puis, je ne suis peut-être pas encore assez savante, suffisamment experte. Certains clients ne sont pas satisfaits, se plaignent à « Madame ». Avoir couché avec Mme L..., qui possède chevaux et voitures, et se plaindre !!

« Pas assez savante ? Oh ! que si ! Seulement je pense trop à moi, je suis trop égoïste, j'oublie que moi je suis censée être payée, tandis que l'autre paye et qu'il en veut pour son argent. Quelquefois, je me surprends à écouter le client au lieu de lui répondre, au lieu de riposter aux paroles immondes qu'il me jette à la face, me traitant de pierreuse et de putain, me gueulant qu'il me méprise, je me contente de boire ses mots, d'en attendre de nouveaux. Avec certains hommes, ce système a du bon : mon impassibilité, ma froideur les irritent, les enragent, les excitent ; ils redoublent d'ordures, hurlent tout leur répertoire, déchirent ma chemise, me flanquent des coups, parlent de m'assommer, et me possèdent bestialement entre deux injures.

« Au reste, il ne faut pas croire que les hommes sont aussi sales qu'on veut bien le dire : ils ne savent pas ou n'osent pas. Ce sont des brutes, ignorant les raffinements. Certains livres racontent les indescriptibles désirs des libidineux : je ne nie pas qu'il existe des libidineux éprouvant de tels désirs et cherchant à les satisfaire, mais, depuis que je vis dans les maisons de tolérance, je n'en ai pas encore rencontré. Je vois des gens pressés ; un point, c'est tout. Très peu s'attardent aux bagatelles de la porte ou de la sortie. Ils s'en vont avec autant de hâte qu'ils sont arrivés.

« Et maintenant, à l'objection suivante qu'on pourrait me faire :

« – Comment, à la longue, ne vous rassasiez-vous pas, comment ne vous fatiguez-vous pas de ce genre de plaisir ? »

« Je répondrai ceci :

« Non seulement l'abus du plaisir ne me fatigue pas, ne me rassasie pas, mais il m'affame, m'excite davantage, il m'ouvre l'appétit : car, si l'abus émousse la jouissance elle-même, il n'émousse pas le désir de la jouissance. Or, celle-ci, devenant de moins en moins vive, apaise de moins en moins le désir. Et, ainsi que cela arrive certains samedis et certains dimanches, lorsque j'accompagne dix hommes de suite, j'en voudrais voir encore dix autres. Il me semble que ceux qui ne me choisissent pas seront précisément ceux qui pourraient me satisfaire. »

Voilà le document tel que l'a écrit Mme L..., femme, je le répète, d'un gros négociant en grains de Paris, demeurant boulevard Malesherbes. Encore une fois, je n'en ai pas changé un mot ; je m'en serais bien gardé : n'est-il pas suffisamment suggestif ?

Mais, quel mépris doivent professer pour ces détraquées les malheureuses filles qui les coudoient et qui ne rêvent qu'une chose : avoir quelques sous pour fuir ce triste métier !

XVII

**MAITRESSES D'ASSASSINS**

Nous avons vu « Mme Deibler » aimer Pranzini, l'aimer au point de se faire confectionner, après son exécution, une reliure avec... sa peau.

Eh bien, il arrive fréquemment de voir des femmes du monde s'amouracher d'assassins, de bandits, de souteneurs. La raison ?

Ecoutez plutôt ce que me disait, un jour, l'une d'elles :

– De même qu'il est infiniment plus flatteur pour un homme du monde d'arriver à conquérir le cœur d'une fille qui, du soir au matin et du matin au soir, accepte les hommages d'adorateurs de toutes sortes, que d'arriver à conquérir le cœur d'une femme rangée qui, ne voyant personne, ne peut comparer ; de même, il est infiniment plus flatteur pour nous d'être aimées par un souteneur que par un homme de notre monde. Les souteneurs veulent des femmes, et non des poupées plus ou moins peintes. Je ne parle pas, bien entendu, des souteneurs en quête d'une marmite : que la femme soit grosse ou maigre, peu leur importe. Je parle des souteneurs en quête d'affection. Car, de même qu'une prostituée ne peut aimer l'homme qui l'achète, de même un souteneur ne peut aimer la femme qui l'entretient. Eh bien, je dis qu'il n'est pas commode de devenir la maîtresse de cœur d'un souteneur !

A la vérité, je crois que ma détraquée n'a pas parfaitement compris la psychologie de son cas, ou plutôt qu'elle n'en a compris qu'une partie.

Je range, en effet, dans la même catégorie celles qui aiment les assassins et souteneurs et celles qui se plaisent à fréquenter les cabarets mal famés. Ce qu'elles cherchent, ce n'est point l'amour de ces bandits, c'est seulement l'ambiance, l'atmosphère malsaine, les intérieurs de bistrots où il y a du sang, des crimes dans l'air.

Et ce que je dis est si vrai que certains patrons avisés montent des établissements en toc : les détraquées endiamantées qui viennent les visiter après minuit s'asseyent sur de mauvaises chaises de paille à côté de terribles voyous qui, à haute voix, à très haute voix, parlent de l'appartement qu'ils vont dévaliser, de la vieille rentière qu'ils vont « refroidir », du paisible bourgeois auquel ils viennent de faire « le coup du père François » ! Brrrr.... Ces terribles bandits ne sont que de pauvres bougres qui touchent deux francs par nuit pour jouer ce rôle sinistre. Il y en a même un, silencieux, installé dans un coin, qui joue le rôle du policier à l'affût ! Allez aux Halles, au Caveau des Innocents, et vous verrez que je n'exagère pas !

Pourquoi les détraquées mirent-elles tant d'empressement, il y a quelques années, à s'encanailler chez Bruant, chez Lisbonne et dans les cabarets analogues ? Pourquoi se plurent-elles à s'y faire traiter de « vaches, de putains, de marmites, de vadrouilles », et autres épithètes aussi gracieuses ? Ce n'était certes pas pour applaudir le très contestable talent des chanteurs, ni même s'initier aux charmes du genre réaliste. C'était tout simplement pour respirer, à l'abri de tout danger, un parfum crapuleux. De là, pour les intrépides, aux vrais repaires d'assassins, il n'y avait qu'un pas. Bientôt, le Château-Rouge, aujourd'hui démoli, le Cabaret des Assassins, celui de l'Ange Gabriel, l'asile Fradin, la rue de Venise, la

rue Simon-le-Franc, la rue Brise-Miche se trouvèrent envahis par des détraquées de marque.

De temps en temps, MM. de la police ramassent, dans leur rafle, Mme de X\*\*\* et Mme Y\*\*\*, lesquelles sont affligées de cent mille francs de rente. Naturellement, on les relâche, mais elles n'en ont pas moins voyagé dans le panier à salade à côté des dernières pierreuses ! Peut-être, ne désiraient-elles que cela...

En ces matières, rien ne vaut comme documents les rapports de police, surtout quand ils sont inédits. On m'excusera donc d'en citer encore un :

Paris, le 29 janvier 1909.

« Sur votre ordre, accompagné d'une vingtaine d'agents de ma brigade, j'ai opéré, la nuit dernière, une descente de police dans plusieurs établissements du quartier des Halles. Au cours de cette descente, nous avons arrêté trois repris de justice, deux souteneurs recherchés par le Parquet, quatre prostituées non en règle avec le service des mœurs, et deux femmes sur lesquelles ne me permettrai d'appeler votre attention.

« Habillées à la façon des prostituées qui fréquentent ces endroits, sans chapeau, elles fumaient des cigarettes, buvaient des consommations, parlaient argot en compagnie de souteneurs. Sommées de nous dire si elles étaient inscrites sur les contrôles du service des mœurs, elles nous rirent au nez.

« Au Dépôt seulement, nous pûmes connaître leur identité : l'une est Mme X\*\*\*, dont le mari, député deux fois élu dans le ..., occupe actuellement un poste de percepteur à ... ; l'autre est Mme Y\*\*\*, dont le mari présida le congrès de ..., à l'Exposition universelle de 1900.

« Elles prétendirent fréquenter par « pur snobisme » (je me sers de leurs propres termes) les cabarets mal famés, se plaire extrêmement à la compagnie et aux mœurs des pires crapules, et même se donner souvent à des souteneurs.

« Devant ces déclarations qui, étant donné que Mme X\*\*\* et Mme Y\*\*\* sont à la tête d'une très jolie fortune, parurent être l'expression de la vérité, on relâcha immédiatement les deux femmes.

« Comme elles l'ont pris de très haut, parlant d'arrestation arbitraire, et menaçant de représailles, je me permets de vous donner ma parole d'honneur que le limier le plus expérimenté et le plus habile se serait laissé prendre à leur déguisement et à leurs allures et n'aurait pas hésité à les traiter en filles insoumises.

« Au reste, mes agents ont acquis la conviction que Mme X\*\*\* et Mme Y\*\*\* se donnaient pour quelques francs au premier venu. Bien entendu, elles ne se prostituent pas ainsi dans le but de gagner de minimes sommes dont elles n'auraient que faire, mais elles n'en tombent pas moins sous le coup de l'ordonnance qui punit la prostitution clandestine, et cela seul suffira à légitimer leur arrestation et l'incarcération, d'ailleurs très courte, qu'elles ont subie.

« Recevez.... »

On voit, par ce rapport que j'ai fidèlement rapporté, quelle attirance exercent sur certaines détraquées les mœurs et la personne des souteneurs.

On va voir que cette attirance peut les pousser jusqu'à tâcher de devenir la maîtresse d'assassins, l'épouse légitime même !

Voici quelques lettres émanant de détraquées riches, appartenant à ce que l'on est convenu d'appeler « le monde ». Je tiens ces lettres d'un avocat, Me R..., qui

fort aimablement m'a permis de les recopier. Me R... les tient lui-même d'un haut fonctionnaire du service pénitentiaire qui reçut directement les unes, ainsi qu'on le verra, et intercepta les autres.

La première émane d'une jeune fille du « monde », proche parente d'un banquier dont il fut souvent question au cours du procès Humbert.

« Paris ,le...

« Monsieur le Directeur,

« J'ai été élevée à l'américaine, et ma nature a parachevé l'œuvre de mon éducation. Je suis en âge d'être mariée, j'ai vingt-deux ans, je ne suis pas mal de ma personne (voyez la photographie que je vous envoie par le même courrier), je suis blonde, je connais la musique assez pour chanter et pianoter agréablement.

« Le récent héritage d'un oncle mort en province m'a mise à la tête de douze mille francs de rente, représentés par un titre de rente sur l'Etat. Etant majeure, j'en ai la pleine jouissance et la libre disposition.

« Depuis que je suis entrée en possession de cet héritage, neuf prétendants à ma main se sont présentés. Je les ai tous évincés, malgré les supplications de mon entourage.

« Je ne veux point, en effet, me marier de cette façon ; je ne veux point de jeunes gens me prenant pour ma fortune ; je ne veux point, surtout, de « petits crevés », incapables d'agir physiquement, incapables de force et d'énergie. Je veux un homme à poigne, un mâle ayant fait ses preuves, ne reculant ni devant les coups ni devant les préjugés ; une brute, si vous voulez.

« Cette brute, je me chargerai de la mater, de l'amener à composition. Mariée à un tel individu, j'aurai au moins un but : le soumettre, le forcer à m'obéir au doigt et à l'œil.

« C'est pourquoi, Monsieur le Directeur, j'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance une entrevue avec G..., qui a été condamné à vingt ans de travaux forcés et qui est sur le point de partir pour la Nouvelle-Calédonie.

« G..., d'après ce que j'ai lu dans les journaux, me semble réunir toutes les qualités, ou plutôt tous les défauts, qui me tentent chez un homme : c'est la brute consciente seulement de sa force musculaire, et qui prend ses biceps pour le droit.

« Je sais que, en l'épousant avant son départ, je pourrais dans quelques années, aller le rejoindre à la Nouvelle-Calédonie, et vivre là-bas avec lui.

« Dans l'espoir, Monsieur le Directeur que vous accueillerez favorablement ma requête, je vous prie de..., etc.

« Jane L... »

Autre lettre :

« Louveciennes, le ...

« Monsieur le Directeur,

« J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir me faciliter une entrevue avec B... qui va partir prochainement pour la Nouvelle-Calédonie.



« Je voudrais épouser B...

« B... est, assurément, moins crapule que mes deux maris et me rendra toujours plus heureuse qu'eux ! Mon premier mari, mort heureusement, a mangé ma dot, cinq cent mille francs environ, et m'a abandonnée. Il a fallu, pour me séparer de mon second qui buvait abominablement et était en train de perdre au jeu la fortune que m'avaient laissée mes parents, décédés peu de temps après mon premier mari, il a fallu, dis-je, que je le trompasse si fréquemment et si scandaleusement que, bafoué et ridiculisé partout, il fût forcé de demander le divorce.

« Notez, Monsieur le Directeur, que je suis avant tout une femme d'intérieur et que je n'en suis venue à ces extrémités, particulièrement pénibles pour moi, que poussée par le désir d'obtenir le divorce de mon charmant mari qui ne voulait naturellement pas en entendre parler.

« Je suis trop jeune pour demeurer veuve, je veux encore tâter du mariage. Mais, j'ai assez des gens de mon monde, et, décidée à employer l'homéopathie, à guérir ma spécialité de crapules par une crapule, je vous demande de bien vouloir parler de moi à B...

« Dites-lui que c'est à l'assassin que je m'adresse ; que la franchise, la loyauté (si l'on peut employer de tels mots au sujet d'une telle chose) avec lesquelles il a commis son effroyable crime me plaisent, m'attirent, que j'aime son mépris du « qu'en dira-t-on », sa brutalité cynique, sa bestialité qu'il n'a jamais essayé de masquer hypocritement ; qu'en le prenant pour mari je serai sûre, au moins, de n'être pas trompée sur son caractère, de n'avoir pas de désillusion, que la seule chose qui puisse m'arriver est de rencontrer un homme moins bas que je le pensais.

« Recevez, Monsieur le Directeur... » etc.

Voici la lettre d'une sentimentale. Elle fut adressée à Leca, le roi des Apaches, l'« ami » de Casque d'or, le rival de Manda !

« Monsieur,

« Je lis dans les journaux que vous avez l'intention de vous marier avant de partir pour les Colonies. Si votre choix n'est pas absolument arrêté, lisez ma lettre jusqu'au bout, en vous rappelant que je suis sincère, que je n'écris que ce que je pense.

« Monsieur, quoique bien jeune (je viens d'avoir vingt-cinq ans), j'ai déjà beaucoup souffert, j'ai été bien malheureuse. J'ai été mariée à un homme qui m'a battue et qui vient de mourir, sans me laisser d'enfants. Mes parents sont mort aussi, je n'ai pas de famille, je suis seule ici-bas.

« J'habite à Melun une maison dont je suis propriétaire, et dans laquelle je vis, retirée du monde, ne m'occupant de personne, me contentant de faire valoir mes fermes qui me rapportent environ huit mille francs par an.

« Vos exploits m'ont enthousiasmée, et, pour vous suivre, je suis prête à tout abandonner. Je sens qu'avec vous, avec vous seul, je serais parfaitement heureuse.

« Oui, la lutte épique que vous avez engagée avec votre rival, ces combats, ces fusillades, l'après-midi, en pleine rue, votre mépris de la Camarde, votre endurance, cette bande disciplinée dont vous êtes le chef, ces femmes qui

courent après vous, tout cela m'a tourné la tête. Je suis folle de vous, je pense à vous nuit et jour. Il me semble que vous avez l'étoffe d'un de ces valeureux capitaines dont parle l'histoire, d'un héros d'Homère ou de Virgile.

« Je vous en prie, monsieur, ne repoussez pas ma demande, ne me désespérez pas, faites-moi connaître le bonheur. J'aimerais à être votre humble esclave, votre fidèle servante.

« Lorsque cela me serait permis, j'irai vous rejoindre là-bas, et alors nous vivrions si heureux ! Je satisferais vos caprices, vous n'auriez qu'à commander. Et puis, permettez-moi d'y faire allusion, vous pourriez marcher la tête haute, frayer avec les plus difficiles, le mariage et la vie de foyer vous auraient réhabilité, vous seriez dans la même situation que ceux qui vous ont condamné. Et, ce ne serait pas pour moi un mince sujet de fierté que d'être l'auteur de votre résurrection, d'avoir fait de vous un bon mari, et, qui sait ? peut-être un bon père de famille... »

Il est assez bizarre de voir, dans ces lettres, les détraquées attacher tant d'importance au mariage qu'elles traitent d'ordinaire avec tant de désinvolture ! Je crois que c'est, plutôt, de leur part désir d'appartenir par n'importe quels moyens à ces messieurs. N'écoutez pas trop ce qu'elles racontent dans leurs lettres, ne vous laissez pas prendre à leurs beaux développements psychologiques ou sentimentaux : ce qu'elles veulent, ce qu'elles veulent uniquement, c'est coucher avec un assassin, et comme, fort heureusement, les assassins ne courent pas les rues, qu'ils sont arrêtés et condamnés, il n'y a qu'un moyen de vaincre l'obstacle : les demander en mariage !

## XVII

### LES VOYEUSES

Presque toutes les grandes maisons de tolérance de Paris possèdent une ou deux chambres permettant à certains clients de « faire les voyeurs », d'assister en cachette aux ébats des autres clients.

Vous pensez que nos détraquées n'ignorent pas la chose et qu'elles usent et abusent de cette distraction ! On trouve même, parmi les voyeurs, beaucoup plus de femmes que d'hommes ; et c'est, chaque nuit, dans l'une des maisons de tolérance qui avoisinent la place de la République, un défilé ininterrompu de détraquées, bien que, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure, la patronne s'y paye largement leur tête.

Que l'on ne s'étonne pas de voir, encore une fois, plus de femmes que d'hommes : ceux-ci – je ne parle naturellement ni des trop jeunes ni des trop vieux – ne cherchent guère, lorsqu'ils font les voyeurs, qu'à s'amuser ou à satisfaire leur curiosité ; une des maisons où se pratique ce sport fait même partie de la « tournée des grands-ducs », c'est-à-dire qu'elle est comprise parmi les attractions de la capitale que montrent aux nobles et riches étrangers les agents de la Préfecture chargés spécialement de cette mission. Tandis que les femmes font les voyeuses non pour rire, non pour satisfaire leur curiosité, mais bien pour s'exciter.

C'est, aussi, pour cette raison qu'on verra un homme seul demander à faire le voyeur, qu'on ne verra jamais une femme seule le demander. Comme les morphinomanes, comme les éthéromanes, les voyeuses ne se livrent à leur détraquage favori que dans le but de pimenter leur passion anormale. Si elles n'étaient pas devenues à s'y livrer, à quoi servirait le piment ?

Lorsque les détraquées se présentent demandant à faire les voyeuses, la patronne les introduit dans un cabinet noir, les invite à s'asseoir, leur recommande le plus grand silence et les prie d'attendre patiemment l'arrivée d'un client.

Bientôt, le cabinet s'éclaire ; sur l'une de ses parois, une chambre à coucher se dessine, un couple apparaît.

A la vérité, la lumière ne vient pas de l'intérieur du cabinet, mais bien de la chambre voisine. Et c'est cette chambre que l'on voit du cabinet lorsqu'elle est éclairée : car, elle n'en est séparée que d'une vitre.

Cette vitre présente la particularité suivante : pour les personnes placées dans le cabinet, elle apparaît transparente comme le verre ordinaire ; pour les personnes placées dans la chambre, elle fait l'effet d'une glace reflétant fidèlement celles qui s'y mirent.

On comprend dès lors le parti que l'on peut tirer de ce truc : dans une des chambres une grande glace orne tout le mur contre lequel est appuyé le lit. De l'autre côté de cette glace, dans un cabinet noir, les voyeuses contemplent silencieusement le couple couché à quelques centimètres d'elles.

J'ai dit tout à l'heure que la patronne se payait largement la tête des voyeuses. Je pourrais ajouter qu'elle agit ainsi sur l'ordre de la Préfecture de police.

Lorsqu'une cliente se présente, « Madame » ne manque pas de dire :

– Vous tombez à pic ! Justement, j’attends M. X\*\*\* (ici un nom très connu), vous allez voir comme il est amoureux !

A certaines, Madame annonce la vue de Mme Y\*\*\*.

En effet, la cliente introduite dans le cabinet ne tarde pas à voir la chambre voisine s’éclairer, et un couple y pénétrer, une pensionnaire de l’établissement, en galant déshabillé, accompagnée soit d’un homme fort élégant, soit d’une femme non moins élégante.

Et la cliente, enchantée, contemple curieusement.

Or, elle ne voit ni M. X\*\*\* ni Mme Y\*\*\*, mais un souteneur quelconque, dressé à jouer ce rôle, ou une non moins quelconque demi-mondaine !

Ici, il faut rappeler le drame terrible qui se passa, il y a une dizaine d’années, dans une maison de tolérance :

Une nuit, M. de C..., qui appartenait à une excellente famille, qui fut sous-préfet dans l’Est et dirigea ensuite, à Paris, un journal politique, arrive dans une maison proche des Invalides, assez mal famée d’ailleurs, mais ayant la spécialité d’offrir à ses clients-voyeurs l’immonde spectacle « du moine et de la religieuse », c’est-à-dire d’un homme et d’une femme habillés en moine et en religieuse, et, ainsi costumés, se livrant aux pires saletés.

M. de C... monte dans le cabinet noir, s’assied tranquillement. Il ne tarde pas à voir la chambre s’illuminer, et le moine et la religieuse paraître.

Ceux-ci commencent leurs pitreries : ils se caressent, s’embrassent, ils dansent, chahutent. Puis, l’homme enlève sa robe, exhibe sa nudité, la religieuse retire sa cornette, montre son visage.

A ce moment, M. de C... pousse un cri horrible, se précipite dans la chambre, sort un revolver de sa poche, tire à bout portant sur la femme et l’abat raide morte !

Il venait de reconnaître sa sœur !... Mlle de C... était une détraquée qui s’amusait à jouer, dans les maisons de tolérance, le rôle de la « religieuse » !

... Presque en même temps, la Préfecture de police apprenait cet autre drame, à la vérité moins terrible, mais qui, pourtant, sema le désespoir dans une famille :

Une nuit, deux jeunes gens demandent, dans une autre maison, à faire les voyeurs.

La patronne les prie de se dépêcher de monter dans la pièce spéciale, car, justement, la chambre voisine est occupée par la marquise de X\*\*\* et une pensionnaire de l’établissement. Ils n’auront donc pas à attendre. Et, selon la coutume, Madame leur recommande le plus grand silence et la plus grande discrétion.

Nos jeunes gens s’installent dans le cabinet, et regardent. La marquise de X\*\*\* « s’amusait » en effet, avec une fille.

Soudain, pour faire une bonne farce, l’une d’eux prend dans sa poche un bout de bougie, l’allume et frappe à la vitre.

Dès que le cabinet est éclairé, la glace, du côté de la chambre, cesse d’être opaque, et les personnes placées dans cette pièce distinguent celles qui font les voyeurs.

Au bruit, la marquise de X\*\*\* se retourna, aperçut donc les deux jeunes gens. Elle devint livide, poussa un grand cri, se dressa, et retomba, inanimée.

Des soins énergiques la rappelèrent à la vie, mais la malheureuse avait perdu la raison ! On ramena la pauvre folle à sa famille, à laquelle on dut conter toute l’histoire.

... C’est à la suite de ces deux drames que la Préfecture défendit aux patronnes de maison d’exhiber aux voyeurs d’autres personnes que celles qui voudraient bien

se prêter à ce petit jeu. Nous aurons prochainement l'occasion de dire que certaines détraquées n'éprouvent de plaisir que lorsque quelqu'un les regarde. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre qu'il se trouve des détraquées demandant non à faire les voyeuses, mais bien, comme Mlle de C..., à être regardées.

D'ailleurs, les détraquées-voyeuses n'ont pas à se plaindre de l'ordre de la Préfecture : au lieu d'être exposées à ne contempler qu'exercices forcément mal exécutés venant d'amateurs, elles peuvent admirer, lorsque ce sont des professionnels qui les exécutent, des exercices savants, elles peuvent prendre des leçons !

On n'offre pas, en effet, aux détraquées que le spectacle « du moine et de la religieuse » : on leur offre aussi les spectacles de « Pygmalion et la statue, de la flagellation, de la Fillette violée, du Chien », et autres jeux que je ne puis seulement nommer !

Nous avons dit en quoi consistait le spectacle « du moine et de la religieuse » ; voici en quoi consiste « Pygmalion et la statue » : sur un tabouret tendu de velours noir, placé au milieu d'un tapis de même étoffe, monte une femme nue. Elle prend une pose académique quelconque, et demeure immobile. C'est la statue. Un homme paraît, nu sous un péplum ; il contemple la statue, l'admire, la touche, la palpe, la caresse, l'embrasse, l'étreint. Bientôt, elle s'anime, descend du socle, rend à Pygmalion ses caresses et ses baisers, et finalement, se donne à lui sur le tapis de velours noir. Il y a des détraquées qu'un tel spectacle excite...

Sur la flagellation, on me permettra de ne pas insister : j'ai déjà eu l'occasion d'en parler à propos des sanguinaires. Au reste, les scènes de flagellation qu'on offre aux voyeuses ne présentent rien d'intéressant : on suspend par les bras une femme, ou on l'attache à un poteau et on la flagelle avec des bâtons... absolument inoffensifs, car ces bâtons ne sont que des bourrelets. De même, l'on se sert de verges peu dangereuses. Ce qui n'empêche pas la patiente, dressées à jouer ce rôle, de pousser d'horribles cris et de se débattre violemment.

Quelquefois, « Madame » annonce triomphalement aux voyeuses :

– Vous tombez bien : M. X\*\*\* arrive dans un instant, il va posséder une vierge, une fillette de quatorze ans. Ca lui coûte deux mille francs !

Et la détraquée, enchantée, contemple avidement... un souteneur et une fille qui roule les maisons de tolérance depuis plusieurs années, mais qui joue parfaitement son rôle de vierge, prenant des airs épouvantés, pleurant, demandant grâce, essayant d'échapper aux étreintes du pseudo-satyre !

D'autres fois, Madame annonce le spectacle du « Chien ».

– C'est, explique-t-elle, un vieux monsieur qui a la manie d'imiter le chien.

En effet, les détraquées aperçoivent un vieillard courant tant bien que mal à quatre pattes autour de la chambre, en aboyant, cependant qu'une femme le poursuit en lui donnant des coups de pied. Ici encore, naturellement, le vieillard n'est autre qu'un souteneur.

## XIX

### EN PUBLIC

J'ai parlé des voyeuses, c'est-à-dire de celles qui regardent ; je vais parler de celles qui se font regarder.

Les meilleures choses lassent, en effet ; l'amour anormal, comme le reste. Mais, les détraquées ne s'embarrassent pas pour si peu ! Toujours elles trouvent un nouveau piment, toujours elles savent corser leur jeu !

C'est ainsi que certaines ne goûtent plus aucune volupté si quelqu'un – de préférence un homme – ne les regarde. Elles éprouvent à être regardées au cours de leurs exercices le plaisir que d'autres éprouvent à les regarder, elles jouissent à afficher cyniquement leur passion contre nature, elles jouissent à s'humilier devant autrui, à s'abaisser au rôle ignoble de femelles tout juste bonnes à distraire les yeux.

Les femmes du monde posant nues chez des artistes existent réellement ; ce n'est pas une légende inventée par les romanciers. Plus d'un peintre ou sculpteur serait étonné en apprenant l'identité de son modèle. Il n'est pas rare, dans les ateliers, de voir se présenter, parmi les pauvres filles, belles de corps, sans doute, mais si misérablement vêtues, des jeunes femmes dont la robe et le chapeau sortent évidemment de chez le bon faiseur, dont les dessous enrubannés froufroutent et moussent légèrement, dont les mains fines dénoncent la race, et dont le maintien gêné déconcerte au premier abord : ce sont des femmes du monde qui goûtent une vive jouissance à exhiber leur nudité, à l'exhiber à l'artiste, à l'exhiber à tous ceux qui admirent le portrait.

On se rappelle encore le fameux procès de « **La Femme au masque** » ; et, en dépit de certain modèle qui assura avoir posé pour ledit tableau, beaucoup demeurent convaincus qu'en réalité il fut posé par Mme de G\*\*\*.

Mais, les détraquées ne se bornent pas à poser simplement pour l'académie. Qu'on lise plutôt cette lettre qu'un de mes très intimes amis m'adressait il y a quelque temps :

« ... Voulant faire illustrer l'un de mes romans par la photographie d'après nature, et ne connaissant point de modèles, je fis insérer, dans le journal, l'annonce suivante :

*« On demande, pour photographies, jeunes et jolis modèles femmes. S'adresser... »*

« Il se présenta dix, quinze femmes, laides la plupart, et toutes pauvrement vêtues. Deux, pourtant, qui se présentèrent ensemble faisaient exception, avec leur jaquette d'astrakan, leur boa, leur jupe bien coupée, leur jupon fanfreluché ; l'une, la plus élégante, assez forte, avait environ quarante ans ; l'autre, grande, mince, n'en avait guère que trente. D'ailleurs, nullement embarrassées, douées d'un aplomb formidable.

« – Monsieur, me dit celle-là qui paraissait porter les culottes dans le ménage, voyez si nous pouvons faire votre affaire. »

« Je les priai de se déshabiller. Ce ne fut pas long. En deux minutes, elles furent en chemise, s'offrant à mon examen.

« La plus jeune n'était pas mal : une magnifique chevelure rousse, un corps souple, des seins menus mais fermes ; l'autre était un peu grosse.

« – Un Rubens ! » m'affirma-t-elle.

« Et elle ajouta :

« – Seulement, je vous avertis : nous ne posons pas avec des hommes, et nous ne posons pas l'une sans l'autre.

« – Je comprends : un petit ménage !

« – Vous l'avez dit. Et des plus unis ! Bref, vous plaisons-nous ?

« – Vous faites parfaitement mon affaire. Si vous voulez bien me laisser votre nom et votre adresse, je vous écrirai pour vous fixer un rendez-vous. »

« Elle me tendit une carte de visite : je ne fus pas peu étonné d'y lire un nom, ma foi fort répandu dans le clan bonapartiste !

« – Oui, me dit-elle en guise d'explication, je suis mariée et j'ai des enfants ! »

« Au jour convenu, mes deux modèles arrivèrent exactement au rendez-vous.

« – Je vous préviens, m'annonça en me voyant la plus âgée qui décidément tenait le crachoir pour les deux, qu'avec nous il n'y a rien à faire, que nous ne sommes pas pour hommes. Inutile donc de rien tenter. »

« Je protestai énergiquement de la pureté de mes intentions, et je protestai d'autant plus sincèrement que les dames ne me plaisaient nullement. Rubens ou pas Rubens, elles ne me disaient rien du tout. Seulement, elles m'amusaient, m'intéressaient extrêmement.

« Je les pria de bien vouloir commencer à se déshabiller. Elles n'attendaient que ça, pardi ! Chapeau, manteau, corsage, jupe tombèrent en un clin d'œil. Je dus modérer leur ardeur, les prier de ne pas aller plus loin pour l'instant : j'avais, en effet, besoin de poses à demi-habillées.

« Alors, pendant que l'opérateur disposait son appareil, ce fut entre les deux femmes un incroyable dialogue ; visiblement, elles cherchaient à se griser de paroles, à s'exciter avec des mots !

« – Te rappelles-tu la nuit, à Dieppe, que nous avons passée couchées sur la grève ?

« – Oh ! oui, ma chérie ! Toujours, je verrai cette nuit, avec la lumière blafarde de la lune, le murmure monotone de la mer !

« – Nous étions serrées l'une contre l'autre...

« – La main dans la main...

« – C'était exquis... »

« J'intervins : l'opérateur attendait, étonné ; jamais, il n'avait vu de tels modèles !

« Après quelques poses, je les priai d'achever de se déshabiller.

« La plus jeune enleva jupon, pantalon, corset, pendant que l'autre la regardait avec admiration, murmurant seulement :

« – Oh ! ce bras potelé ! oh ! cette peau blanche ! »

« Puis, elle se dévêtit aussi.

« Je les priai de retirer également leur chemise.

« Quelle ne fut pas ma stupéfaction en voyant que celle-là portait une ceinture... une ceinture comme il y en a au musée de Cluny... une ceinture de chasteté, enfin !

« – Dame ! je suis jalouse, expliqua l'autre, j'aime la petite ! (Je crois, d'ailleurs, qu'elle avait raison de se méfier : cette passion ne me paraissait point partagée. La « petite », certainement, le faisait « au chiqué », elle avait plutôt l'air de jouer la comédie, comédie probablement non désintéressée. Il faut bien que chacun vive !) Elle ne quitte jamais sa ceinture. Comme ça, je suis tranquille. Moi seule

peux l'ouvrir, moi seule ai la clef. J'ai fait faire une serrure horriblement compliquée.

« – Ne parlez donc pas d'amour.

« – Pourquoi ?

« – Parce que l'amour n'existe pas entre femmes.

« – Vous croyez ça, vous ?

« – Entre femmes, il n'y a que de la luxure.

« – Amour ou luxure, qu'importe ? Le résultat est le même !

« – Alors, jamais d'hommes ? Et votre mari ?

« – Mon mari ? Il y a longtemps que je n'ai plus de rapports avec lui ! Pas d'hommes ! Ils font des enfants. »

« Il n'y avait rien à répondre.

« – Et surtout, reprit la grosse, ne touchez pas à la petite ! Vous n'avez qu'à lui indiquer ce qu'elle a à faire, comment elle doit se poser. Ca suffira. Elle comprendra bien.

« Le photographe opéra et partit recharger son châssis.

« Moi aussi, je partis, devant... les caresses que les deux femmes se prodiguaient. Si ma présence ne gênait pas ces caresses, ces caresses me gênaient ! Je m'éloignai donc discrètement, tel Joseph.

« Quand nous rentrâmes, les deux amies s'embrassaient encore !

« Je leur indiquai les poses qui restaient à faire.

« – Comment ! c'est tout ce que vous nous demandez ? s'écria la « Rubens ». Et nous qui pensions que vous alliez nous demander de vous poser des scènes scandaleuses !

« – Vous êtes volées, hein !

« – Volées ! Et en quoi, s'il vous plaît ?

« – Avouez donc que vous ne venez chercher qu'une chose : vous amuser toutes les deux en présence d'un homme, pimenter, grâce à la présence d'un tiers, vos jeux qui, probablement, commencent à vous paraître monotones ! »



XX

EN PEAU

Certaines détraquées, nous l'avons vu, n'éprouvent de plaisir, dans leurs aberrations, que lorsqu'un tiers – de préférence un homme – les contemple.

Il en est d'autres auxquelles la présence de ce tiers ne suffit plus, auxquelles il faut non plus un, non plus deux, mais bien cent, trois cents spectateurs !

Ce sont celles qui montent sur les planches ! qui font du théâtre, du café-concert.

Nombreuses sont les femmes du monde que l'atmosphère malsaine des coulisses a tentées et tente !

C'est la princesse de C... qui ne put, grâce à l'intervention de la Préfecture de police, débiter aux Folies-Bergère ; c'est Esther de Bongars, qui créa les *Saltimbanques* ; c'est la sœur d'un illustre marchand de cigarettes qui, d'ailleurs masquée, domptait les lions aux mêmes Folies-Bergère ; c'est la baronne de Presles qui, sous le nom de Preilly, joua aux Bouffes ; c'est la baronne de Rahden, l'écuyère de haute école, etc., etc. J'allais oublier notre Liane de Pougy, fille et femme d'officiers, et descendante des Montessuy !

Une détraquée de concert m'avoua un jour :

– Paraître vêtue seulement d'un maillot devant toute une salle, c'est le plus grand bonheur pour la femme consciente et admiratrice de la beauté de son corps ! Prendre des poses savantes ; sentir les regards fixés sur mes pieds cambrés, mes mollets ronds, mes cuisses fermes, mon ventre stérile, les globes de mes seins ; savoir que le miroitement du maillot de soie rend plus mate la peau nue de mes bras et de mon cou, si vous saviez comme cela m'excite ! je resterais ainsi éternellement à livrer ma nudité. Il me semble que toute la salle me possède à la fois !

« Et les coulisses, sales et froides, dans lesquelles, au risque d'attraper une fluxion de poitrine, je me promène en peau parmi les machinistes, les pompiers, des hommes que je ne connais pas et qui me frôlent, qui, au passage, me saluent d'une plaisanterie grossière, me pincent sans façons, parmi des cabots qui me tutoient ! Au théâtre uniquement, une femme peut être vraiment nue ! Elles ne sont point nues les filles des maisons de tolérance : quelques hommes, seulement, les regardent, et, encore, les regardent-ils à peine, pressés qu'ils sont de s'en servir ; et puis, elles ne promènent leur nudité qu'en des salons bien clos. Nous, nous nous dénuons devant des centaines de gens, plus nues dans nos maillots qui soulignent les cuisses que les filles des maisons publiques ; nous nous promenons en peau dans des corridors ouverts à tous les vents et à tout venant.

– Vous ne me parlez pas, fis-je, des loges où s'habillent et se déshabillent en commun plusieurs femmes. Entre nous, avouez que leur atmosphère puant le fard et les aisselles ne vous indiffère pas !

– Pourquoi le nierais-je ? j'adore cette vie de loge ! J'aurais pu avoir une loge à moi seule réservée, j'ai préféré faire ma toilette en compagnie de la « Grève des terrassiers », du « Blériot », du « Pôle Nord » et du « Bal Bullier », des petites femmes que vous avez certainement remarquées dans notre revue. Ce que nous nous amusons ! Chaque soir, c'est un nouveau concours : concours de mollets, concours de hanches, concours de nichons !

– Et quel prix obtient la gagnante ?

– La gagnante ? je l’emmène souper. Ou bien, en attendant le moment d’enfiler nos maillots, ce sont des cigarettes que nous fumons, nues, couchées sur les tas de vêtements ; ce sont de longues causeries...

... Voici un autre type de détraquée des planches : une demi-mondaine bien connue, à laquelle, il y a quelques années, un marchand de champagne laissa en mourant un couple de millions.

Celle-là n’est entrée au concert que pour surveiller un ami, chanteur anglais qui s’accompagne au piano.

– Je suis, me disait-elle un jour, follement jalouse de mon amant. C’est un garçon si extraordinaire ! Il n’y en a pas deux comme lui.

– Vraiment ? vous admirez son talent à ce point ?

– Son talent ? Je m’en fous pas mal ! Je dis qu’il n’y en a pas deux comme lui au point de vue... cochonneries. Figurez-vous qu’au milieu de la nuit il se lève, va dans mon cabinet de toilette et mange mon savon !

– Je comprends, en effet, votre admiration...

– Plus fort, monsieur ! A une garden-party, il avait parié qu’il mangerait avec sa salade des hannetons et des vers vivants ! eh bien ! monsieur, il a gagné son pari !

– Vous m’en direz tant !

– Rien ne l’excite comme de marcher, pieds nus, dans un baquet plein d’araignées vivantes et de les écraser !

– Charmant garçon !

– Et si je vous disais qu’une fois, au café, il s’est mis à quatre pattes, et a léché le crachat qu’un étranger venait de lancer !

– De grâce, ne continuez pas ! Cela ne m’étonne plus de voir toutes les femmes amoureuses de lui, et vous avez bien raison d’en être jalouse !

... Ne faut-il pas assimiler aux détraquées de concert, à celles qui se plaisent à paraître *en peau* devant des centaines de personnes les femmes du monde qui s’exhibent, sans vêtements, dans des tableaux vivants ou des bals costumés ?

Qui n’a entendu parler de la comtesse de Catiglione qui, sous Napoléon III, parut, plusieurs fois, aux bals des Tuileries, en Diane, c’est-à-dire exclusivement habillée d’un croissant de diamants posé sur les cheveux, de cothurnes et d’une légère, très légère gaze ?

La comtesse, d’ailleurs, eut des imitatrices, **la princesse de Metternich, la marquise de Gallifet, Mme Gorschakoff**. Une nuit, on vit celle-ci se présenter, dans un bal de la Cour, costumée en Vénus, lequel costume se composait uniquement de sandales et d’une minuscule voile de tulle. Mme Gorschakoff fit une entrée sensationnelle, si sensationnelle même que l’Impératrice dépêcha vers elle un aide de camp qui, s’inclinant respectueusement, lui offrit son bras et... la reconduisit à sa voiture.

Au reste, pas besoin de remonter jusqu’à Napoléon III ; tous les artistes connaissent Mariette, Mariette qui, tous les ans, au bas de l’Internat et au bal des Quatre-z’-Arts, promène fièrement sa nudité sur l’un des chars, Mariette qui n’a jamais posé chez un peintre ou sculpteur, qu’on ne voit qu’en ces occasions, dont on ignore et la vie et le nom et l’adresse, **Mariette**, la plus belle femme de ces fêtes !

**Eh bien ! je suis heureux d’apprendre à MM. les médecins et à MM. les artistes que Mariette habite rue Marbeuf un appartement de douze mille francs et qu’elle est mariée depuis sept ans ! Que voulez-vous ? son plus grand plaisir, c’est de s’exhiber en peau dans ces bals !**

– Il me semble, m'a-t-elle dit, pendant qu'on me promène nue sur le char, que toutes les personnes présentes, hommes et femmes, me possèdent à la fois ! C'est pour moi une indescriptible jouissance !

## XXI

### FEMMES ET BETES

A Marly-le-Roi, tout le monde connaît le « Palais des Singes ».

Le Palais des Singes ? mais oui ! ou, si vous préférez, la villa X\*\*\*, une des plus coquettes et l'une des mieux situées à l'entrée de la forêt. La villa X\*\*\* appartient à Mme C..., une des intimes de notre amie Mme Lucy X\*\*\* ; dans le parc de sa villa, Mme C... a fait installer une magnifique serre ; dans cette serre, une immense cage, et, dans cette cage, elle a introduit quantité de singes ; Mme C... prend elle-même soin de ses pensionnaires, leur donne à manger et à boire, les lave, les peigne, les dorlotte, les laisse monter sur ses genoux, sur ses épaules, les caresse, les embrasse.

J'ai oublié de dire que, parmi ces singes, il n'y a point de guenons. Et, si j'ajoutais que ces animaux reçoivent une nourriture fortement épicée, vous les plaindriez, probablement.

Vous n'auriez pas tort !

Je les plains aussi depuis que j'ai été invité à certaine garden-party chez Mme C...

Le goûter était servi dans le « Palais des Singes ». Parmi les plantes extraordinaires et les fleurs phénoménales, des jeunes femmes, aux robes claires, allaient et venaient, riant aux éclats, babillant, potinant joyeusement.

Dans la cage, les singes s'agitaient furieusement, montant, descendant, sautant, courant ; leurs yeux brillaient d'une étrange flamme, leur corps tremblait, leurs doigts se crispaient.

– Est-ce la vue, demandai-je à Mme C..., des friandises étalées sur ces tables qui les excite ainsi ? Ou bien, l'heure de leur repas approche-t-elle ?

– Ce n'est vraiment pas la peine, cher monsieur, de fréquenter chez les détraquées depuis aussi longtemps que vous le faites pour poser de pareilles questions ! Vous demandez ce qui excite mes singes ? Suivez-moi, vous allez voir.

Mme C... appela l'une de ses amies, et toutes deux se plantèrent le long de la cage. En un clin d'œil, les bêtes se massèrent devant elles, se bousculant effroyablement, se battant sauvagement, chacune voulant la place la plus proche des femmes : en vérité, elles semblaient furieuses, affolées, se déchiraient à coups d'ongles, faisaient entendre de bizarres cris de rage.

– Vous demandez ce qui les excite ? répéta la maîtresse de maison. Regardez !

Les jeunes femmes dégrafèrent leur chemisette et l'enlevèrent, leur buste émergea, magnifiquement blanc, des dentelles de la chemise et du corset, les seins dardèrent leurs pointes brunes, cependant que les bras, se posant derrière la tête, découvraient les aisselles.

Dans la cage, d'abord, c'avait été un moment de stupeur, l'émotion avait paralysé les singes. Bientôt, la fureur avait redoublé de violence, était devenue terrible, presque effrayante : empoignant les barreaux, ils essayaient de les arracher, les tiraient, s'affolaient de plus en plus.

Les jeunes femmes se tordaient de rire. Toutes s'étaient rapprochées, examinant avidement le désespoir amoureux des bêtes.

Puis, elles imitèrent Mme C... et son amie, enlevèrent leurs chemisettes. De tous côtés, vers la cage, des seins se dressèrent fièrement !

Les pauvres bêtes s'élançaient au hasard, espérant, sans doute, trouver une issue. Elles faisaient pitié.

– Ouvrez-leur, implorai-je.

– Ah bien ! ce serait du propre !

La femme, décidément, sait atteindre le dernier degré de la cruauté ! Les invitées, maintenant, faisaient de l'œil aux singes. Mais oui ! en leur honneur, elles allumaient le regard, montraient deux rangées de dents étincelantes de blancheur, entre lesquelles passait le petit bout rose de la langue, elles dansaient gracieusement, ondulaient, prenaient les poses les plus suggestives, exhibaient, parmi des nuages de batiste, une jambe délicieusement moulée ne un bas de soie noire transparente !

Et les jupes tombèrent. Et les jupons ! et les corsets !

Mme C... apparut nue !

– Comprenez-vous, s'exclama-t-elle, ce qui excite mes singes !

– Avouez donc que c'est un prêté pour un rendu, qu'ils vous excitent aussi !

... Je continuerai mes histoires de singes par le récit d'un souper auquel je fus invité il y a quelques mois.

Le souper eut lieu dans un des grands restaurants de l'avenue de l'Opéra.

Les convives étaient : côté des dames, une demi-mondaine qui se montrait alors à l'Olympia ; une autre demi-mondaine, bien connue au pavillon d'Armenonville, et qui sera peut-être bientôt princesse... en Autriche ; miss W... qui, chaque matin, au Bois, monte de si beaux chevaux ; Mme C..., la propriétaire du Palais des Singes, et une autre détraquée « la femme aux bêtes », dont je reparlerai ; côté des hommes, un littérateur, original et affectant des mœurs étranges, appartenant à un grand quotidien du matin ; Consul III, l'illustre singe qui, récemment, révolutionna Paris ; son barnum, et votre serviteur.

Les femmes étaient en robe décolletée ; les hommes, y compris Consul, en habit.

D'abord, le souper s'annonça assez triste : nous ne nous connaissions pas tous, il fallait rompre la glace. Et puis, les regards se portaient vers le héros de la fête, chacun l'observait curieusement. Lui, nullement gêné, mangeait fort galamment, imitant ponctuellement les gestes de son maître, plus préoccupé de ne point gêner la somptueuse ordonnance du couvert que de s'attarder aux coups d'œil des détraquées.

Au reste, Consul ne se méprenait certainement pas à la flatteuse curiosité de l'entourage : de temps en temps, il se mirait complaisamment dans la glace servant de chemin de table, et ne paraissait point se trouver dans ce cadre luxueux, parmi ces femmes endiamantées, cette argenterie magnifique, ce linge enrubanné, cette table fleurie.

Cependant, il n'avait pas l'air d'avoir envie de « marcher ». En vain, ses voisines, enhardies, lui donnaient-elles de leurs mains blanches quelque friandise, frôlant au passage son poignet velu ; en vain, un bras nu se levait-il derrière la tête, découvrant l'aisselle, sous prétexte de remettre à sa place une mèche folle de la nuque, Consul demeurait impassible.

– Autant un homme ! fit l'une. Il est aussi vanné !

Nos détraquées ne faisaient pas leurs frais. Avec un singe, ce doit être vexant !

Mais, elles ne se tenaient pas encore pour battues, bien que les hommes leur répétassent sur tous les tons :

– Consul n'a pas envie de marcher !

Une épaulette se dénoua, une épaulette apparut suavement ronde. Une autre épaulette glissa, un sein se montra, timide, d'abord, puis, orgueilleux. Bientôt, l'on

vit un autre sein, deux autres seins, trois autres seins qui se penchèrent vers Consul, lequel, avec la gravité d'un sénateur, les regarda, et se remit à manger, indifférent.

- Puisqu'on vous dit qu'il n'a pas envie de marcher !
- Marchera !
- Marchera pas !

Mme C... proposera de lui donner un peu de champagne. A quoi le barnum s'opposa énergiquement. Voyez-vous, le lendemain, au moment d'entrer en scène, Consul saoul, saoul comme une simple chanteuse d'Opéra-Comique ?

Alors, Mme C..., héroïque, et, peut-être aussi profondément vexée, s'approcha du singe, passa ses doigts effilés dans la chevelure de la bête, avança sa gorge nue.

Consul, hélas ! refusa encore de marcher ! Il bâilla, il avait envie de dormir !

- Il ne marchera pas !
- Eh ! m... pour lui ! s'exclama, drôlement, avec son accent anglais, mis W...

... J'arrive à « la Femme aux bêtes ».

La « Femme aux bêtes » est bien connue des habitués du Bois. Chaque matin, aux Acacias, on peut la voir, entourée de sa meute de caniches, blancs, noirs, marrons, soigneusement peignés, coiffés d'un nœud de ruban, cravatés d'un riche collier.

Les caniches vont, viennent, obéissent à la voix, savent faire le beau, le mort, sauter dans le cercle des bras, etc., etc. Les mauvaises langues ajoutent qu'ils savent rendre à leur maîtresse certains services intimes... Cela peut être vrai. Mais, ce ne serait ni nouveau ni rare.

Ce qui est plus rare, sinon plus nouveau, c'est que la Femme aux bêtes réchauffe en son sein des serpents ! Oui, dans son corsage, deux couleuvres dorment paisiblement et chaudement. Cigarette et Finette.

– Si vous saviez, me dit-elle un jour, comme elles sont gentilles ! Si vous les voyiez se blottir contre moi ; si vous les voyiez, lorsque je leur montre une tasse de lait, tirer leur petite langue ; si vous sentiez cette petite langue vous chatouiller délicatement ; si vous sentiez, la nuit, Finette et Cigarette glisser doucement sur la peau, vous comprendriez l'amour que je leur porte ! Je ne comprends pas que toutes les femmes ne raffolent pas de ces bêtes !

- N'aimez-vous pas aussi d'autres animaux, des poissons, des anguilles ?
- Encore cette histoire abracadabrante ! Sachez donc que je n'ai jamais mis dans mon lit, ainsi qu'on veut bien le dire, des anguilles !
- Pourtant, cette histoire dont tout Paris s'est amusé...
- Mensonge !

– Alors, ces poissons qui dansaient dans vos draps, qui sautaient sur votre corps...

– Ils n'ont existé que dans l'imagination de certain journaliste qui a trouvé bon de se venger de ma froideur à son égard.

- Vous m'en direz tant !
- Ah ! si j'avais cédé à Max V. c'en aurait fait un poisson dans mon lit ! D'ailleurs, l'idée des anguilles n'est même pas de lui : une demi-mondaine très connue, Mme B., artiste à ses heures (elle jouait récemment au Moulin-Rouge), se vante d'avoir souvent couché parmi des poissons – des vrais, – et elle prétend avoir éprouvé d'inouïes sensations de volupté. Elle n'a cessé ce jeu sur l'ordre de son médecin qui redoutait que le frémissement, les chatouillements glacés des anguilles, la peur qu'elles lui causaient ne finissent par taper sur le système

René Schwaebli, « Les détraquées de Paris, Etude de mœurs contemporaines ». Nouvelle Edition, Daragon libraire-éditeur, 1910

---

nerveux de sa cliente. Je le comprends, moi qui ai souvent fait mettre dans la baignoire des poissons vivants dont le frôlement me rendait folle.

## XXII

### ANDROGYNES

Encore que la loi le défende, ce n'est évidemment pas, pour une femme, un grand crime que de se promener habillée en homme. Au reste, c'est un délit devenu commun à notre époque d'automobile et de bicyclette, et plus d'un revêt la tenue masculine pour sa seule commodité, sans la moindre mauvaise pensée.

Il serait donc oiseux de s'arrêter à toutes celles qui ont coutume de porter la culotte sur la voie publique. Lorsque, dans un salon, on voit paraître Mme Dieulafoy, la femme de l'éminent archéologue, habillée en homme, qui songe à s'étonner ? Les moins bien élevés sourient.

Il importe de ne s'arrêter qu'à celles qui portent la culotte dans l'unique but de jouer jusqu'au bout le rôle d'homme, le rôle actif.

\* \*  
\*

Vous avez vu souvent, au music-hall, montant de magnifiques chevaux, une femme tantôt costumée en mousquetaire, tantôt en officier de Saumur, mais toujours en homme. Elle a paru chez Molière, au Cercle de l'Etrier. Vous pouvez également la voir, chaque matin, dans les allées du Bois, caracolant sur une superbe bête, suivie, à la distance réglementaire, d'un très correct écuyer ; au Bois, encore, elle monte, habillée en homme, à califourchon, et celui qui ne la connaît pas se laisse prendre à ses allures et habits masculins.

Cette écuyère, c'est Mme Maria G..., ou, plutôt, Mlle Maria G..., puisque, depuis son divorce, elle reporte et son nom et son titre de jeune fille.

Car, elle a été mariée. M. Félix R..., le fils d'un riche négociant du quartier du Mail, s'en est épris lorsqu'elle donnait des représentations aux Folies-Bergère. Apparemment, il avait été attiré par son aspect hermaphrodite, curieux d'entrer dans l'intimité de cet être moitié homme, moitié femme, femme par le sexe, homme par la crânerie.

Au reste, l'union ne dura guère ! C'est, pour un mari, un rôle assez humiliant que de garder la maison, cependant que sa femme dompte les chevaux les plus difficiles ! M. R..., en effet, excellent cavalier pourtant, avait renoncé à suivre sa moitié : ça n'a rien d'amusant de monter des bêtes qui s'emballent ou préfèrent franchir l'obstacle que de le tourner !

Monsieur se lassa, demanda le divorce, l'obtint.

Madame y gagna sa liberté et un joli magot.

Ne sachant que faire, elle partit pour le Transvaal, s'engagea dans les rangs des Boers. Il faut l'entendre raconter ses exploits :

— Botha ne pouvait plus se passer de moi ! A Bloemfontein, j'ai abattu dix Anglais ! La fille de Lothar m'aimait à la folie. Elle voulait m'épouser ! Chaque nuit, elle venait me rejoindre dans les tranchées, aux avant-postes, et me parlait d'amour ! Durant toute la guerre, personne n'a deviné mon sexe.

D'ailleurs, pareille aventure lui est arrivée à Paris, à son retour du Transvaal :



Un matin, Mlle C..., dont le père commande un régiment aux environs de Paris, se promenait, au Bois, en compagnie de sa gouvernante. Elle aperçoit Maria à cheval, la prend pour un jeune homme, s'en amourache. Pan ! le coup de foudre ! Le lendemain, les jours suivants, elle guette le beau cavalier, le revoit, en devient folle. Bref, elle manœuvre de telle façon qu'un jour elle lui parle, et, sans plus tarder, lui fait part de ses sentiments.

L'autre sourit et prie la jeune fille de l'accompagner jusqu'à son hôtel.

Là Maria avoue son sexe. Quand on aime, on passe par-dessus bien des choses ! Et l'on put voir, pendant plusieurs mois, Mlle C... galoper, en amazone, aux côtés de Maria toujours en travesti.

\* \*  
\*

Appartenir à l'une des familles les plus connues et les plus riches de France, être jolie, avoir vingt ans, posséder l'affection d'un père, d'une mère, d'un frère et d'une sœur, pouvoir aspirer au plus brillant mariage, et s'habiller en homme pour satisfaire les pires passions ! tel est le cas de **Mlle Hélène** de X\*\*\*.

Un soir, à Paris, un fardier accroche un phaéton conduit par un élégant jeune homme. Le phaéton bascule, son conducteur est projeté sur le sol.

On le porte à une pharmacie, et, comme il ne reprend pas ses sens, on l'emmène à l'hôpital.

On le déshabille, et l'on constate que le jeune homme possède tous les... attraits du sexe fort, attraits artificiels, confectionnés avec un art étonnant !

On conduit alors la blessée au pavillon réservé aux femmes.

Et là, le lendemain, c'est un défilé de détraquées qui veulent embrasser « Monsieur » de X\*\*\* ; c'est « l'amie » d'Hélène qui se précipite sur elle, l'étreint de toutes ses forces, disant :

— *Mon chéri*, pourquoi es-tu dans le pavillon des femmes ? Pleure pas, mon petit homme...

\* \*  
\*

A la sortie d'un théâtre, une demi-mondaine bien connue à Montmartre, Carmen, est abordée par un jeune homme, emmitouflé dans une pelisse d'astrakan, coiffé d'un impeccable huit-reflets.

Galamment, le jeune homme lui offre des fleurs, l'engage à souper, hèle sa voiture — un coupé correctement attelé, — y fait monter sa conquête, et jette au cocher le nom d'un grand restaurant de nuit.

La voiture démarre. Son propriétaire engage les hostilités, prend la main de la demi-mondaine, l'embrasse, envoie sa propre main en reconnaissance parmi les dentelle du corsage et du corset.

Cependant, Carme s'étonne, s'émeut : jamais de telles caresses ne l'ont effleurée, si délicates, si légères et, en même temps, si expertes ! Carmen, qui, pourtant, roule depuis longtemps, ne se souvient pas d'avoir ainsi frissonné...

Ajoutez aux caresses des doigts les caresses des paroles, les caresses d'une voix d'or que la demi-mondaine n'avait jamais non plus entendue !

Bref, Carmen croit rêver, ou, tout au moins, avoir trouvé le miché idéal : car, certainement, ce jeune homme ne doit pas tenir à l'argent.

A la porte du restaurant, le couple quitte la voiture, monte dans un cabinet particulier.

La jeune femme enlève ses gants, son chapeau, son manteau. L'autre l'imité. Carmen s'étonne et se félicite de plus en plus : son nouvel ami, qu'elle n'avait pu dévisager dans l'obscurité du coupé est ravissant : longs cheveux blonds, soyeux et bouclés, yeux brillants, bouche petite, dents étincelantes de blancheur !

On se met à table.

Souper délicieux, serremments de main, baisers donnés, baisers rendus, grains de raisin tendus du bout des lèvres, corsage dégrafé, tout le petit jeu !

Cependant, le jeune homme sonne le garçon et règle l'addition. Puis, il glisse à Carmen un billet de cinq louis et une carte de visite, disant :

– Pour certaine raison, je suis obligé de rentrer maintenant, de te quitter. Prends toujours ces cinq louis. Et viens demain chez moi, je t'en donnerai autant. Voici mon nom et mon adresse : M. René de M...y..., rue de Monceau.

Carmen, exacte au rendez-vous, fut introduite, par un valet de pied, dans un boudoir charmant, où, bientôt, la rejoignit une jeune femme en un élégant déshabillé... son adorateur de la veille !

Le joli jeune homme n'était autre, en effet que **Mme de M...y**, dont un parent fut familier de Napoléon III !

XXIII

FEMMES ET MONSTRES

Aux personnes qui s'intéressent aux mœurs des détraquées, je conseillerai d'interviewer le nain de Montmartre, et, s'il est de bonne humeur, de lui faire raconter ses aventures amoureuses.

Tous les Parisiens parisiennant connaissent ce nain ; il roule par Montmartre depuis de longues années, passe ses soirées dans les cabarets artistiques, tantôt vendant des programmes, tantôt se produisant sur l'estrade. D'ailleurs, nullement difforme, de physique point désagréable, la mine assez éveillée.

Eh bien ! chaque soir, une nouvelle détraquée veut lui offrir le souper, le gîte, et lui demander le reste. Notre nain, qui est un honnête nain, refuse généralement ces propositions flatteuses, n'acceptant que celles qui lui paraissent les plus extravagantes. Car lui aussi fait des études de mœurs, et les détraquées curieuses de sa personne ne se doutent pas qu'il est curieux de détraquées et les examine froidement... aussi froidement qu'elles le lui permettent !

– Vous n'avez pas idée de la folie de certaines, me disait-il, un jour, dans un cabaret de la Butte sacrée. Si je les laissais faire, elles m'esquinteraient, elles me videraient. Et ne croyez pas que je me vante : écoutez plutôt :

Il me lut la lettre suivante :

« Monsieur

« On dit que les nains et les bossus ont des « attraits » énormes...

– Ca, vous savez, interrompit-il, ce n'est pas vrai ! Je continue :

« ... Jamais je n'ai été possédée par un nain. C'est une virginité comme une autre. Voulez-vous la prendre ? Je ne serais pas ingrate, je saurais reconnaître vos faveurs, faveurs que, je l'espère, vous m'accorderez volontiers quand vous m'aurez vue : je ne suis pas, en effet, trop laide.

« Si vous ne repoussez pas ma demande, veuillez me fixer un rendez-vous... »

– Ecoutez cette autre :

« Monsieur,

« Quel plaisir j'éprouverais à être, une nuit, votre maîtresse ! Comme ce serait amusant ! Je n'ai jamais couché avec un vrai nain, mais j'ai déjà couché avec un homme très petit. Ce que j'ai ri ! Sa tête n'atteignait pas ma gorge, nous ne pouvions arriver à nous entendre, nous nous cherchions sans cesse ! Mais aussi, quelle vigueur ! Si tous les nains sont pareils, on ne doit pas s'embêter avec eux !

« D'ailleurs, j'ai idée, monsieur, que vous ne vous embêteriez pas avec moi non plus, je puis même vous l'affirmer... »

– Remarquez, continua mon interlocuteur, que les lettres que je reçois n'émanent pas de petites femmes de Montmartre, elles sont écrites bel et bien par des femmes du monde. La dernière est signée « Lucy X\*\*\* », une jeune femme fort riche...

– Je la connais ! c'est la reine des détraquées !

– Les folles ! imaginez-vous que l'une voulut, un jour, m'emmener chez elle pour se donner l'illusion de violer un petit garçon ! Elle m'offrit une énorme somme, que naturellement je refusai, pour me prêter à cette fantaisie. Déjà, elle m'avait indiqué mon rôle : je devais paraître aussi innocent que l'enfant qui vient de

naître, manger les gâteaux qu'on me présenterait, me laisser caresser, embrasser !

– On m'a raconté que vous avez été demandé en mariage.

– Plusieurs fois ! J'ai refusé des partis superbes ! J'aurais pu épouser une marquise !

– Une marquise ?

– Parfaitement ! une marquise authentique, mais... folle. Elle s'était mis dans la tête de coucher avec moi. Chaque soir, elle venait me raser, me supplier, pleurant, gémissant, m'appelant « Mon gros bébé rose » ! Et comme, chaque soir, je l'envoyai coucher... seule, elle finit par me proposer de l'épouser !

« La pauvre femme ! Elle ne peut, paraît-il se consoler de mon refus. Et, pour me remplacer, elle cherche un autre nain. Vous pourrez voir, le samedi, aux annonces d'un grand quotidien du matin, ces lignes :

*On demande pour poses photographiques un nain bien fait, G. de R. Bureau de poste 24.*

« G. R. sont les initiales de ma marquise !

« Et, tenez, puisque les détraquées vous intéressent, voici quelqu'un qui pourra vous donner des tuyaux.

Mon petit ami me présenta à un artiste qui venait de chanter des tyroliennes, en s'accompagnant lui-même sur la mandoline, et que les habitués des cabarets montmartrois et des cafés-concerts reconnaîtront facilement quand j'aurai ajouté qu'il est bossu.

– Ah ! monsieur, s'exclama-t-il, les femmes sont folles ! Elles veulent toutes toucher ou voir ma bosse. Pas un ténor d'opéra-comique ne reçoit autant de poulets et de propositions que moi ! Des enragées, - et je vous assure que, dans la quantité, il s'en trouve de fort jolies, - m'attendent à la sortie, me suivent, me relancent jusque chez moi. Je ne suis heureusement pas un souteneur ! Mais, si je voulais...

– Leurs désirs sont peut-être innocents : on dit que les bossus portent bonheur.

– Ah ! ouat ! ce n'est point cela qui les attire. Ce qu'elles veulent, c'est coucher avec un bossu.

« Je ne sais pas ce qu'elles se figurent. Ou plutôt, je ne le sais que trop ! Elles m'en disent des cochonneries ! L'une m'a offert cinq louis pour seulement me mettre nu devant elle, une autre m'a dit qu'ayant comme ciel de lit une grande glace elle pourrait, pendant que nous serions couchés, contempler ma bosse !

« J'ai revu celle-là, récemment, dans les coulisses du café-concert où je chante ; elle a une nouvelle manie : elle s'est toquée de l'homme-serpent ! Aussitôt la représentation terminée, elle l'emmène chez elle, et là, il faut que, vêtu de son maillot vert, il fasse le grand écart, se disloque, mette la tête entre les jambes, recommence les exercices qu'il vient d'exécuter en public. Après quoi, elle le fait monter dans le lit, et exige que, pour la posséder, il prenne une pose extraordinaire !

« Si je vous disais qu'elle s'est fait flanquer à la porte du cirque Barnum ! Elle s'amusait à débaucher les phénomènes les uns après les autres, depuis l'homme-squelette et le tatoué jusqu'à la femme à barbe et l'homme-chien !

« Elle est endiablée ! Elle a longtemps vécu avec... un ennuque [sic] ! Oui : un ennuque ! Dégoûtée d'abord des hommes, elle vécut, plusieurs années, avec des femmes, et ne voulant toujours pas des hommes dont les attouchements lui

paraissaient bestiaux, elle se décida pour un ennuque. Cette ennuque, vous le connaissez bien, c'est un ancien cabot qui, maintenant fait vaguement du journalisme.

« Après l'ennuque, c'a été un ou une hermaphrodite : avec celui-là elle ne voulait aucun des deux sexes, avec celui-ci elle les voulait tous les deux ! Quand je vous dis que les femmes sont folles ! Ajoutez que son plus grand plaisir consistait à inviter à dîner quelques amies, et, après le repas, à leur exhiber l'hermaphrodite nu !

## XXIV

### PIEDS NUS

La brune Lucienne, plus connue, dans le monde des détraquées, sous le surnom de « l'Espagnole », femme du monde ? demi-mondaine ? je n'ai jamais su au juste, était l'intime de l'illustre Mme de Rute, qui dirigeait la *Revue Internationale*, réunissait dans son salon les beaux esprits, et chérissait... ses pieds au point de les avoir baptisés. Elle en continue la manie.

Lorsqu'un ami commun m'amena, pour la première fois, chez « l'Espagnole », la jeune femme, habillée d'un peignoir froufrouant, étendue paresseusement sur une chaise-longue, nous tendit à embrasser son... pied, un pied exquis, d'ailleurs, blanc et rose, aux ongles polis comme coquillages, aux doigts gantés de riches bagues.

Car, elle avait, sous le peignoir, les jambes nues.

Au demeurant, charmante et charmeuse, intelligente, agréable causeuse qui sut nous faire passer à bavarder des moments délicieux.

La visite terminée, mon ami me demanda, dans la rue :

- Eh bien ! qu'en penses-tu ?
- Je pense que c'est une adorable jeune femme, qu'elle a de bien jolis pieds et qu'elle le sait.
- C'est tout ?
- Que veux-tu dire ?
- Quand nous retournerons chez elle, nous lui demanderons à visiter son cabinet de toilette : tu comprendras peut-être.

Quinze jours après, j'étais admis dans le cabinet de toilette, cabinet aux parois tapissées de petites glaces, au lavabo enguirlandé d'amours et de roses.

– Naturellement, dit notre hôtesse, c'est pour voir ma collection que vous êtes venus ? Regardez donc !

Elle fit glisser l'une des parois, et à mes yeux apparut la plus complète collection de souliers et de chaussures modernes ; nulle vitrine de bottier n'en exhibe d'aussi remarquable : bottes pour la ville, à lacets, à boutons, noires, jaunes, rouges, vertes, souliers de toutes couleurs et de toutes peaux, gris, blancs, pointus, carrés, à hauts talons, sans talons, escarpins vernis, souliers d'étoffe avec nœud de ruban et boucle endiamantée, chaussons de danseuse, etc., etc., s'alignaient sur les planches, soigneusement entretenus.

- Ils sont tous à vous ? hasardai-je.
- Que voulez-vous ? J'aime les pieds, je suis « fétichiste », pour employer le mot consacré. Dans le corps, je ne comprends que les pieds, seuls ils me tentent. Certains adorent les cheveux, d'autres les seins, moi les pieds.

« Cela vous étonne ? Vous êtes-vous déjà amusé à établir la psychologie du pied ou de la bottine ?

« La botte est ou spirituelle, ou distinguée, ou sensuelle. Il y a des bottes, montant haut, à douze boutons – des petits yeux vifs, – cambrées, vives, coquettes comme le nez retroussé d'une frimousse parisienne ; il y a des bottes allongées, fines, ne montant pas haut, à six boutons seulement – des grands yeux graves, – aux talons presque plats, à peine cambrées, sages, froides comme une impératrice stérile ; il y a des bottes rondes du bout, montant assez haut, à neuf

boutons – des yeux énigmatiques, – serrant fort le mollet, cambrées, inquiétantes, jamais neuves, sur lesquelles tout de suite apparaissent les bosses des doigts.

« Se chausser est un art ! Avec l'escarpin verni, par exemple, dont le large décolletage livre trop le pied, il faut mettre le bas à jour qui, montrant des points de chair détourne l'attention, ou des chaussettes : on oublie l'escarpin pour la chaussette qui découvre la jambe. Pour éveiller le paresseux ou la paresseuse, il faut, à la maison, mettre des chaussons de danse, dont les lacets dessinent l'attache et dont l'étoffe rend visible le jeu des doigts, évoquant la fatigue des danseuses ; ou des bottes d'étoffe lacées, sans talons, évoquant le périlleux travail des gymnastes.

Dans la rue, mon ami me demanda :

– Eh bien ! comprends-tu ?

– Je commence à saisir. Je ne connaissais pas, je l'avoue, ce fétichisme, puisque « fétichisme » il y a.

– Il n'est pourtant pas nouveau ! Et les patronnes de maison de rendez-vous t'affirmeront que des clients, atteints de cette manie, exigent que les filles se déchaussent devant eux et leur tendent le pied à lécher, que certains, même, ne se contentent pas d'embrasser les pieds nus, qu'ils embrassent et étreignent amoureusement les bottines et les souliers, qu'ils en lèchent la semelle ! Les uns préfèrent les bottes de cuir jaune, les autres les souliers d'étoffe, quelques-uns les bottines sales et éculées.

« Pour en revenir à notre amie « l'Espagnole », tu n'as encore rien vu. Trouve-toi mardi soir, vers dix heures, devant sa porte. L'Espagnole donne, dans une quinzaine, une fête où, bien entendu, seules les femmes sont admises. Pour cette fête, elle m'a commandé une pantomime que l'on répète mardi. Tu entreras avec moi, je dirai que tu es mon collaborateur.

Je fus exact au rendez-vous. Mon ami, en effet, assura à la maîtresse de maison que j'étais indispensable, et ainsi je pus pénétrer chez les fétichistes.

Dans le grand salon, où elle nous introduisit, nous ne trouvâmes personne. Nous étions les premiers. Mais, bientôt, les artistes-amatrices commencèrent à arriver, et, alors, ce furent des :

– Bonjour, ma chérie !

– Comment va, mon adorée ?

– Que tu es jolie avec ce chapeau !

accompagnés de baisers et de caresses prolongés.

Puis, les nouvelles venues retirèrent leurs gants, leurs manteaux, leurs chapeaux, et se regardèrent, gênées, silencieuses ; quelque chose les inquiétait. Heureusement, l'Espagnole intervint :

– Vous savez, mes chéries, ne vous gênez pas pour ces messieurs : ils s'en fichent complètement !

Et elle-même donna l'exemple, aidant l'une des « chéries » à enlever sa chemisette, sa jupe, son jupon.

Mon ami me poussa du coude : maintenant, l'Espagnole, agenouillée, déboutonnait les bottines de la jeune femme. Elle les déboutonnait lentement, lentement, s'attardant à considérer la cambrure du coup de pied, la finesse de la pointe. Elle avait empoigné à pleine main la semelle, goûtant, évidemment un vif plaisir à salir ses doigts, à serrer fortement le cuir, à étreindre le talon. A un moment, elle leva ce pied jusqu'à ses lèvres qui l'effleurèrent.

Les bottines ôtées, l'Espagnol voulut retirer les bas. Singulière façon de retirer des bas ! Elle avait saisi le pied dans ses mains, l'avait levé à la hauteur de son visage, et, furtivement, en humait la chaleur !

Enfin, les bas glissèrent, les jambes apparurent nues, l'une cerclée d'un gros bracelet.

– Remarque, murmura mon ami, que cet anneau est rivé comme celui des forçats sibériens, que sa propriétaire ne peut l'enlever.

Cependant, la détraquée s'écriait :

– Mais, elle a les pieds gelés, la pauvre petite ! Si c'est permis !

Et, sous prétexte de les réchauffer, elle les réempoignait et les couvrait de baisers...

Et partout, dans *[deux lignes de la micro-fiche sont illisibles...]* spectacle !

... Mon ami avait choisi pour sujet de sa pantomime une pastorale quelconque. Les bergères marchaient et dansaient pieds nus – puisqu'il s'agissait seulement de montrer les pieds, d'aller pieds nus sur des planches froides et poussiéreuses !

En vérité, ce soir-là, je compris presque la psychologie que m'avait esquissée la détraquée : pieds spirituels, pieds distingués, pieds voluptueux, je commençais à comprendre ce qu'elle voulait dire. Ces pieds blancs aux veines bleues, aux ongles roses, apparaissaient tour à tour chastes, impudiques, modestes, orgueilleux !

Je contemplais sans ennui, je l'avoue, le spectacle de ces femmes dansant, les unes penchant le corps en avant cependant que les autres leur tenaient étroitement le pied levé en arrière, celles-ci essayant d'audacieuses pointes, celles-là frappant le sol du talon.

Tout à coup, une danseuse poussa un léger cri de douleur : une épine était entrée dans sa peau !

Ce fut une émotion : la blessée s'étendit dans un fauteuil, l'Espagnole, avec ses dents, retira l'épine, lécha longuement la plaie...



XXV

EPILEES

– Une femme qui n'est pas épilée, me disait un jour une détraquée, n'est pas une femme : c'est un homme, c'est un singe, c'est tout ce que vous voudrez, sauf une femme ! Ne croyez pas que les peintres sacrifient à la pudeur et à la morale quand ils représentent les femmes imberbes : ils ont simplement souci de faire vrai, de les montrer telles qu'elles devraient être, avec une peau satinée et polie. La morale, la pudeur ! mais, une femme imberbe n'est-elle pas infiniment plus excitante qu'une guenon ? une femme en maillot n'est-elle pas plus excitante qu'une femme nue ? Ce qui m'excite, moi, ce ne sont pas les animalités, aisselles, dents de carnivore, chevelure abondante, etc., qui font de nous de vulgaires bêtes, c'est, au contraire, l'harmonie, la ligne, la beauté.

– Elle qui parle si bien, monsieur, fit une autre détraquée qui l'accompagnait, elle n'est pas épilée !

– Qui vous dit le contraire ? riposta la première. Je ne m'en cache pas. Ressembler à un homme, c'est mon rôle.

– Votre rôle ? demandai-je.

– Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. Eh bien ! sachez que je n'aime que le rôle d'homme. Vous devez comprendre, maintenant, pourquoi je recherche celles qui sont épilées, et pourquoi je ne suis pas épilée.

– A la bonne heure ! Vous pouvez la croire, monsieur : non seulement elle n'est pas épilée, mais encore elle met des postiches !

– Je ne serais pas fâché, je l'avoue, d'assister à un épilage et à l'opération opposée.

– Mon Dieu, si cela peut vous faire plaisir, venez chez moi demain matin vers onze heures, votre vœu sera réalisé.

... Je croyais savoir ce qu'est un cabinet de toilette luxueusement et soigneusement installé. Je ne connaissais rien !

Qu'on se figure le plus coquet boudoir transformé en salle chirurgicale, ou vice-versa : qu'on se figure, parmi les corbeilles de fleurs rares, parmi les gerbes d'orchidées, parmi les nœuds de ruban et les flots de dentelle, des instruments de torture, des cornues, des flacons, des tubes, l'attirail d'un chimiste, l'arsenal d'un bourreau ! Fioles de glycérine et de chlorure d'ammonium pour les bains, biftecks de viande saignant pour appliquer sur le visage, grattoirs, polissoirs, pétrissoirs pour le massage facial, piles, électrodes contre les rides, acide pour brûler les excroissances, bistouri pour enlever les petites taches, atropine et belladone pour dilater la pupille, moules pour les oreilles, éponges cylindriques pour les narines, etc. !

– En attendant les praticiens qui doivent nous opérer, dit l'une des deux détraquées, il faut que je vous conte une histoire d'épilation célèbre dans notre monde :

« Vous connaissez M. R... de T... ?

– L'amant de la divette de la Scala ?

– Dites plutôt l'ex-amant ! Il y a quelques mois, Mme de T... apprend que son mari la trompe.

« Elle ne crie point, elle ne pleure point, elle ne menace point, elle ne fait point de scène ; elle s'informe et réfléchit.

« Un jour, comme un agent de police privée lui donne certain tuyau, elle s'écrie :  
« J'ai trouvé ! »

« Le soir, elle fait boire à son époux un narcotique. Le lendemain matin, celui-ci s'aperçoit avec stupeur qu'il est ... épilé ! Dans la nuit, sa peau est devenue lisse, une vraie peau d'enfant ! plus l'ombre d'un duvet !

« M. de T... croit rêver, il appelle sa femme.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

« – Cela veut dire, mon cher, que Mlle X\*\*\*, votre maîtresse, qui, paraît-il, aime surtout chez l'homme la chevelure abondamment fournie, devra vous chercher un remplaçant ! »

– Au moins, demandai-je, le truc a-t-il réussi ?

– Parfaitement : M. de T... a été remercié. Il en est réduit à attendre que ça repousse !

... A ce moment, une femme de chambre annonça le premier opérateur.

Un gentleman très correct entra.

– Le professeur Smithson, l'épilateur à la mode ! me dit, en me le présentant, l'une des détraquées.

Alors, celle qui jouait le rôle de femme, enleva son peignoir et sa chemise, et s'étendit sur le dos, dans une chaise-longue.

M. Smithson commença la délicate opération.

– Voyons, m'expliqua-t-il, je plonge cette fine pointe de bois dur dans de l'acide acétique, je l'applique à côté du poil à enlever, et je l'enfonce jusqu'à ce que le poil cède à la douce traction que j'exerce avec cette pince.

Je ne sais si la traction était aussi douce qu'il voulait bien le dire, mais la patiente poussait d'horribles cris, cependant que son amie l'embrassait, l'encourageait de son mieux.

Au bout d'une demi-heure, M. Smithson s'arrêta.

– En voilà assez pour aujourd'hui, fit-il. Je craindrais, en continuant, que madame ne pût supporter la douleur et s'évanouît. Au reste, nous avons bien travaillé : voilà trois poils d'arrachés !

– Trois seulement ! m'écriai-je.

– Certes ! et c'est beaucoup pour une demi-heure !

– Et combien, demandai-je lorsque le praticien fut parti, prend-il par séance ?

– Un louis.

– Un louis pour trois poils, c'est un peu cher !

– Celles qui désirent un travail moins coûteux et plus rapide n'ont qu'à se faire épiler au fer rouge ! Mais, c'est un travail cochonné. Et maintenant, vous allez assister à l'opération contraire.

La détraquée qui jouait le rôle d'homme sonna la femme de chambre, laquelle introduisit un gentleman non moins correct que le premier.

– Le docteur L... l'électricien à la mode ! me dit-on.

Pendant que la jeune femme se déshabillait à son tour et s'étalait sur la chaise-longue, le docteur préparait les piles électriques. Puis, il s'approcha de la patiente.

– Voyez, voulut-il bien m'expliquer aussi, j'introduis dans le poil une fine, très fine aiguille de platine reliée par ce fil conducteur au courant. Le courant fortifie la racine, le poil pousse plus fort, plus long, plus coloré. Le traitement est évidemment un peu long, mais ses résultats sont indéniables, et le système pileux de madame, depuis que je le lui applique, s'est considérablement développé.

– Avez-vous une nombreuse clientèle ?

René Schwaebler, « Les détraquées de Paris, Etude de mœurs contemporaines ». Nouvelle Edition, Daragon libraire-éditeur, 1910

---

– Certes ! Clientèle presque exclusivement composée d'hommes. Cela se conçoit aisément : l'homme veut avoir du poil. Et je pourrais vous citer, parmi mes clients, l'un des directeurs d'un grand music-hall parisien, celui-là même qui a fait afficher au foyer des artistes l'avis suivant : *Sera punie d'une amende de deux à dix francs toute artiste de la figuration qui n'aura pas les aisselles épilées !*

XXVI

HOMUNCULUS

Le rêve des alchimistes les plus audacieux fut, au Moyen-âge, d'arriver à l'*homunculus*, c'est-à-dire fabriquer, hors du ventre maternel, un être vivant, en chair et en os, un petit homme.

Eh bien ! je connais une détraquée qui, depuis de longues années, s'occupe de sciences occultes, et qui, adorant les enfants, mais détestant les hommes, et voulant avoir un gosse bien à elle, se fit injecter, à l'aide d'une seringue de forme spéciale et fort en l'honneur dans certaines maisons de tolérance, un liquide fort en honneur, lui, dans toutes les maisons.

Je crois n'étonner personne en ajoutant que ma détraquée n'obtint aucun résultat – sinon celui d'éprouver une certaine volupté... Après tout, peut-être, ne cherchait-elle que cela ! Elle avait eu pourtant l'assistance du célèbre (célèbre parmi les occultistes) docteur P..., dont j'ai déjà eu l'occasion de parler.

Mais le docteur P... a plus d'une corde à son arc ! Il s'est installé dans un coquet appartement de la rue Chaptal et il y vend, mesdames, messieurs, des hommes et des femmes artificiels !

Des hommes et des femmes artificiels ?

Oui ! A ceux qui n'aiment pas les vraies femmes, à celles qui n'aiment pas les vrais hommes, le docteur vend des femmes et des hommes... en caoutchouc ! non point des ballons, des magots plus ou moins grotesques, mais bien des poupées extraordinaires de vérité.

Lorsque, pour la première fois, je pénétrai chez lui et qu'il eut consenti à me montrer ses œuvres, je demeurai ahuri : dans une vaste armoire, un homme et deux femmes, complètement nus, se tenaient immobiles.

– Ce sont des modèles ? demandai-je ?

– Ce sont mes poupées ! Hein ! c'est réussi ! Vous vous y êtes laissé prendre ! Vous pouvez toucher.

Je touchai. J'eus, au toucher aussi, la sensation de la peau humaine. Seule, la température différait.

– On peut les échauffer légèrement m'expliqua le docteur. Eh bien ! que dites-vous de mon invention ?

– Sublime !

– Avec mes poupées, pas de chantage, pas de scènes de jalousie, pas de disputes, pas de malaises ! Elles sont toujours prêtes, toujours dociles.

– Quel en est le prix ?

– Trois mille francs environ.

– Trois mille francs !

– Et ce n'est pas trop : songez que chacune me coûte au moins trois mois de travail ! C'est l'armature intérieure, articulée soigneusement, c'est la chevelure, le système pileux, ce sont les dents, ce sont les ongles ! c'est la peau, à laquelle il faut donner certain coloris, certain relief, certain dessin veineux, ce sont les yeux, auxquels il faut donner de l'expression, c'est la langue... que sais-je ? Pas une poupée de cire, pas une statue, même exécutée par les plus grands Maîtres, ne peut être comparée à mes produits. Il ne leur manque que la parole !

« Au reste, pour ceux qui ne veulent pas dépenser trois mille francs, je construis des demi-poupées.

- Oui, des demi-poupées qui ne valent que mille francs environ.
- Ce sont des poupées plus petites que les autres ?
- Mais non, ce sont des poupées partagées en deux.
- Dans quel sens ?
- Comment ! dans quel sens ? Horizontalement, voyons ! Autrement, à quoi pourraient-elles servir ?
- C'est admirable ! Avez-vous beaucoup de clients ?
- Suffisamment. Je ne puis, hélas ! faire de la réclame ouvertement : à chaque instant la police se mêle de mes affaires, et je suis obligé d'avoir ici quelques grotesques animaux de baudruche afin de raconter que je suis fabricant de ballons pour fêtes foraines ! Bah ! je me rattrape sur les portraits.
- Sur quels portraits ?
- Il arrive assez souvent qu'une détraquée s'amourache d'un homme en vue, politique, jockey, cabot ou autre. N'osant ou ne pouvant être la maîtresse de ce monsieur, elle s'adresse à moi, et me demande de lui confectionner une poupée à l'effigie de l'adoré.
- Ces poupées coûtent combien ?
- De dix à douze mille francs.
- Pour ce prix-là, on aurait l'original !
- Ce n'est pas cher : je ne travaille pas d'après de vulgaires photographies, mais d'après nature ; il me faut, à l'aide de mille ruses, pénétrer dans l'intimité de la personne à reproduire. Tenez, dernièrement, une détraquée m'avait commandé un « **Lebargy** ». Eh bien ! monsieur, il a fallu que je trouvasse le joint pour arriver jusqu'au célèbre artiste, que je me fisse présenter à lui, que j'eusse mes entrées à la Comédie-Française ! Et, quand je croyais avoir attrapé la ressemblance, quelque chose me manquait encore qui me forçait à tout recommencer...  
Mais, aussi, quel beau voyage il a fait, quelle belle lune de miel il a eue !
- S'il vous plait ?
- Aussitôt livré, sa propriétaire l'a dégonflé et fourré dans une malle. Et, en route pour l'Italie ! Ensemble, ils ont vu la côte d'Azur, Rome, Naples, Venise, les lacs supérieurs ! La jeune femme ne s'en lassait pas ! Chaque soir, dans la chambre d'hôtel, elle le gonflait et l'habillait des pieds à la tête. Car, elle avait emmené une malle de vêtements faits sur mesure par un grand tailleur : habit, jaquette, veston, rien ne manquait. Elle n'avait rien oublié : chapeaux, bottines, jeu de cravates ! Bref, la détraquée est revenue de son voyage éreintée et enchantée.
- « Et Mme X... !
- Qu'a-t-elle, Mme X... ?
- Mme X... a perdu son mari l'année dernière. Le surlendemain de sa mort, elle venait chez moi et me priait de lui confectionner une poupée à l'image du défunt. Ce qu'elle m'a rasé ! Chaque après-midi, elle s'installait dans mon atelier et me regardait travailler, m'accablant de conseils ! « la peau plus rose ici ! Là, plus de cheveux ! La lèvre un peu retroussée ! L'œil plus gai ! La poupée terminée, elle l'a emmenée chez elle. Depuis, elle vit avec elle, ne la quitte plus, l'habillant des propres vêtements de son mari, la couchant, la nuit, à côté d'elle, dans son lit, l'embrassant, le caressant, lui disant toutes sortes de polissonneries !

XXVII

OVARIEES

Lorsque, après un excellent dîner, les convives de Mme du G... passent au grand salon, elle ne manque pas de les inviter à contempler, posée sur un précieux piédestal, une non moins précieuse urne de cristal, pleine d'un liquide incolore dans lequel baigne une cochonnerie noirâtre ; cette cochonnerie noirâtre, c'est le cœur de Marceau !

Chez Mme Henri C..., après le dîner, les convives sont admis à contempler une urne contenant les deux... choses que la Clairon, l'illustre tragédienne, arracha, dans un moment de jalousie, peut-être un peu brutal, à son amant, le duc L'Illient.

Chez Mme Paul H..., les invités contemplant ses... ovaires !

Les ovaires de Mme H... baignent dans une urne. Ceux de Mme de L... et N..., ses amies, sont montées en broche, et leurs propriétaires les épinglent sur leur corsage !

On se rappelle que, il y a quelques années, les élégantes vraiment dignes de ce nom se faisaient enlever les ovaires. On ne portait plus d'ovaires, ce n'était plus la mode !

Et le docteur D... n'arrêtait pas d'en arracher, admettant, moyennant argent, des spectateurs à ses opérations, pour lesquelles, d'ailleurs, il demandait la bagatelle de dix mille francs.

Naturellement, à la première occasion, j'interviewai Mme H...

– Pourquoi vous êtes-vous fait ovarier ?

– Comment, pourquoi ? mais pour ne pas avoir de gosse, pardi ! Je ne suis pas une détraquée, moi, monsieur : je ne comprends que l'amour normal, je ne suis pas une ennemie de l'homme, je l'adore même, je ne m'en lasse jamais, j'en voudrais toujours un à côté de moi ! Mais, comme le dit la chanson :

Ah ! l'amour, l'amour !

C'est le plaisir d'un jour

Pour le regret d'un mois.

« Au reste, la femme est faite pour aimer, non pour mettre bas des petits. Je ne conçois rien de plus repoussant qu'une femme enceinte ; ce n'est pas une femme, c'est une femelle ! Et puis, après l'accouchement, c'est le ventre qui reste plissé, ce sont les mamelles qui pendent lamentablement. Croyez-moi : celles qui doivent avoir des enfants, ce sont celles qui n'ont pas les moyens d'être élégantes ni de s'occuper de la beauté de leur corps, ce sont les femmes du peuple.

– Si M. Piot vous entendait !

– Une femme sans ovaires est tranquille, elle peut s'amuser tout son saoul. Demandez à mon amie Mme de L... !

– Que fait-elle de particulier ?

– Comment ! vous ne connaissez pas l'histoire ? M. de L..., vous le savez, est fier de ses aïeux, et porte le titre de « comte de L... XIII ». Or, il n'a pas de fils et s'en désole ; il ne peut concevoir que la très noble et très ancienne lignée des L... s'éteindra avec lui, qu'il n'y aura point de comte L... XIV.

– Pourquoi ne divorce-t-il pas ?

– Ses principes catholiques le lui défendent. Mais, il a trouvé mieux : tous les soirs, il amène à sa femme un nouvel athlète, qu'il a choisi parmi les plus solides

lutteurs forains ! Il assiste au petit jeu, donne vingt francs au m...onsieur et le congédie.

– Et ça ne réussit pas ? Mme de L... n'est pas enceinte ?

– Enceinte, elle ! Il y a trois ans que, à l'insu de son mari, elle s'est fait enlever les ovaires ! Seulement, elle a un tempérament excessif, et elle joue cette petite comédie dans le but de connaître ces mâles qu'elle n'oserait aller elle-même dénicher !

« Ne croyez pas, d'ailleurs, que ce sont toujours les femmes qui demandent l'ovariotomie : je pourrais vous citer un mari qui, ne voulant pas que sa femme perdît l'harmonie de ses lignes, et désirant, néanmoins, remplir le plus souvent possible ses devoirs conjugaux, fut le premier à souhaiter l'opération ; je pourrais également vous citer un autre de mes amis qui ne consentit à se marier que lorsque sa fiancée se fit enlever les ovaires !

## XXVIII

### CHAHUT !

Un soir, après un dîner exquis, nous étions – une dizaine de femmes et quelques hommes – réunis dans le salon de Lucy X...

– Qu'allons-nous faire ? demanda l'une.

– Nous allons montrer à ces messieurs, répondit notre hôtesse, nos talents chorégraphiques !

Aussitôt dit, aussitôt exécuté : l'une se mit au piano et attaqua le quadrille *d'Orphée aux Enfers*, cependant que quatre couples de détraquées se rangeaient face à face.

Nous fûmes littéralement épatés : d'abord, à la figure des chevaux de bois, les couples firent le tour du salon, les danseuses appuyant la main sur le poing de celles qui servaient de cavaliers, levant la jambe à la hauteur de l'œil avec un parfait ensemble, une incroyable maestria, rejetant violemment la tête en arrière ; puis, à la figure des cavaliers seuls, ce furent des déhanchements lascifs, des coins de chair devinés à travers les pantalons transparents, parmi le frou-frou des dessous blancs ; ce furent des gestes suspects, des soubresauts de volupté, des jambes moulées en des bas de soie noire ajourée et cerclées de jarretières enrubannées, des pieds cambrés se révoltant dans la main qui les maintenait en l'air, saluant de la pointe ! Et, pour finir, toutes se laissèrent tomber brutalement sur le sol, une jambe à droite, une jambe à gauche, et demeurèrent, accoudées sur un genou, immobiles, souriantes, en dépit de la douleur de la chute, de l'écartèlement du bassin ! Le grand écart !

Comment ces femmes si délicates, si paresseuses, avaient-elles eu le courage d'étudier longuement le chahut, d'en subir les fatigues et la souffrance ? Décidément, avec les détraquées il faut s'attendre à tout !

Comme elles se relevaient, soufflant, transpirant, suant à grosses gouttes, le cœur battant à grands coups, et se disposaient à passer dans le cabinet de toilette (ou la chambre à coucher, on ne sait jamais !), j'interviewai l'une d'elles au passage.

– Mais, vous savez toutes les finesses du chahut !

– Dame ! depuis le temps que nous l'apprenons !

– Il y a des professeurs de chahut pour femmes du monde ?

– Sans doute ! Vous ne connaissez pas la grande Lucienne ?

– La grande Lucienne ?

– Elle dansait au Moulin-Rouge. C'est notre professeur.

– Pourquoi apprenez-vous le chahut ?

– Pour montrer nos jambes, pour montrer nos pieds, pour montrer nos dessous, pour cambrer la taille, pour nous échauffer, pour suer, pour souffrir, pour nous regarder souffrir !

... Quelques jours après, je sonnais chez « la grande Lucienne », qui habite, rue Tholozé, à Montmartre, un assez modeste rez-de-chaussée.

Je lui demandai la permission d'assister au cours.

– Je vous l'accorde bien volontiers, me répondit-elle, si mes élèves ne s'y refusent pas.

– En ce cas, je puis entrer : Mme Lucy X... et ses amies m'attendent.



Je pénétrai dans un petit salon, fort peu luxueusement meublé de mauvaises chaises de paille, et orné de bibelots de coquillages, où Mme Lucy X.. et quatre autres détraquées prenaient leur leçon.

– Mesdames, je vous en prie, conseillait la grande Lucienne, faites bien attention à la façon dont vous saisissez votre jupe et votre jupon. Faut que ça excite !

Elle avait raison, la grande Lucienne ! Bien relever jupe et jupon, tout est là ! Le jupon, c'est le rideau qui se lève sur la scène ; il ne suffit pas de le lever n'importe comment ; il faut le lever doucement, doucement ; il faut que, une fois levé, ce rideau encadre de plis harmonieux le tableau des jambes profilant les bas noirs sur la pâleur des dessous, le spectacle des mollets nerveux qui vont être les acteurs, du pantalon hypocrite, hermétiquement fermé et pourtant suffisamment transparent pour laisser deviner la chair rose.

Dans un coin, appuyée sur le dossier d'une chaise, l'une des jeunes femmes lançait violemment la jambe et avant et en arrière.

– Plus fort, plus fort, donc ! s'écriait le professeur. Votre jambe ne vous lâchera pas ! Plus fort ! Faut la délier !

Ici, une détraquée, assise sur une chaise adossée au mur, s'exerçait à lever le pied jusqu'à toucher, par-dessus l'épaule, ce mur. Mais, toujours, elle glissait sur sa chaise, manquait de tomber. La grande Lucienne intervint. Ce ne fut pas long : de la main droite pesant violemment sur une cuisse, de la gauche elle saisit l'autre jambe, et, l'élevant brutalement, d'un seul coup, sans ménagement, força le pied à toucher le mur, et la laissa retomber ! L'élève n'avait pas crié ; seulement, elle était devenue blanche comme un linge, sa figure avait esquissé une horrible grimace de souffrance.

– Un petit verre de fine et il n'y paraîtra plus, déclara le professeur, en se dirigeant vers une autre détraquée.

Celle-ci, étendue sur le dos, par terre, s'essayait à amener alternativement le genou jusqu'à l'estomac et le talon jusqu'au derrière. Lucienne vint à son aide : s'agenouillant à son côté, elle empoigna la cuisse et le mollet, et, appuyant de toutes ses forces, força le membre ainsi plié à toucher d'abord l'estomac, puis le derrière. Ce fut, entre les deux femmes, une courte lutte, la détraquée tâchant d'échapper à l'étreinte, agitant les bras, hurlant : « Assez ! vous me faites mal ! Je vous dis d'arrêter ! », Lucienne, ne s'émeuvant pas, continuant brutalement son manège. Enfin, l'élève vaincue, ruisselante de sueur, se contenta de pousser de grands cris de souffrance. Quand Lucienne s'arrêta, il fallut relever l'autre : elle était molle, elle ne pouvait plus se tenir debout.

La maîtresse passa à la suivante.

– Voyons ! le grand écart ! ordonna-t-elle.

La jeune femme obéit, laissa filer un pied sur le plancher. Mais elle manquait d'entraînement : les jambes refusèrent de s'écarter suffisamment, le bassin demeura à vingt centimètres du sol.

– Du courage, appuyez, que diable !

– Je ne peux pas faire plus !

– Nous allons bien voir !

Et, pesant de tout son poids sur les épaules de la détraquée, Lucienne força immédiatement les jambes à s'ouvrir, le ventre à toucher le sol. J'entendis seulement un craquement : quelque chose, dans l'intérieur du corps, devait s'être rompu. La jeune femme, blanche de peur et de douleur, s'évanouissait.

– En voilà des histoires ! fit la maîtresse. Mais, ce n'est rien du tout ! Elle n'a pas d'ovaires, elle s'en fiche pas mal ! A une autre !

... Je crois que cela suffit au lecteur pour comprendre la volupté que les détraquées trouvent dans les leçons de chahut. Elles aiment ce travail pénible, périlleux presque, auquel ne voudraient pas s'astreindre les plus malheureuses ; elles aiment cette atmosphère de scènes pénibles, quasi sadiques ; elles aiment souffrir, et surtout se voir souffrir mutuellement !

## XXIX

### SATANISTES

Voici le type de la parfaite détraquée : la sataniste, celle qui n'éprouve de plaisir qu'avec... un prêtre.

Si j'ai prononcé le mot « sataniste », ce n'est pas pour éblouir le lecteur, c'est simplement pour dire que les détraquées dont je vais parler recherchent les prêtres, non pour leur costume féminin, non pour leur visage glabre, non pour leur plus ou moins grand talent oratoire, mais uniquement pour commettre un sacrilège.

Le terme, au reste, n'est pas tout à fait exact, les vraies satanistes recherchant de préférence les plaisirs solitaires.

Il serait facile de citer toute une collection d'ecclésiastiques assassinés par des détraquées qu'ils ne connaissaient pas même de nom. On ne peut donc invoquer, comme mobile du crime, la vengeance ou l'amour.

Tous les journaux ont raconté, il y a quelques années, le drame dont l'abbé de P... fut victime : un après-midi, une détraquée, qu'il n'avait jamais vue, lui loge une balle de revolver dans le bras. Arrêtée, elle fait le récit suivant :

— Je cherchais un prêtre, il me fallait un prêtre. Pourquoi ? Je ne sais. Pour l'injurier ? pour le battre ? pour le toucher ? pour l'embrasser ? pour le forcer à me violer ? je ne sais. Il me fallait un prêtre.

« J'entrai, d'abord, à l'église Saint-Sulpice. Elle était vide. Je visitai chaque chapelle. Je finis par apercevoir un prêtre dans un confessionnal, écoutant une pénitente. J'attendis. Quand elle se fut levée, je pris sa place, je m'agenouillai. Il me dit de lui exposer mes péchés, je bafouillai quelque chose, et il me donna l'absolution. J'éclatai en sanglots, je lui demandai sa main à baiser, en signe d'humiliation ; il me la tendit à travers le grillage du confessionnal. Je la saisis avec tant d'avidité qu'il la retira brusquement, et partit en claquant la porte.

« J'ai cherché dans l'église un autre prêtre. Je n'en ai point trouvé. J'ai rôdé autour du séminaire de la place Saint-Sulpice. Pas une soutane. Alors, j'ai pris la rue Bonaparte. Là, j'ai aperçu un prêtre qui marchait à grands pas, je suis allée à lui, et lui ai demandé humblement l'aumône.

« Il a tiré de sa poche une grande bourse, et m'a donné une pièce de dix sous.

« En même temps que la bourse, il avait tiré de sa poche, sans s'en apercevoir, un coin de son mouchoir. Dès que j'ai vu ce mouchoir, une envie folle de le posséder m'a envahie. Croyant que le prêtre ne me voyait pas, je le saisis à la hâte et le dissimulai dans mon manchon. Mais, il avait aperçu mon geste ; il cria : « Au voleur ! » Je me sauvai.

« Boulevard Saint-Germain, j'avisai un autre prêtre qui marchait tranquillement, un vieux, qui avait l'air bonhomme. Je l'abordai, le priant de m'indiquer le boulevard Saint-Michel. Et comme, étendant le bras droit, il me montrait la direction à suivre, je sortis subitement des ciseaux que j'avais sur moi, coupai un grand pan de sa soutane, et filai au galop, le laissant ahuri au point de ne pouvoir seulement crier.

« ... J'ai pris la rue des Saints-Pères, traversé la Seine. Place du Carrousel, j'ai découvert un prêtre. Il était jeune, il avait l'air dur. J'ai allongé le pas, je l'ai rejoint, lui demandant aussi l'aumône, en lui racontant je ne sais plus quelle

histoire. Pour tirer de l'argent de sa poche, il s'est un peu baissé, approchant son visage du mien ; j'ai respiré le parfum de ses cheveux, cela m'a grisée, je me suis jetée sur lui, je l'ai enlacé et embrassé à pleine bouche ! Puis, je me suis sauvée, sans lui laisser le temps de se reconnaître.

« J'ai dû prendre l'avenue de l'Opéra, les grands boulevards, le boulevard Malesherbes : tout à coup, je me suis trouvée devant Saint-Augustin. Je suis entrée dans l'église. J'y ai aperçu un prêtre en prière, je me suis approchée de lui. Il faisait noir, il n'y avait personne. Je lui ai brusquement renversé la tête, appuyant de toutes mes forces mes lèvres sur ses lèvres. Puis, le tirant violemment en arrière, je le fis tomber sur le dos. Déjà, je me couchais à son côté, quand il se leva et s'élança sur moi. Alors, perdant la tête, je sortis de ma poche un revolver... Vous savez le reste.

... Voici une autre sataniste, Mme Ch...e, que j'ai connue à la Chapelle de la rue Truffaut, où fréquentent ceux et celles qui recherchent la compagnie des incubes et des succubes. J'aurais pu en parler au chapitre des « tatouées », puisqu'elle porte sur l'épaule droite un dessin représentant une sorte de patte de lièvre ; mais, cette détraquée prétend que ce n'est pas un tatouage, que c'est la marque du diable !

Je ne raconterai pas les pratiques sacrilèges auxquelles elle se livre : crapauds nourris d'hosties consacrées, poisons savamment préparés « et vous savez, m'avoua-t-elle, ils ne laissent aucune trace ! », envoûtements, évocation d'esprits, pactes avec le diable, talismans, etc., etc. Cela ne rentre pas dans mon cadre. Je m'arrêtai seulement à la manie qu'elle a de ne vouloir appartenir qu'à des prêtres. C'est ce qu'elle appelle être « possédée » !

Elle-même se plaît à conter l'histoire suivante, dont des personnes dignes de foi m'ont garanti l'authenticité :

Lorsque les chartreux habitaient leur pittoresque monastère, elle s'y rendit un matin, habillée en homme, les cheveux coupés ras, la pipe à la bouche, s'ingéniant à faire oublier son sexe qui lui aurait interdit l'entrée.

Il faut croire qu'elle avait singulièrement réussi, puisque les moines défiants la laissèrent pénétrer et s'installer, sans la moindre difficulté, dans l'une des chambres réservées aux voyageurs. Pendant la journée, tout alla bien : elle se mêla aux autres excursionnistes, visitant la chapelle, les couloirs, la distillerie, les salles d'expédition, causant, interrogeant le plus naturellement du monde.

Le soir, après les derniers tintements de l'angélus, elle regagne sa chambre, se déshabille, garde seulement sa chemise et ses bas, revêt un grand manteau, et, furtivement, à travers le dédale des corridors soigneusement étudié dans la journée, gagne la case du prieur.

Celui-ci, sur son lit primitif, dormait à poings fermés. Elle laisse glisser son manteau et sa chemise, réveille le prêtre, lui apparaît nue !

Tableau ! La tentation de saint Antoine !

Ce ne fut pas long : en deux minutes, tous les moines étaient sur pied, les cloches déchiraient la nuit, les touristes, effarés, criaient : « Au feu ! »

... Cette tentative malheureuse n'a pas calmé Mme Ch... Elle continue de réunir dans son salon de la rue Madame tout ce que Paris compte de défroqués. C'est elle que J.-K. Huysmans a dépeinte, dans son roman *Là-Bas*, sous les traits de Mme Chantelouve (les lettres du nom sont à peine changées).

C'est chez Mme Ch...e que j'eus l'honneur, un soir, d'être présenté à l'illustre chanoine Rosemberg, dont elle fut la maîtresse pendant deux ans.

Les confidences que le chanoine voulut bien me faire ce jour-là sont restées gravées dans ma mémoire.

– Mme Ch...e, me dit-il, est une excellente femme, mais c'est une détraquée, une vulgaire détraquée, et non point une sataniste. Au reste, à notre époque, il n'y a plus de satanistes ; il n'y a que des fumistes ou des détraquées. Les fumistes n'ont point d'importance. Quant aux détraquées, cher monsieur, on devrait leur mettre le derrière dans l'eau froide.

**FIN**